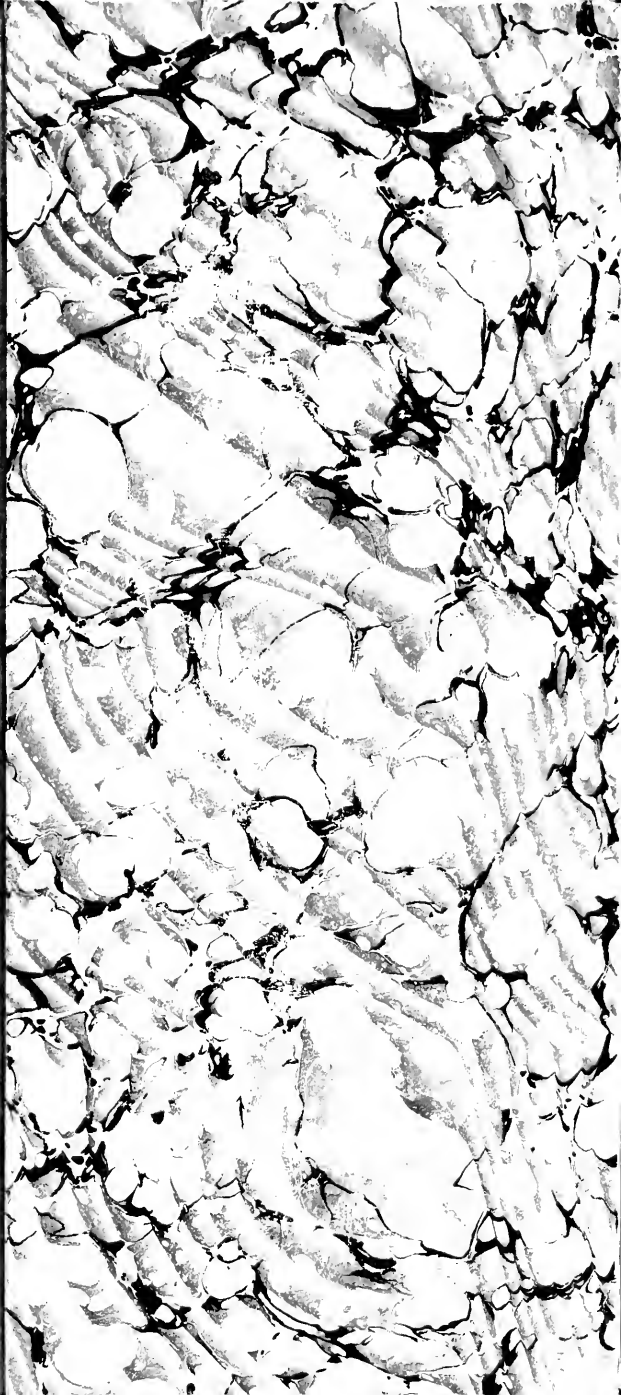
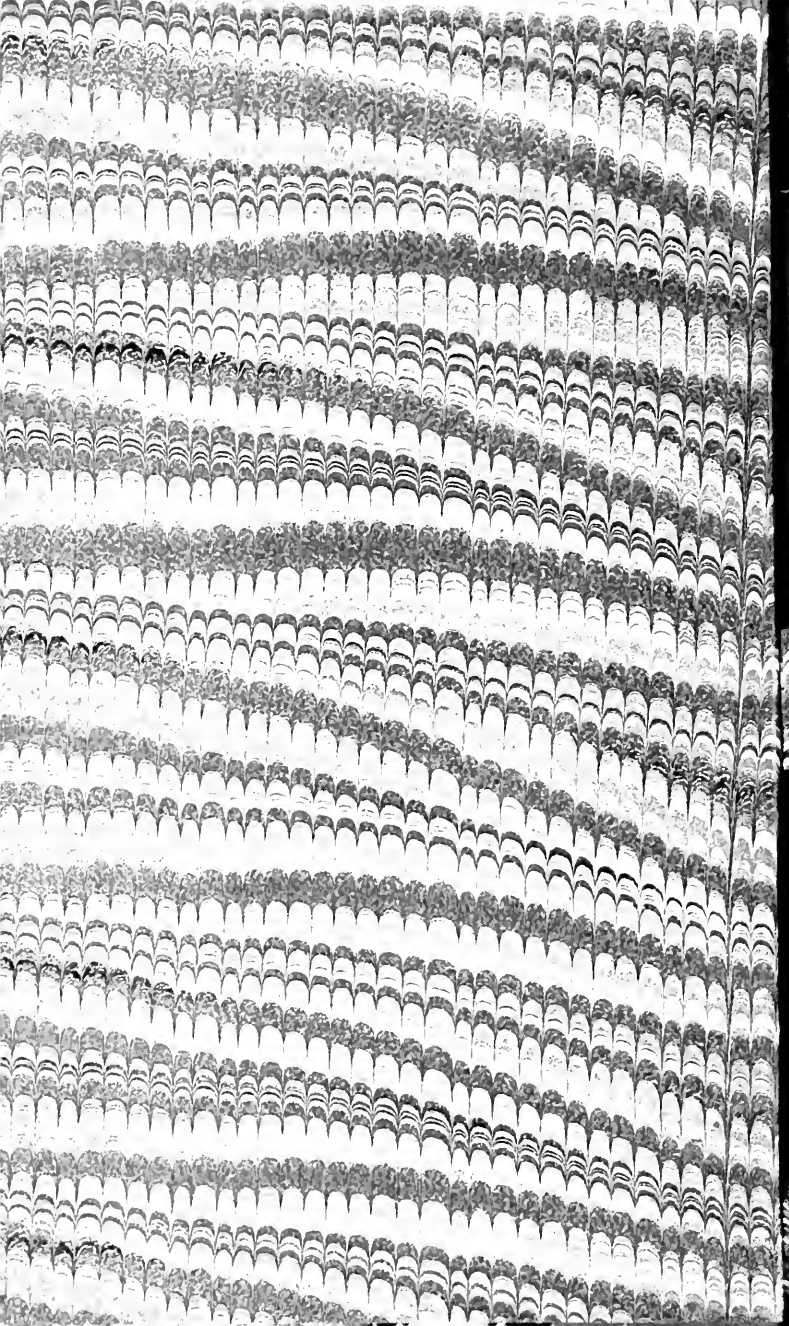
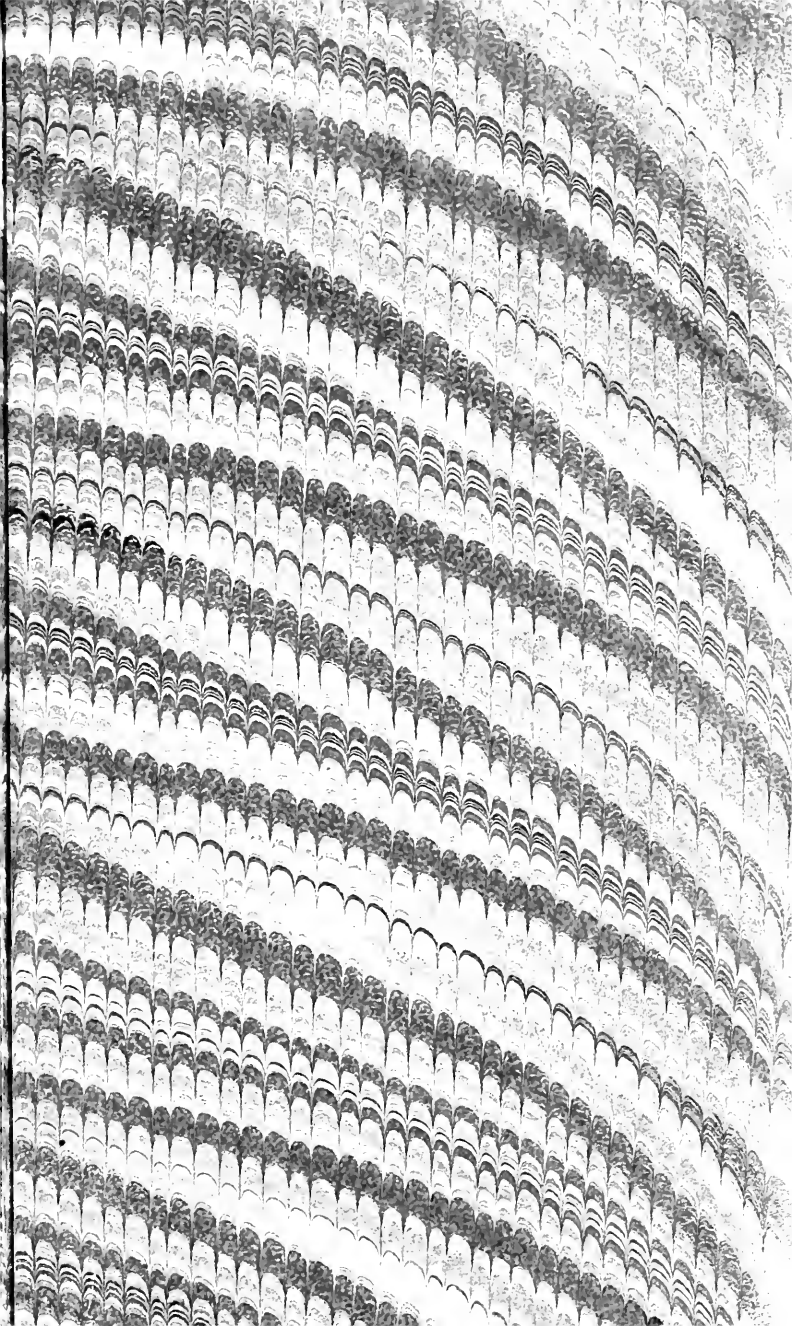




3 1761 03613 8212







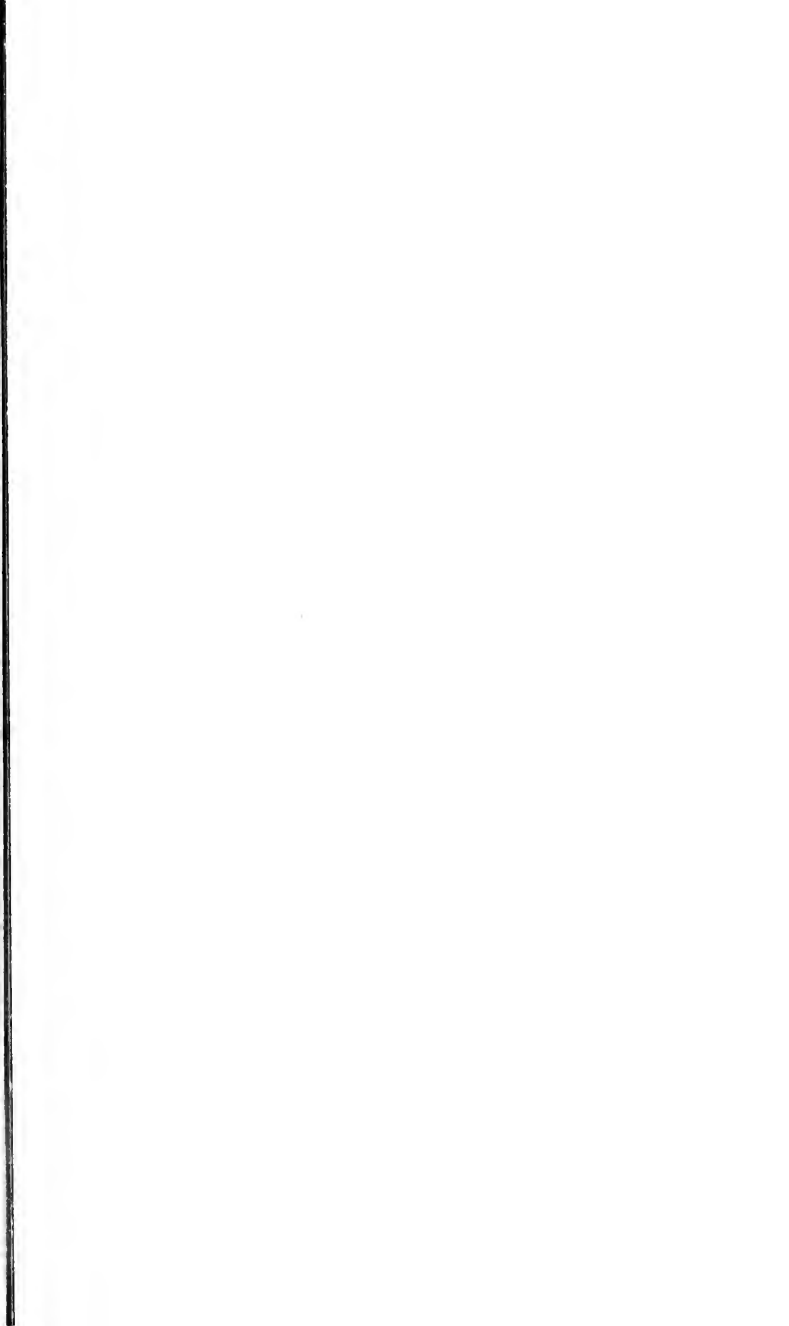




218 8.

5-12







L'ARRETIN  
MODERNE.

---

PREMIERE PARTIE.



# L'ARRETIN MODERNE.

---

*Parce, nec invideo, sine me, liber, ibis  
in ignem.*

---

PREMIERE PARTIE.



A R O M E.

Aux dépens de la Congrégation de  
l'Index.

---

M. D C C. L X X V I.

228868  
19. 1. 29.

PQ

1981

D75A63

1776

t.1



A MONSIEUR  
LE WISBASTIDE,

*Négociant Anglais.*

MONSIEUR,

**L**ES soins que vous vous êtes donné pour m'instruire de votre Religion sont l'éloge de votre zèle. La belle Zéphire que j'aime mieux que votre livre, vous remettra le Nouveau Testament qui me fait déraisonner depuis quinze jours avec un Capucin ami du P. Norbert, (a) ancien Manufacturier de Londres.

---

(a) De Chevrier, mauvais & insolent écrivain, assure effrontément, dans un Chifon intitulé: *La vie du P. Norbert*, que ce Capucin était marié à Londres ou vivait publiquement avec une femme. Le P. Norbert n'a jamais été marié; il est de notoriété publique qu'il a eu trois jolies servantes, dont il a eu trois enfans, lesquels eurent le bonheur de recevoir le St. Baptême. Ce n'est pas là donner dans le culte des Malabares.

Un Chinois, élevé dans la Science des Lettres, ne peut guère goûter, comme le dit fort bien votre Saint Paul, le systéme de votre pomme crue & les suites brillantes de votre péché originel. La morale de votre Evangile m'a fait impression, c'est la même que Confucius prêchait a la Chine deux cens ans avant qu'on annonça à Jérusalem.

Votre sermon sur la Montagne & le nombre de vos Béatitudes m'ont ravi, qu'elle provision! *Bienheureux celui qui pleure: Bienheureux celui qui à faim: que cela est beau! Bienheureux celui qui souffre l'injustice: Bienheureux ceux qui sont maudits des hommes: Bienheureux ceux qui sont pauvres d'esprit, ils auront un Royaume.* Que cela est consolant pour M. le Marquis de Caraccioli & pour moi! Une couronne peut flatter un petit Marquis, il a déjà mérité celle des Capucins.

Enchanté de vos Béatitudes, je communiquai au P. Matthieu le desir que

j'avais de les acquérir, je lui demandai ce qu'il fallait faire pour me procurer ces bonnes choses. Presque rien, me dit le révérend pere, presque rien; un petit grain de moutarde de foi, vous mettriez l'Empereur dans la lune; le Grand Siegneur dans une étoile à queue, l'Abbé de Lataignan (a) dans le signe de la Vierge, l'Abbé Trublet dans le Taureau, & le Taureau au milieu de l'Académie, & Martin Fréron, dans la ménagerie avec le Capricorne ou le bœuf étranger. Mon pere dis-je, au Capucin, voilà des secrets

---

(a) Ce petit Auteur, dont les petits vers ont exalté les petites filles dans les petites villes de province, excelle dans les impromptus deshonnêtes. Voici le couplet qu'il a fait sur la belle main d'une blanchisseuse qui blanchissait ses collets & noircissait son ame.

*Avec une aussi belle main ,  
 Qu'a - t - on besoin d'autre charmes ?  
 Que vous devez du Dieu malin.  
 Bien manier les armes;  
 Et quand cet enfant est chagrin  
 Bien essuyer ses larmes.*

qui valent bien ceux du petit Albert : il ne s'agit donc plus que de trouver le grain de moutarde : enseignez moi où j'en trouverai. Hélas ! me dit il , on n'en trouve pas , on n'en vend pas ; tout l'univers ne pourrait vous en donner, il faut le demander & l'attendre.

Je demandai au P. Matthieu s'il avait de la foi. Oui , j'en ai beaucoup. Eh bien si cela est , c'est la même chose , il y a long tems que je cherche un Sorcier ; je fais que vous ne l'êtes point du tout , mais puisqu'avec votre grain de moutarde , vous faites ce que font les Sorciers , je vous prierai d'une grace , voilà trente ans que je m'habille , me deshabilie , que je bâille & que je médis. Ce rôle d'homme commence à m'en-nuyer sérieusement : puisque vous pouvez avec un grain de moutarde de foi , jeter de Vienne en Autriche un Empereur dans la Lune , ne pourriez vous point me métamorphoser en coq ; j'ai beaucoup de vocation pour être coq.

J'aime cet animal à la fureur ; c'est ma bête , que voulez vous ? chacun a son *tic* . . . . Après tout , le coq a son prix ; il entretient lui seul quinze ou seize femmes dans une paix admirable ; n'est ce pas le chef-d'œuvre de l'esprit humain ? ses petits rivaux , les Bajazeth , les mustapha & leurs valets de pied à trois queues doivent baisser la lance devant le coq , leurs sérails peuvent être mieux meublés que le sien ; mais les Sultanes favorites sont-elles aussi fréquemment favorisées des petites politesses de sa Hauteïïe , que les femmes du coq ? Tout périt d'altération dans le sérail , tandis que le poulailler est humecté de la rosée des Dieux , Les Dames Musulmanes sont réduites à un filet d'eau ; quelle disette pour des tempéraments enflammés par un climat brûlant !

La Nature obéit aux desirs du coq ; qu'il est glorieux pour lui de plier la Nature à sa volonté ! Il n'a pas besoin

des  *ingrédiens*  qu'il faut à un vieux Duc, ni de cette multitude de postillons qu'il faut à nos demi-hommes, nos quarts-d'hommes & nos bouts-d'hommes d'aujourd'hui. Ah! malheureux Chironis! me dit le pere Matthieu, quel desir de se honnête avez-vous d'être coq! Le ciel équitable vous punira tôt ou tard; vous irez finir vos jours dans un pot au feu, vous servirez peut être de nourriture à quelque misérables pécheurs qui ne seront point en état de grace.. Allez, vous êtes un impie; j'ai de la foi, mais mon grain de moutarde n'est point assez gros pour faire des merveilles... Vous me scandalisez; je suis simple, & les simples ont la sainte habitude de se scandaliser... Tenez, si vous étiez à Paris, on vous renfermerait pour toute votre vie à Bicêtre.

Je demandai au Pere ceux qui me feraient ce mauvais traitement. Nos Ministres, me dit-il, qui sont très-éclairés, & qui font construire des bateaux

plats (a); notre Archevêque, qui fait si joliment des petits billets de confession, & notre Sorbone qui fait des âneries sur l'Abbé de Prades. Mais pourquoi ces gens là me feraient-ils coffrer à Bicêtre ? Pourquoi ? parce que vous n'avez pas un grain de moutarde de foi. Vos Ministres, votre Archevêque & votre plate Ecole peuvent-ils me donner un grain de foi ? Non . . Eh bien, puisqu'ils ne peuvent me le donner, pourquoi me puniraient-ils ? Oh ! Dame, voici la raison. La constitution de l'Etat, fondée sur le catéchisme de sens, oblige les sujets à croire ce que leurs Peres ont cru, parce que leurs Peres ont cru les choses sans examiner s'il y avait du bon sens dans les choses. Ils aimaient le cabaret & philosophaient dans les caves. C'est pourquoi, nous enfermions aujourd'hui entre quatre murailles ceux

---

(a) Bateaux qui étaient réellement plats.

qui ne sont point aussi robustes qu'eux dans la croyance des hautes choses.

Lorsque nos peres , dis je au Capucin , ont élevé notre premier Empereur sur un bouclier au milieu du peuple , pour le rendre l'arbitre de leurs différends , ils ne lui ont point dit : votre Majesté pourra nous faire pendre quand nous ne croirons pas que sept & trois font quarante-cinq. Mais ils lui ont dit : Nous vous consacrons nos cœurs , nous sacrifions nos biens & nos jours à la sûreté des vôtres , nous vous obéirons à condition que vous ne lâcherez pas une partie de votre puissance, à ceux qui voudront égorger les gens qui ne pourront croire ce qu'on ne peut comprendre (a). Si votre bienfai-

---

(a) La sagesse de Dieu , dit un Savant , ne peut point exiger de l'Homme ce qu'il n'est point capable de faire ; si un homme , après mille efforts ne peut s'assurer de la révélation , cet homme n'est point coupable , parce que tout ce qu'on dit être révélé ne nous a été donné que par des hommes capables de se tromper comme nous.



fante Majesté , ô Digne Empereur ! faisait brûler un aveugle , à cause qu'il ne verrait point le soleil a midi , Votre Majesté commettrait une horreur. Ainsi ferait-elle en punissant ceux qui n'ont pas le grain de moutarde du pere Matthieu.

Vos réflexions sont justes , me dit le Capucin , mais vous dites la vérité , la vérité est une chose dont on ne se sert point ; cela est trop dangereux dans la main d'un honnête homme. Si le frere quêteur qui ne fait jamais mentir le proverbe qui dit : *Que le Sac d'un mendiant n'est jamais plein* , s'avisait de dire la vérité , notre couvent mourrait de faim. Mon pere , d'où vous vient la foi , belle demande ! de la vérité. Si la foi vous vient de la vérité , pourquoi ménagez vous tant la vérité ? Un homme qui n'est point vrai n'a point de Religion. Monsieur le Chinois , je vois que vous ne connaissez pas l'Ecriture , vous n'avez point lu David , qui dit exprellément : Tout homme est menteur. *Omnis homo*

*mendax.* Vous voyez que ce passage de *l'Apocalypse* nous oblige à ménager la vérité , car si l'homme ne mentait pas, il ferait mentir le St. Esprit ; nous ne voulons point donner le démenti à personne , & en France c'est une affaire d'honneur.

Voilà , Monsieur , comme nous raisonnons avec le pere Matthieu ; avouons que la Religion Chrétienne est bien mal prêchée par ces Moines ignorans qui convertissent , dans les gazettes, les Indes & les philosophes de la Chine. Une Religion qui annonce une morale aussi belle que la vôtre , n'a que faire de l'organe enroué d'un Capucin pour être estimé des hommes ; il serait à souhaiter que tout le monde pût la pratiquer comme vous ; vous avez rempli à mon égard ses plus beaux préceptes , lorsque poursuivi par des fots qui soupçonnaient que mon grain de moutarde était peu de chose , vous m'avez tendu une main salutaire. Vivez toujours dans

mon cœur , que ce faible ouvrage que j'ai l'honneur de vous dédier , soit le monument éternel de ma reconnaissance. Si les fots viennent vous dire que votre nom , à la tête d'un méchant livre vous deshonore , répondez : Mon ami est un garçon sans esprit & sans finesse , il a cru me rendre hommage en me dédiant son ouvrage ; j'ai agréé son zèle : je condamne ses sentimens, j'aime son cœur , & aussi indulgent que Moliere , je dis :

*Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre.*

*Ce n'est qu'au malheureux qui compose pour vivre.*

Je suis avec le Zinzin des Chinois ,

M O N S I E U R ,

Votre ami ,  
Modeste tranquille ,

X A N - X U N G .

A Berlin , le 12 May 1762.

---

P R E F A C E  
OU L'HISTOIRE DE MES TROIS  
BAPTEMES.

CREDO IN UNUM DEUM.

*Premier & dernier article du Symbole.  
des philosophes.*

**L**A Préface est ordinairement le plus mauvais d'un livre; pour faire le mauvais morceau de mon Livre, je vais conter, en manière de Préface, l'Histoire de mes trois baptêmes.

Je suis Chinois, connu dans la République des Lettres par un très-méchant Poëme, & de la Prose à peu près aussi détestable. Je fus baptisé à Douai en Flandre, par le fameux P. Dupleffi, qui menait alors dans cette Ville les pécheurs à la voile, en profituant de

toute ses forces le bénéfice de l'absolution.

Mon parrain était un Procureur au Parlement ; il croyait aux Revenans , & avait furieusement peur de la monture de S. Michel, Les Jésuites qui enseignent encore dans cette Province l'art d'assassiner les Rois , à cause que mon Parrain les protege , lui dirent un jour que je composai un ouvrage sous les jupons des onze mille Vierges, une Analyse des rêves des sept Dormans, avec un supplément aux gentilleffes du Cochon de S. Antoine. Mon Parrain vint à deux heures de nuit accompagné de six figurans de la Maréchaussée; cette pantomime me fit rire, je lui demandai honnêtement s'il venait me faire metre en rime le tarif du vingtieme, ou les magnifiques remontrances du Parlement de Flandre. Pour réponse , mon Parrain qui ne rit point, me fit conduire en prison, & le même jour il écrivit dix pages d'horreur à la Cour , &

termina sa requête par ces beaux Vers  
de M. de Voltaire.

*Xan-Xung est en secret bien mauvais  
Catholique ,  
On a trouvé chez lui la bible de Calvin.  
A ce funeste excès vous devez mettre un  
frein :  
Il faut qu'on l'emprisonne ou du moins  
qu'on l'exile.*

Mon Parrain était bien à la Cour (a)  
il me procura l'honneur d'une corres-

(a) Mon Parrain était un Magistrat d'un génie distingué. Cet homme qui a fait les malheurs de ma vie , a été peint par M. de Voltaire. Voici le portrait.

*Ce Magistrat , dit-on est sévère , inflexible ,  
Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible :  
J'entend , il fait haïr sa place & son pouvoir ;  
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.  
Mais l'a-t-on jamais vu , sans qu'on le sollicite ,  
Courir , d'un air affable , au devant du mérite ,  
Le choisir dans la foule , & donner son appui.  
A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?  
De quelques criminels il aura fait justice !  
C'est peu d'être équitable , il faut rendre service.  
Le juste est bienfaisant. . . . .*

pondance de lettres avec Sa Majesté Très Chrétienne & M. d'Argenson. Je çus de Versailles ce qu'on appelle une Lettre de cachet, qui m'envoya aux environs de Quimpercorentin; où j'ai joui de l'agrément de voir arriver le vent de quinze cens lieues.

Je partis pour mon exil avec le P. Duplessis qui m'accompagna jusqu'à Arras. En entrant dans cette ville, il me dit Xan-Xung, mon fils spirituel, vous allez faire un long voyage. Avant de quitter le savant pays d'Artois, il faut boire à la fontaine d'eau vive, qui ne tarit jamais, & dont les eaux désalterent toujours. Il me conduisit sur la porte de la Cité, & me dit en me montrant un Calvaire graté & repeint à neuf: Voici Xan-Xung, la fontaine. Le Révérend me fit réciter ce qu'on appelle en Europe *Pater* & sept *Ave Maria*. Ces formules de complimens étaient des prières qu'on faisait au Calvaire. Le compliment de l'*Ave Maria* me pa-

rut fort sot , surtout pour un Calvaire. Le voici à peu près , autant que la mémoire me le rappelle : *Je vous salue , Marie, pleine de grace ; que votre Royaume nous advienne ; vous êtes bénie entre toutes les femmes ; donnez nous aujourd'hui notre pain quotidien ; que le fruit de vos entrailles soit béni ; ne nous laissez point succomber à la tentation. Ainsi soit-il.*

Je coupai trois à quatre fois cette Oraison en disant au Jésuite : Mon pere, pourquoi bénissez-vous le ventre du Crucifix? Cela me semble original. Vous êtes encore dur de foi, Xan-Xung , me dit-il , cette prière s'adresse à la mere du crucifix ; & ne concevez-vous pas que la mere & le fils sont à peu près la même chose ; notre pere ignace ne les distinguait guère ; il était si bête. C'est pour cela que le Crucifix lui a donné son Paradis , sans conséquence, comme au bon larron. En quittant Arras, le P. Duplessis me fit présent d'un grand



Chapelet qui avait touché au S. calvaire & à la Sainte chandelle, en m'exhortant à ne point négliger un bijou si précieux.

Je passai six années dans mon exil. M, le Maréchal Duc de Bellifse reconnut mon innocence & me décacheta, aux conditions de ne point voir mon Parrain, & de me tenir éloigné de lui de la distance de vingt lieues. Il est bien douloureux pour un filleul d'être éloigné d'un Parrain qui lui a fait tant de bien, & qui voudrait lui en faire encore s'il le tenait.

Je vins à Paris, je logeai dans la rue S. Benoît, derrière l'Abbaie S. Germain, où j'allais tout les Dimanches dire des Chapelets en l'honneur de la Messe. Mon chapelet était pendu à ma ceinture comme l'écritoire des Lettres. Mon air recueilli à réciter les *Ave Maria* m'attira bientôt les regards des Devotes du quartier. Oh! le divin garçon, disaient-elle, que ce Chinois; il dit son

Chapelet avec l'élégance d'un vieux frère Jacobin : il doit être très-bien avec son Ange gardien

Comme je craignais de m'égarer dans cette Ville immense, je ne quittais point la rue S. Benoît. Je me promenais le long des murs de l'Abbaye, j'employais ordinairement deux heures l'après-midi à cette promenade. Les mouches de la police s'aperçurent qu'un étranger se promenait régulièrement dans la rue S. Benoît ; ils crurent qu'il était du foin de leur charge de traquer un homme qui ne sortait pas de cette rue. Ils m'accusèrent de quelques mauvais desseins, & me rendirent suspect au Lieutenant de police. (a)

---

(a) La police trouble souvent à Paris la tranquillité des honnêtes gens, par des terreurs paniques. Ses mouches font quelquefois par leurs fausses alarmes le malheur des particuliers. Amsterdam, une des plus grande ville du monde, le théâtre de toutes les religions n'a point toute cette parade de guet à pied & à cheval : vingt-quatre Sergents de Ville contiennent dans l'or-

Monseigneur le Lieutenant , pour donner à la cour des preuves de sa vigilance , m'envoya un certain coquin nommé Durocher. En m'abordant ce vilain homme me demanda : De quelle nation êtes-vous ? Chinois. Que faites-vous à Paris ? Rien. N'avez-vous pas sorti de la rue S. Benoît depuis que vous êtes à Paris ? Non. pourquoi vous promenez - vous toujours le long de cette rue ? C'est mon goût. Le temps où vous ne vous promenez pas , à quoi l'occupez-vous ? A lire. Avez-vous beaucoup de livres ? Un seul. Quand vous l'avez lu , que faites vous ? Je le recommence. Avez-vous de l'argent ? Fort peu. Quand vous l'aurez dépensé , que ferez-vous ? Je n'en fais rien. Durocher alla rapporter ce dialogue à la police.

---

dre un peuple immense. A Paris on a peur de son ombre. On donne à ces soins inquiets le nom de prudence ; mais dit M. Racine :  
... tant de prudence entraîne trop de soin ; Il ne faut point prévoir les malheurs de si loin.

On me mit dans le catalogue noir, comme suspect à l'Etat , à cause que je me promenais dans la rue S. Benoît, & que je n'avais qu'un livre.

Le Parlement dans ce tems - là était en guerre avec un Archevêque très honnête homme , mais qui n'avait pas assez de tête pour être archevêque. Ce bon prélat trompé par les Jésuites les protégeait. Des Hérétiques sans hérésie voulaient élever un Autel , à côté de celui des Jésuites du fauxbourg S. Antoine, qui vendaient du verd de gris. Ceux qui parlaient pour l'érection de cet Autel , étaient dans les disgraces de Monseigneur. Je m'avisai de dire à un prêtre Irlandais , avec qui je logeais dans un ixième , que cette petite guerre , ces petits billets de confession deshonoreraient la France & l'esprit humain. Deux jours après , un fanatique nommé M. de Lormel , faiseur de rubrique à S. Nicolas du Chardonneret , vint me trouver

&

& me dit : Monsieur le Chinois , vous avez l'air d'avoir été baptisé avec du gros sel ; vous êtes un mauvais baptisé ; vous tenez des propos sur nos billets de Confession . . . . Savez vous pas que les Jésuites les ont imaginés pour la propagation de la foi & de la guerre : cela entretient furieusement nos querelles pour la Bulle : tâchez , s'il vous plaît de vous taire ; autrement nous pourrions vous faire avoir une Lettre de cachet : quoiqu'on soit Chrétien , on aime à se venger : Monseigneur a les poches pleines de lettres de Cachet.

Les Jésuites , quelques tems après , furent foudroyés par un arrêt du Parlement de Paris , qui occasionna des feux de joie dans tout le Royaume je pris part à l'alegresse publique ; j'écrivis sur un chiffon de papier. *Cet arrêt met les jours d'un Roi que j'adore en sureté. Ces monstres ont enseigné assez longtems une morale pernicieuse pour l'Etat.* Le prêtre Irlandais trouva ce papier , le porta à M. de Lormel , celui-ci à M. de Beau-

mont, à la chambre Syndicale des libraires, la chambre des libraires à un faquin nommé d'Emmery, ce dernier à M. de Sartines, M. de Sartines à un Exempt qui vint pour m'arrêter ; mais le pigeon était envolé. Depuis cette aventure , j'ai toujours ignoré pourquoi Monseigneur le Lieutenant de Police se mêlait de moi. Je n'étais ni lanterne , ni fiacre , ni putain , ni boue de Paris.

Je quittai le pays des lettres de Cachet, je vins dans celui des Lacets. me trouvant sans pain dans Constantinople , je composai de méchans vers ; ne gagnant pas de pain avec le langage des Dieux , je me tournai du côté des mortels. Je portai des paquets à la Messagerie pour le mecque Comme je les portais très-proprement , je me fis des protecteurs ils m'obtinrent la survivance du premier crocheteur du Mouphti. J'allais entrer en charge lorsque je fus pris avec un panier de vin que je portais à un vieux Dervis qui se saoulait régu-

lièrement six fois la semaine. On me mit en prison ; le lendemain je comparus devant l'Official du Mouphti , qui me donna le choix d'être empalé dans vingt - quatre heures , ou de me faire circoncire. Quoique je n'eusse jamais été empalé , je m'imaginai bien que l'opération de la circoncision était moins douloureuse que l'empalage. Je me déterminai gaillardement à me faire couper le prépuce.

Le jour de la cérémonie , on prépara sur le soir une chambre superbement illuminée : un vieux Dervis me coupa très-faiblement le prépuce , deux filles dévotes mirent de la charpie sur la plaie. Après l'opération le Dervis me dit : *Que le Prophète soit loué ; de chien de chrétien que tu étais tout-à-l'heure, te voilà un fidèle croyant ; tu auras à choisir dans le paradis entre les filles aux yeux bleus.* Comme j'aime les yeux bleus , sur-tout dans les belles filles, le compliment me fit plaisir.

La douleur de l'opération m'avait

fait un peu jurer , les musulmans , dis-  
fait-je en moi-même , sont bien Turcs  
de faire du mal à un honnête homme  
dans ce monde , dans l'idée de lui faire  
du bien dans l'autre. Les hommes sont  
fots par-tout. Un Indien met son der-  
rière sur des clous ; un Capucin écor-  
che le sien ; on me coupe le prépuce  
pour avoir le Paradis ; quel rapport  
a-t-il entre un devant , un derrière &  
le paradis ?

La circoncision m'attira la disgrâce  
des Capucins du fauxbourg de Con-  
stantinople. Depuis que j'étais Turc j'é-  
tais plus charitable (e). Je faisais du  
bien aux chats & aux chiens délaissés,  
afin de remplir le grand précepte de la  
charité musulmane. Car Mahomet a fait  
dans son Koran des articles pour les  
chats. Je payais chaque semaine deux

---

(e) Les Turcs sont des gens fort honnêtes , d'un  
sens droit , bons mais : leur charité est si grande,  
qu'ils ont des pourvoyeurs chargés du soin de  
nourrir les chats & les chiens délaissés. L'Alco-  
ran n'est qu'amour & charité.



fols de notre monnoye aux pourvoyeur des chats orphelins ou abandonnés. Jétendais mes charités sur les Capucins , que je regardais comme les chats abandonnés de la raison. Le P. Pancrace vint chercher sa quête à l'ordinaire ; dès qu'il eut ferré mon aumône , il me dit mille injures. Malheureux apostat , vous avez fait couper votre chair , le bon Jesus vous fera griller dans un feu dévorant. Votre menace , répondis je au pere , est plaisante ; votre bon Jesus n'a-t-il par été circoncis ? Bon , bon , le bon Jesus . . . . cela est vrai , il s'est fait circoncire , mais c'étoit par politique & pour fermer la synagogue avec honneur. Et moi , lui dis-je , je me fais circoncire pour éviter d'être empalé ; ma raison vaut bien celle de fermer honnêtement la porte d'une synagogue qu'on venait détruire.

Les Capucins pouvaient me faire un mauvais fort auprès de l'Anmbassadeur de France : dans cette crainte je

quittai mes freres Turcs , je m'embarquai pour l'Italie , dans le dessein de passer en Prusse. J'arrivai à Rome , j'allai loger dans la rue maubuee de cette ville. Une fille du monde , belle comme l'amour & presque aussi jeune que ce Dieu , m'aborda & me dit : *Signore volete farmi , quelle che hanno fatto per farmi.* Oui , ma belle enfant , je ferai volontiers avec vous l'anniversaire de votre conception. La courtisane me fit monter dans une chambre , & me dit : Avant d'aller plus loin , voulez - vous bien faire une politesse à cette image ? Il faut songer à son salut , elle tira un rideau & me fit voir la mere de la pureté avec son saint enfant , à qui nous fimes le même compliment que le P. Dupleffis m'avait fait réciter au calvaire d'Arras.

Le compliment fini , je fus dans les bras de la courtisane ; ses charmes enflammerent tellement mon imagination , que je crus jouir des cléopatre , des Julie , des messaline , & de toutes les

beautés de l'Histoire romaine. Ces grandes images occasionnerent des prodiges de valeur d'un goût plus exquis pour Sufanna que les Antiques de Rome ou le fufeau d'Hercule.

Dans les intervalles du jeu Sufanna avait badiné avec les signes de ma circoncifion. Son cœur fenfible s'était attaché au mien je la voyais tous les jours, elle fe flattait de me fixer : cet efpoir faillit m'être funefte. La belle Sufanna faifait deux métiers , celui qu'elle avait fait avec moi , & celui d'aller à confeffe les Dimanches & fêtes , & de recevoir fort décemment ce que le P. Pichon recommande expreffément aux filles empâtées dans de pareilles habitudes.

Sufanna me confeffa avec fes péchés, & dit à un P. Mathurin qui était fort fot , qu'elle avait vu des pieces appartenantes à un circoncis , qu'elles feraient honneur à tous les châtres de la Musique du Pape ; qu'elle le prioit de vouloir me convertir ; qu'elle avait

dessein de m'épouser. Sufanna lui donna mon adresse.

Un lundi matin je vis entrer le moine. Qu'il est extraordinaire, me dit-il brusquement, qu'un homme de la Judée croie à l'Ancien Testament & au vieux Moïse ! Hélas, c'est votre nation, malheureux ! qui a dressé le bois de la croix ; vous pouvez réparer la faute de vos peres, en portant la croix à votre tour ; oui, Monsieur, sans la croix il n'y a point de salut, *Sine crux, sine lux, non est salus*. Vous voyez que j'entends bien mon Saint Matthieu . . . vous voyez . . . je porte une croix d'Arlequin-sur mon Scapulaire ; cela est très mystérieux au moins ; le blanc veut dire le principe de toutes les couleurs, le rouge est le symbole du feu, & le bleu l'emblème de la mortification. C'est notre pere Jean de la Mathe qui a vu cette croix dans des cornes. Les Juifs pouvaient-ils penser que l'arbre de la croix aurait été peint sur nos Scapulaires c'est l'accomplissement de vos

Prophéties. Croyez moi , Monsieur le circoncis , croyez à l'arbre de la croix, ou je parlerai de vous à l'Inquisition.

Le Sermon pitoyable du Mathurin me donnait envie de rire ; mais comment oser rire dans un Pays d'inquisition ou de Bastille pour tromper le Missionnaire de Sufanna , j'entrai dans ses vues ; je promis de me faire instruire, dans l'espoir d'avoir le tems de quitter Rome. Je fus bien étonné deux heures après , d'être arrêté par les gardes du St. Office & conduit comme un criminel au couvent des Mathurins , où l'on m'enferma pour m'instruire des beautés de la charité chrétienne.

Les Jésuites de Douai m'avaient instruit des mystères de la Religion Romaine , je fus bientôt en état de recevoir le S. Baptême le jour où je devais renoncer aux promesses du vieux Testament fut annoncé avec éclat. Vers les dix heures du matin on me conduisit dans l'Eglise , où les meilleurs châtres exécuterent des mottets admi-

rables. Le prieur fit un mauvais sermon, après quoi l'on m'administra le Sacrement du Baptême, J'eus pour parrain un prélat & pour marraine une dame de condition, qui était la maîtresse de mon parrain. On me nomma Eustache - Christophe - Clement - Barbario.

On avait invité les corps religieux à cette cérémonie Le P.<sup>r</sup> Provincial des Jésuites de Flandre, dont j'étais connu, se trouvait pour lors à Rome député sans doute de sa Province pour inspirer de l'humeur au S. Pere contre le Parlement de Paris. Ce Jésuite m'avait observé pendant toute la cérémonie, à la sortie de l'Eglise il m'aborde avec une sorte d'inquiétude: Mon ami, n'êtes vous pas ce Chinois que notre pere Dupleffis a baptisé à Douai? comme les vilains cas sont niables, & que mon baptême était un vilain cas, je niai d'être Xang-Xung, & pour me débarrasser plutôt de ses questions, je lui montrai les signes de ma cir-

concision. Le Révérend m'embrasse en s'écriant : Dieu soit loué , mon frere , j'ai vu où gisoit votre prépuce alors me caressant du plat de la main , il me pria de l'aller voir & m'assura fort chaudement de son amitié. Je compris que le Pere n'aimait point les belles Sufanna , il aimait davantage les garçons du diocèse de Bourges. Nous n'aimons pas les monstres à la Chine.

A la sortie du couvent des Mathurins je quittai Rome , j'avais été baptisé deux fois ; un témoin tel qu'un Jésuite pouvait me faire brûler dans vingt-quatre heures. Je m'embarquai pour Lisbonne. J'arrivai heureusement dans cette ville & le hasard me fit tomber dans une auberge où la fille venait d'accoucher des œuvres d'un P. Jacobin attaché au tribunal de de l'Inquisition. L'hôtesse me pria de nommer l'enfant de sa fille , je fus flatté de cet honneur.

Quelques jours après le rétablissement de l'accouchée , je lui fis ma cour.

Ma commère était une fille de dix-huit ans , d'une beauté ravissante ; une fois qu'elle était au lit je m'en approchai , je fis l'agréable ; j'avais la barbe fraîche ; quand on est rasé de près on fait plus hardiment le beau garçon , j'eus le bonheur de plaire à Olimpe & de coucher avec elle. Un autre soir le P. Jacobin me surprit dans les bras de ma maîtresse & sans faire de bruit il se retira : un heure après je fus pris & conduit dans la prison du saint Office pour avoir couché avec ma commère, crime que l'Inquisition punit du dernier supplice.

J'étais depuis trois mois dans les cachots de S. Office , lorsque je comparus devant les juges de cet affreux tribunal. Pourquoi avez vous couché avec votre commère , me demanda l'Inquisiteur ? Les charmes d'Olimpe, lui dis je , m'avaient flatté ; enfant de Jacob & de David je n'avais que les faiblesses de mes peres ; ma loi fondée sur la chair & le sang ne distinguait



pas le sang des commères de celui des autres filles. Dieu nous avait permis d'épouser les veuves de nos freres , c'était bien pis que de coucher avec nos commères. Ah ! malheureux Juif, répondit un Jacobin , quelle différence de ta vieille religion à la nôtre , qui est toute charité ? Si tu avais été baptisé au aurais résisté aux appas de ta commère , & tu n'aurais point commis charnellement un inceste spirituel. Ah ! mon révérend , est il possible que votre Sacrement de baptême produise tant de graces, il doit être bien beau ? Oui, mon ami , il est beau & bon , je te le jure par notre S. P. Dominique & notre Dame du Rosaire qui ne peut mentir. Ecoutes : si tu veux te faire baptiser , tu deviendras blanc comme la neige & la sainte Inquisition te pardonnera d'avoir couché avec ta commère.

J'adorai en secret la providence ou le Dieu de confucius de me procurer dans un peu d'eau une ressource contre les cruautés d'un tribunal de sang.

Un Jacobin vint me catéchiser dans la prison ; comme j'étais mieux instruit que le prédicateur , mes connaissances passèrent pour un prodige.

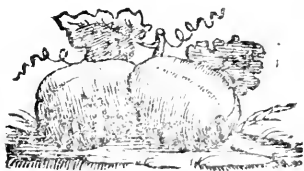
Le grand jour de l'Auto-da-fé étant arrivé , on m'apporta la veille les habillement qui devaient me décorer dans cette cérémonie. Un Diable peint en camaïeu devait me servir de couvre chef , un Sanbénito orné de flammes où le pot au noir était renversé devait orner mon précieux corps. J'eus pour parrain un portugais qui avait blanchi dans toutes les charges des familiers du S. Office. En m'abordant il me dit : Je te salue , heureux gibier échappé aux flammes de l'Inquisition. Tu es le premier Juif que les Jacobins aient converti depuis que je me connais ; j'ai quatre-vingt deux ans , j'ai fait brûler pour ma part cent quarante personnes de ta nation ; avoue que je dois bien être agréable à Dieu. Je vous félicite , Monsieur , de vos bonnes œuvres. L'odeur d'un Juif doit être une

fumée excellente à l'Eternel.

Je fis la procession du S. Office & je fus baptisé pour la troisième fois : j'eus pour marraine une fille dévote qui avait eu beaucoup d'amans , beaucoup d'enfans , & qui malgré la prodigalité de ses faveurs n'avait point trouvé de mari , de désespoir elle avait épousé l'enfant Jesus , & s'était mise de la confrérie du sacré cœur. Elle me nomma fidèle , Amant , Constant ; ces noms me parurent fort galans , une dévote connaît toutes les beautés du Martyrologe.

Je m'embarquai pour Hambourg , de là je passai en Prusse , où je jouis au sein de la plus affreuse misère de cette joie pure dont le ciel récompense les vertus. J'ai composé cet ouvrage à la hâte comme toutes mes productions ; un homme qui manque de pain n'a point le tems de relire son travail. J'ai donné le titre de l'Arretin à ce livre à cause que cet auteur satyrique ne fit graces à personne dans son siècle : plus

sage que lui , je respecte les hommes & j'attaque leurs erreurs & leurs préjugés. Ceux qui chercheront dans ce livre à me connaître m'ignoreront toujours ; avec des mœurs irréprochables, & un cœur excellent , j'ai cru servir l'Etre suprême en respectant les lumières de la raison qu'il m'a donnée. Ma religion est celle que sa main a gravée dans mon cœur & la première qu'il donna aux hommes. Je croirais dégrader son être , si je croyais qu'il ait pu changer. Un Dieu qui ferait une religion au matin , une religion à midi & une autre le soir , ferait aussi petit à mes yeux qu'un écolier de sixième qui fait son thème en trois façons.



L'ARRETIN

## L'ARRÊTIN

## MODERNE.

## L'ÉDUCATION DES ENFANS

*Les Dieux ont fait des singes & les hommes :  
Pouvons-nous être autrement que nous sommes ?*

DANS un siècle où les pères & mères n'ont plus de mœurs, il est difficile de donner une bonne éducation aux enfans exposés à copier les méchans tableaux qu'ils ont sous les yeux. Le mauvais exemple devrait sans doute produire des monstres dès la seconde génération, si la légèreté, la décence & la politesse n'avaient mis nos Français au dessus des mœurs. Nous sommes corrompus : nous sommes déçus : nos enfans deviendront ce que nous sommes. Les dépenses que nous faisons pour les instruire aboutiront à ces termes : L'éducation que nos vieux Bayards, nos Montmorency des siècles Gaulois donnaient à leurs enfans, n'est plus propre à notre âge. Nous aimons nos faiblesses, nous affichons nos crimes, & nous chantons nos défauts. Com-

ment parler de vertu en préconisant le vice ; ou en donnant un air aimable à ce qui paraissait honteux à nos grand'-mères ? Un tête-à-tête , un corps-à-corps faisaient trembler nos vieilles Comtesses ; une ancienne Baronne n'osait sortir à vingt pas de son château sans son très honoré époux. Les Dames respectables du canton n'auraient pas honoré Madame la Baronne sans la compagnie de Monsieur le Baron. Le Baron n'avait que sa femme , Messieurs les Baronnets , ses fils , ne connaissaient point de petites maisons , ni de femmes agréables à Monsieur , ils avaient tout au plus le mauvais exemple du cabaret , d'où nos grands'-pères ne sortaient guère ; le scandale de quelques procès avec le Curé de la paroisse pour les honneurs du goupillon ( car nos anciens Barons avaient beaucoup de petites misères , ) sur le plomb de leurs gouttières , de beaux droits sur les vitres de l'Eglise , & le privilège d'affommer les payfans de leurs nobles mains , lorsqu'ils pouvaient les soupçonner d'avoir mangé un lièvre de la Baronnie.

L'éducation d'un Seigneur Gaulois aboutissait au retour du collège à faire un procès , à s'ennayer avec Madame dans le fond d'un Château , à courir un lapin , à dire de gros propos , à se ruiner à la guerre. Notre

siècle qui est sans contredit le siècle de l'esprit & des petites choses, a changé notre éducation & notre façon de voir les objets. Nos défauts sont tirés au clair, nous n'avons ni commerce ni différends avec le curé de notre paroisse; nous donnerions tous les goupillions de l'Eglise Romaine pour un jour de plaisir; nous ne chassons point les lapins, nous ne battons point les payfans, & nos Baronne heureusement ne sont point toujours dans la compagnie de leurs Barons.

Les enfans des anciens Barons imitaient leurs pères: nos enfans nous imiteront. Les enfans sont des singes; les singes font ce qu'ils voyent faire à leurs pères: sans envoyer nos enfans au collège, montrons-nous à eux dès qu'ils seront nés; plaçons-les dans le monde aussi-tôt qu'ils commenceront à balbutier; ils deviendront comme nous, corrompus & déceus. Il est inutile de leur peindre la sagesse & la vertu sous de vieux phantômes, qu'ils ne trouveront point dans nos cercles, dans nos spectacles & dans nos livres modernes, sinon dans nos grands Dictionnaire aux lettres S. & V.

La mère s'acquittera de l'obligation de nourrir son enfant; celles qui nourrissent conservent plus longtems leur gor-

ge : les Dames ne doivent pas se priver d'un si bel agrément pour un peu de peine. Vous ne suivrez point la barbare coutume de gêner les membres de votre enfant , d'empêcher la libre circulation du sang & des humeurs , en le comprimant avec vos ligatures ; vous le mettrez dans un lit de feuilles séchées , vous lui laisserez l'usage naturel de ses membres. Les Lapins , les Singes n'emmailloient point leurs petits , rarement ces animaux sont estropiés ; ce sont vos ligatures qui forment vos *bancales* , qui occasionnent des hernies à vos garçons. Les Sauvages plus près de la Nature & les Singes doivent être vos maîtres.

Aussi-tôt que votre enfant aura l'envie de marcher , vous ne le tiendrez point avec vos rubans & vos plattes lisières qui lui ôtent la hardiesse de se tenir ferme sur les pieds : laissez le ramper quelques mois sur la terre ; c'est sa première vocation. Ne craignez point qu'il se blesse en tombant. La nature a établi une espèce d'équilibre qui le fera tomber sur les quatre pattes. Lorsqu'il se blesse , c'est à cause de vos lisières sur lesquelles il fondait son appui. Vous croyez avec vos rubans hâter sa marche , vous vous trom-



pez, la Nature se moque de vos soins, les Singes apprennent à marcher sans litières : vos enfans ne sont que des Singes.

Gardez-vous de donner à vos filles ces cuirasses de baleine qui gênent leur taille. Laissez ce soin à la Nature : ne faites porter qu'une robe de chambre à vos filles & à vos garçons ; ne leur donnez ni boucles ni jarretières ; que leurs vêtemens soient lâches. Une fille ferrée dans un corps étroit souffre bien des années pour rien. Les cris qu'elle jette lorsqu'on l'habille ; le plaisir qu'elle ressent le soir d'être délacée, est celui de la Nature ; n'écoutez qu'elle ; elle est plus sage que vous.

Si vos enfans sont malades n'appellez point de médecins. Les plus habiles connaissent peu de choses aux maladies des enfans : leur répugnance naturelle à prendre des remèdes, vous avertit que la Nature à les drogues en horreur, qu'elle a des moyens de guérir vos enfans & vous-même, sans les poisons de vos apothicaires & le grec de vos médecins. Si vous avez la fureur de médicamenter vos enfans, suivez la méthode de *Gusman d'Alferache*, il a demeuré à la porte du college de Salerne ; sa recettes est des pommescuites & de l'eau chaude.

Lorsque votre enfant balbutiera , mettez - le entre les mains d'une femme d'esprit : extraordinairement babillarde. La sphère de l'esprit des hommes s'agrandit par les idées : il n'y a point de machine dans le monde qui puisse donner plus d'idées à vos enfans qu'une femme qui jase éternellement. Ne vous avisez point de leur donner de bonne heure des connoissance des sujets révélés. Leur cerveau tendre n'est point capable d'étude. Les Singes ne vont point d'abord avec leur pères , les petits chiens n'ont point l'industrie des grands. Les animaux dans leur enfance sont toujours à sauter , à courir , à jouer. Laissez prendre à vos enfans le bon ton des animaux , laissez - les jouer tant qu'ils voudront ; vos petits chats jouent pendant leur enfance , la dissipation & les jeux ne les empêchent point d'attrapper les souris & de faire de petits chats.

La raison & l'expérience vous démontrent que le génie prend aux hommes par les pieds ; voilà pourquoi les enfans ont tant de plaisir à sauter , à courir , à jouer. A seize ans la fève de l'esprit monte vers les reins , c'est le tems où l'amour commence à nous occuper : à quarante ans elle monte au cœur , c'est l'âge de la gloire & de l'ambition : à cinquante ans

elle monte à la tête, c'est l'âge de maturité & du jugement : à quatrevingt ans elle teint les cheveux & les blanchit ; la liqueur alors a parcouru la machine hydraulique ; le Baromètre casse.

Les enfans les plus remuans sont les plus spirituels, un sot s'annonce dès le berceau. Commencez l'éducation de vos enfans par leur laisser toutes leurs volontés, n'ayez pas la fureur de corriger la Nature, vous gâteriez son ouvrage : en voulant corriger vos enfans, vous en faites des sots ou des stupides. Si la pétulance, de votre fils vous allarme, faites-le seigner, appelez un médecin, il calmera sa pétulance, ou il le tuera.

Pour donner une bonne éducation à vos enfans, supérieure à celle de vos livres, faites comme les Singes ; menez vos enfans, par tout comme les Singes mènent leurs petits ; ils ne seront ni plus méchans, ni meilleurs que vous. Cent traités d'éducation n'en diront pas d'avantage. L'éducation n'est que la copie du bon naturel, un enfant bien *éduqué* n'est qu'un bon singe.

L'exercice forme toujours un excellent tempéramment, & sert à développer l'esprit. Jusqu'à l'âge de dix ans laissez vos enfans à la culture de la Nature & aux

soins d'une femme babillarde. Ne suivez point l'usage de leur apprendre le catéchisme, c'est une erreur de vouloir leur faire entendre ce qu'ils ne peuvent concevoir. Cet usage est le germe de nos mauvais raisonnemens. Les connoissances du catéchisme n'étant point à la portée de leur esprit, leur donnent des idées fausses des objets, les disposent à croire le merveilleux & l'extraordinaire qui meublent ordinairement le crâne des fots. Il faut les laisser à la bonne loi naturelle jusqu'à ce que leur esprit soit capable de voir la chaîne & les miracles de la religion. Cette méthode était celle de la primitive Eglise; elle ne confia la croyance de ses mystères qu'aux génies formés & aux personnes faites. Attendez donc l'âge capable de discerner le vrai du faux, pour leur remettre le dépôt sacré de la foi.

Vous ferez jaser éternellement vos enfans, vous applaudirez à leurs saillies. Ce philosophe qui faisait observer sept années de silence à ses élèves, était un imbécille. Son système était inutile au ferail où il faut des muets. La France ferait le théâtre de la stupidité, si nous étions dans l'usage d'acheter des leçons de silence aux écoles de Pithagore.

Ne donnez point à vos enfans des amis  
de

de leur âge : laissez-leur cette liberté & ce choix. Ils connaissent mieux ce qui leur convient que vous même ; observez-les , ils n'équivoquent jamais sur leurs amis ; les qualités aimables & sympatiques forment leur amitié. Les grands Singes ont l'ambition , l'intérêt & le crime.

A dix ans vous donnerez du papier & des crayons à vos Singes , vous leur montrerez à former un A ; lorsqu'ils auront peint cette figure, vous leur direz, c'est un A. ainsi des autres lettres ; par cette méthode, ils apprendront à lire & écrire en même tems.

Votre fils né , pour être un Singe du monde , ne doit point être élevé au Collège. Les Singes régens sont de trop laids Singes. Leurs singeries sont trop plattes. Si vous destinez votre fils à devenir un Patriarche de Collège, ou Recteur d'Université, comme il seroit tenu à faire des singeries dans le pays Latin, vous l'envoyerez chez les Singes Latins. Si vous le destinez au Barreau, à l'Eglise, faites-lui apprendre le latin chez vous. Commencez à dix sept ans à lui donner un Précepteur habile, dans un an il doit savoir cette langue ; il faut six semaines pour entendre l'Anglais ; il ne faut guère davantage pour apprendre la langue de Ciceron Si vous

déterminez votre enfant à massacrer les autres, c'est-à-dire à faire le métier de la guerre pour avoir un bâton, un Ruban, ou la Croix de St. Louis; ne lui faites point apprendre le latin. C'est un tems perdu de l'instruire d'une langue inutile aujourd'hui par les belles traductions que nous avons des Auteurs du siècle d'Auguste. Contentez vous qu'il apprenne bien sa langue, ne lui cassez point la tête avec vos *Reflaut*, ni vos Grammaires; quand on a lu ces fots livres on n'en est pas plus instruit, personne ne fait le Français, nous n'avons pas une bonne Grammaire, nous n'avons que des Dictionnaires défectueux, & le plus ignorant est toujours celui de Trévoux.

Donnez à votre fils nos bons livres, menez-le avec vous dans les cercles, c'est à la Cour que l'on parle bon français, c'est dans le beau monde que sont les bonnes Grammaires & les bons Dictionnaires. La plupart des Ecrivains après vingt ans d'étude ne savent pas encore leur langue comme un courtisan de Versailles, ou une femme du bel air. Donnez à votre Singe l'Orthographe de Voltaire, c'est l'Orthographe des femmes & du bon sens. N'écoutez point vos vieilles perruques, vos Académiciens, les quarante ne savent pas

mieux leur langue que le Créateur de la Henriade ; il y a plus de génie dans la tête de l'Auteur du Siècle de Louis XIV, que dans celles des quarante de votre Académie, en comptant, comme vous voyez, M. Saurin, reçu à propos de bottes.

Donnez à votre fils un précepteur aimable qui sache parler, ne lui donnez point un vilain porte collet élevé avec les vaches de M. son père, ou les Irlandois de son Collège ; donnez lui un bel esprit ; si vous pouvez en trouver un, ne fut-il que l'Auteur d'un Roman, si son ouvrage est bien écrit, il donnera du goût à votre Singe curieux d'avoir l'esprit de son précepteur, les Singes sont toujours inclinés à faire ce qu'ils voient faire.

Les enfans qu'on met à 7 à 8 ans dans les Collèges sont des fots lorsqu'ils en sortent, ils citent à tout propos leur Despauterre, vous entretiennent des platitudes de leurs Régens ou des minuties de leurs camarades ; ils n'ont vu dans les écoles que des fots ou de jeunes Singes ignorans. Leur tête est meublée de choses inutiles & étrangères pour le monde. Comment ? vous ne voulez pas faire des Jean Despautere de vos enfans, vous les cultivez pour le monde, & vous leur donnez l'éducation du fils de votre fermier & d'un Prêtre ir-

landais? vous connaissez le monde, les premiers pas qu'on fait dans ce pays glissant décident de ce que l'on doit penser de vous toute la vie, & vous faites élever vos enfans dans une école étrangère, pour les mettre dans le monde où ils arrivent comme dans les Terres Australes.

Vous avez tort de perdre dix à douze ans d'une jeunesse précieuse, il faut les mettre dans le monde dès l'âge de huit ans. Les bévues d'un enfant sont excusables. La honte d'être ridicule les prend de meilleure heure. Votre Singe en copiant dès l'âge de huit ans les grands Singes, fera à quinze ans un agréable Singe du monde, que les femmes embaumeront, même les femmes de chambre. Vous le laissez jusqu'à dix-huit ans dans le pays latin: qu'avez-vous fait? Un sot singe de Collège. Quelle fureur de donner deux éducations à vos enfans.

Donnez de l'esprit à vos Singes; touriez à leurs saillies; flattez leur amour propre; songez que l'essentiel est de leur donner de l'esprit, afin qu'ils soutiennent la réputation que nous avons chez l'étranger d'en être remplis. Les Anglais se plaignent que nous en avons trop fait paraître depuis cinquante ans; ils voudraient nous ôter notre esprit pour nous engager à raisonner



les Anglais sont jaloux, ils pensent, ce sont des Insulaires. Que vos Singes donc aient de l'esprit; sans esprit on ne peut avoir que de la mauvaise raison de Basle ou d'Amsterdam. Vos enfans ne sont point nés pour être Bourguemestre, ni Juges de la Chambre du Commerce de Rotterdam; donnez-leur l'esprit Français, il plaît par-tout.

Unissez au commerce du monde le secours des livres, composez leur Bibliothèque, d'un Voltaire, d'un Montesquieu & de nos jolies brochures. Ces Maîtres leur donneront plus d'esprit dans un mois que votre Aristote & votre misérable Philosophie ne leur en donnera en dix années. Si votre fils goûte ces Auteurs, il aura de l'esprit; il en faut pour l'appercevoir dans un livre. Cette dépense est modique, pour soixante & quelques livres vous avez l'esprit de Voltaire. L'Esprit d'Aristote qui n'en avait point, a coûté plus cher à vos pères pour rester sots à perpétuité.

A l'âge de dix-huit ans vous ferez apprendre le Catéchisme à votre fils. Vous le mettrez six mois entre les mains d'un Ecclésiastique décent & poli qui l'instruira des vérités de sa Religion. Votre fils dont l'esprit sera formé par le monde, concevra plus aisément cette suite de mystères, est les secrets de la Révélation. Il pourra proposer

ses doutes, le Prêtre savant éclaircira ses difficultés, votre fils aura une religion épurée des préjugés de l'enfance; elle ne fera point l'effet des impressions qu'on aurait fait sur ses organes, sa religion sera dans son cœur. Vous autres, vous ne croyez à la religion chrétienne que parce que vous avez peur d'être grillés.

Votre fils ne doit jamais boire de vin; anciennement il était du bel air de connaître les bouchons, où l'on vendait la meilleure bouteille. Nos pères aimaient le cabaret comme leur maîtresse; les plus éclairés avaient de la peine d'arracher leurs enfans de ces lieux de débauche & de crapule. Notre siècle est monté autrement; nous ne parlons point de cabaret, sinon de celui de Ramponneau; dont on a parlé deux jours, & cela pour rire, car nous aimons à rire.

L'Histoire, selon vos préjugés, est nécessaire pour orner la mémoire de vos Singes. Leurs têtes seront sans doute richement meublées, quand elles seront pleines des gazettes sanglantes de vos Héros, des noms des bourreaux qui ont massacré l'humanité, & des échafauds où ils ont exercé leur boucherie affreuse. C'est ici qu'il faut de la précaution pour conter l'Histoire à vos Singes. Les Singes sont

naturellement méchans ; on ne doit leur donner qu'en tremblant les tableaux du mauvais exemple. Gardez - vous de leur dire en parlant d'Alexandre , qu'il fut un grand homme , parce qu'il a répandu beaucoup de sang ; dites - leur au contraire que sa mémoire est effroyable ; qu'un boucher est égal à lui ; que vous respectez même d'avantage la mémoire d'un boucher , que celle d'un Souverain qui répand comme Alexandre le sang de ses frères. Quand vous leur parlerez d'Henri IV , peignez sa bien faisance son cœur , sur - tout les regrets d'avoir répandu le sang des siens , & la nécessité malheureuse où il s'est trouvé de le faire ; jetez ce sang sur la face des Papes , des Moines & des théologiens de son tems. Répétez mille fois à vos Singes que vos pères aimaient alors les capucins plus que leur Roi légitime ; que ces moines montaient la garde à Paris , massacraient leurs malheureux frères , à cause qu'un Pape infallible , toujours éclairé du St. Elprit , avait dit , contre le Saint Esprit & l'Evangile , qu'il fallait massacrer les hérétiques , désobéir à Dieu & à son Souverain , l'image de Dieu. Vous ajouterez que les Jésuites ont fait un quatrième vœu de prêcher , enseigner & imprimer cette belle morale

& pour suivre leur doctrine, ont tué le bon Henri IV. Terminez votre instruction en assurant qu'Henri fut le plus grand de nos Rois, & Sulli le plus grand des Ministres.

Vous n'apprendrez point le Blason à vos enfans ; les connoissances des chevrons & des couleurs amuseront vos niais de grands-pères. Ne vous piquez point de leur donner des notions de Géographie ; croyez-vous qu'ils auront l'esprit bien orné lorsqu'ils connaîtront tous les buissons de l'Empire du Mogol & les ruisseaux qui arrosent le royaume du prêtre Jean (a). Il vaut autant donner la Carte de Goneste & de Vaugirard. Au lieu de ces connoissances inutiles, conduisez-les dans les chaumières de vos laboureurs ; inspirez-leur de l'amitié & même du respect pour vos pères nourriciers : dites-leur mille & mille fois, voici des hommes comme vous, & les gens les plus respectables de l'univers : ces honnêtes payfans que vos ayeux rouaient de coups, sont dignes de votre estime. Notre mai-

---

(a) Il y avait dans le Royaume des Abyssins un Roi nommé Preter-Cham, cest-à-dire prince des Adorateurs ; les ignorans en ont fait un prêtre Romain.

fon , toute illuftre qu'elle foit , eft fortie de ces gens-là. La pouffière a commencé leur famille comme la notre ; car la pouffière fe charge de commencer & de miner toutes les grandes maifons. Jérôme premier , un de vos grands-pères menait la charrue , il quitta fon métier pour égorger fes femblables ; & à caufe qu'il maflacra beaucoup de monde , on l'a décoré d'un bâton. Ce bâton que nous trouvons plus beau qu'une bêche , nous a groffi à notre imagination ; depuis que notre père jérôme premier à eu ce bâton nous croyons que notre fang d'une autre couleur que celui du Genre-humain , à caufe que les bâtons font changer les couleurs. Nous avons eu beaucoup de rubans dans notre maifon ; auffi-tôt que nous avons eu un bâton & des rubans , nous n'avons plus eu de bras.

Les payfans n'ont point de rubans ni de colifichets ; ils ont des bras plus utiles que des rubans. Le travail , l'innocence forment leur bonheur , ils n'ont jamais troublé la paix de l'Univers pour des Bulles & le Cimetière de S. Médard. S'ils murmurent quelquefois , c'eft contre quelques collecteurs fans pitié , ou le curé de la paroiffe qui fe donne les grâces

de retarder de deux heures le dernier coup de vèpres , que sa servante assure être dans la manche de son maître ou sous sa cornette , quand Mr. le Curé sonne en branle.

Ne faites point voyager vos Singes pour voir les Singeries étrangères ; nos Singeries sont les plus jolies de l'Europe : les gros Singes étrangers veulent vous copier , ils sont ridicules. Vos grands-pères pensaient comme nos garçons tailleurs ; ils croyaient que les voyages façonnaient la jeunesse , c'est une folie ; qu'iraient faire vos singes à Rome ? Pourquoi courir quatre cent lieues , pour baiser des pantoufles , admirer des chapelets , voir le faste ; l'orgueil & la vengeance dans le lieu saint contempler les débris du palais d'Auguste & les colonnes mutilées du temple de la fortune ? L'exposerez-vous à corrompre la masse de votre beau sang chez les filles de la rue Maubée de Rome , où à l'ombre des clefs de S. Pierre , elles vendent comme à l'opéra , à très-bon compte , des faveurs plus cuisantes. Le Français n'est plus curieux de voir des étoiles : si par hasard il baisait à Rome les pieds du chef visible , il rirait & dirait en sortant que le S. père sentait le ranci & les pieds

l'odeur d'es pieds de messager. Car vous savez, nous sommes capables de plaisanter aux pieds du Pape : nous aimons à rire.

Enverrez-vous votre Singe en Angleterre pour entendre plaisanter notre nation & savoir l'histoire de nos ridicules ? Les Anglais ennuiant les gens avec de froids raisonnemens : nous autres nous les amusons en sifflant la raison. En France nous avons une grande idée du vieux parchemin, & d'un Gentilhomme Bas-Breton ; à Londres le frere d'une Excellence, le cadet d'un Lord commerce sans donner des vapeurs à ses sœurs les Myladis.

Gardez-vous de faire de la dépense pour envoyer votre fils en Allemagne saluer de vieilles Barones & de vieux Comtes, qui aisonnent les gens de leur grosse polirelle Autrichienne ; que verront-ils en Westphalie ? Des *thunder ten tronk*, des demoiselles *Cunégonde* avec leurs soixante-deux quartiers les meilleurs possibles ; des Jésuites Allemands qui ne sont point tendres, des Docteurs *Pangloss*. Contentez-vous de leur donner *Candide* : ils verront que le Précepteur de cet honnête garçon avait raison & avait tort ; que le mal & le bien quoiqu'ennemis sont réunis dans

ce monde, pour nous donner raison & tort. Quand on connaît deux hommes & soi-même, on connaît toute l'espèce; & la plus mauvaise connaissance que l'on puisse faire est celle des hommes ou la sienne. Laissez vos enfans chez vous, ils sont charmans dans leurs pays; chez les étrangers ils sont impertinens.

Des arrangemens de famille, la figure d'un aîné avertissent un cadet aimable qu'on le destine à l'Eglise. La voix du père terrestre qui l'appelle à la culture de la vigne du Père Céleste, doit le disposer de bonne heure à cet état. Monsieur l'Abbé vivra dans le monde jusqu'à dix-huit ans; à cet âge on lui apprendra le latin, on l'instruira de la douceur du pain de l'Evangile & de la fortune d'un état qui donne un rang distingué dans le Royaume. Ce jeune homme élevé dans le monde en prendra le ton & portera dans le Sanctuaire une décence qu'un prêtre Irlandais n'attrappera jamais. Vous direz à votre singe : mon cher, vous êtes cadet, vous n'avez dans le monde qu'une fortune médiocre à attendre; nos maisons se sont distinguées par les talons rouges comme par les bâtons; notre Religion dont nous pratiquons les articles qui nous plaisent, prê-



che la pauvreté, l'humilité aux pauvres & au peuple qui sont humiliés & qui ne sont point riches, pour les tenir tranquilles dans leur misère. Elle leur promet des récompenses à venir que nous ne voyons point. Les ministres des autels sont distingués du peuple, ils peuvent jouir de trois cens mille livres de revenus. L'Etat Ecclésiastique est celui où l'on fait plus aisément fortune. Dans la dernière assemblée du Clergé, & dans un tems où la misère & la guerre étaient partout, nos Seigneurs D... D... avaient des équipages de quinze mille francs, Monseigneur... de... payait à une des veuves de l'Opéra dix mille livres de bénéfice par mois, pour avoir un bénéfice *in partibus* qu'elle lui procura latroisième nuit. Monseigneur D... faisait des enfans & vendait des bénéfices.

La religion de ces Seigneurs est bien aisée à suivre, il ne faut point d'effort pour les imiter. Par votre crédit vous parviendrez à l'Episcopat ; vous irez tous les cinq ans passer quinze jours dans votre cure. Tous les ans vous aurez la fatigue de donner la confirmation à quelques milliers de manans qui béniront votre grandeur à cause que vous aurez des talons rouges. Le reste de votre vie vous

resterez à Versailles, ou vous ferez bourgeois de Paris comme vos confrères. Vous aurez dans les poches de ces billets noirs nommés lettres de cachet. Si un prêtre, un curé, ou de pareille canaille, vous censureraient, vous leur enverrez de ces petites béatilles de Versailles : vous abandonnerez le soin de votre diocèse à un grand vicaire : les grands & les petits vicaires sont faits par-tout pour faire la besogne de leur supérieur. Si vous n'arrivez point à l'Episcopat, vous aurez deux ou trois Abbayes en commande, vous n'aurez point la fatigue de donner la confirmation, ou l'embarras de faire composer un joli mandement dans la boutique d'un Jésuite : vous aurez deux lettres à écrire tous les ans à vos moines, une à la nouvelle année & une quittance comme vous aurez reçu vingt-cinq mille livres, cela n'est point difficile.

Il vous faudra observer à l'extérieur un décorum de continence ; vous n'aurez point l'agrément de faire annoncer votre nom au prône, mais vous trouverez de petites filles, des créatures à qui vous ferez un état : vous aurez soin de cacher cela légèrement ; les gens d'esprit instruits de vos intrigues, n'en dirons mot

cela n'est pas plus difficile que d'écrire une lettre à vos moines.

De vieux Prêtres qui ont le bon sens & la maigreur de l'autre siècle vous diront : Anciennement les Jacques, les Luc, les Matthieu n'étaient point des gens de condition, ils travaillaient de leurs mains. Ne suivez point les Matthieu, ils n'étaient point selon le bon ton. Le Saint Père & les Cardinaux qui ont peut-être lu les histoires de ces bonnes gens, se donnent bien de garde de les imiter : Les Jacques, les Matthieu, n'approchent point de l'Eminence d'un Cardinal; ils préféreraient leur pauvreté à cinquante mille écus de bénéfice : cela est estimable : ne copiez point ces hommes là. La pauvreté est le premier fléau du siècle, & la dernière misère de ce monde : laissez crier les vieux Prêtres, ce sont des Jansénistes : les Jésuites sont plus accommodans, ils savent qu'il faut vivre; ils font le commerce des Nations, la contrebande des diamans & le trafic du verd de gris. Ce sont d'honnêtes gens que les Jésuites ! ils ont une conscience pour tous les Pays, & des indulgences pour les grands.

L'Education d'un Enfant destiné à la robe doit être celle de celui qu'on destine au monde : ce n'est plus le siècle où

les tuteurs de nos Rois brillaient par une tête chargée d'une grosse perruque & pleine de citations & de loix. Nos conseillers n'ont pas besoin de pâlir sur Cujas, sur Dumoulin & le bon homme Barthole; pourquoi iraient-ils meubler leur tête des coutumes & des loix de Constantin? Un jeune Magistrat d'esprit, se contente d'avoir ces vieux auteurs dans une bibliothèque pour vérifier au besoin la question d'un Avocat, & comment il il faut prononcer dans une cause française qui regarde les loix de Constantin.

Nous savons par expérience que nos jeunes Magistrats jugent presque toujours bien; nous avons des Payfans qui décident les difficultés de leur village, sans avoir lu les auteurs & les Légistes de Constantin. L'Homme est né avec un bon sens naturel, il suffit pour discerner le vrai du faux. Nos Magistrats élevés dans le grand monde, sont plus en état que les Payfans de juger de nos contestations. Les Théologiens diront que David criait aux Juges de la terre : instruisez vous, arbitres des hommes. Dites à vos Docteurs : Les cris du Prophète ne sont point pour nous. Sa mission était bonne pour le peuple ignorant d'Israël, qui raisonnaient sur les vieux chapeaux

& l'usure. Ces gens qui trouvaient un homme sans prépuce admirable, croyaient que la science du prépuce suffisait à leur perfection, aussi ne cultivèrent-ils jamais les arts & les sciences.

Gardez-vous d'envoyer votre fils polissonner trois ans dans une Université, pour avoir un morceau de parchemin; croyez qu'on peut éclaircir une question de droit, sans la puérile cérémonie de la licence; c'est un préjugé que vos Pères vous ont laissé pour payer des gages à des professeurs inutiles. Envoyez votre fils aux audiences, faites le instruire par un Procureur habile, par un Avocat en en-  
du : vous en ferez un Magistrat éclairé.

On plaïsante l'air agréable de nos conseillers modernes, qu'elle sottise ! faut-il qu'une figure soit gauche ou enterrée dans une perruque, Peignez-vous Thémis comme vos anciens Druides, ou les Rabins de Bordeaux ? Vos grands-pères étaient des enfans, ils aimaient les rabats, les bonnets quarrés & la longue robe, ils attachaient du respect à ces guenilles. Que votre fils porte la robe au palais, l'usage le veut, mais qu'il ne fasse point en bonnet quarré de déclaration à sa maîtresse. La robe noire plaisait à vos grands-mères, elles trouvaient leurs présidens

adorables avec le rabat & la longue per-  
ruque ; leurs petites filles sont plus gen-  
tilles , elles aiment les jolies choses.

Si une belle Solliciteuse vient agacer  
votre fils , c'est une tentation terrible ;  
on n'y tient guère. Les vieux Magistrats  
sentent quelquefois remuer le vieil hom-  
me , & cela leur rappelle encore des cho-  
ses qu'eux & Mesdames leurs épouses  
ont perdu de vue. Votre fils ne man-  
quera point contre l'éducation en di-  
sant de jolies choses à la Solliciteuse ,  
mais qu'il se garde de ruiner un honnête  
homme pour le petit plaisir de chiffon-  
ner une respectueuse. Si la cause de la  
belle Intimée est bonne , il peut se livrer  
à la douceur de l'obliger , accepter un  
peu de sa reconnaissance ; il faut vivre  
de l'autel , dit un directeur de Nonnes.  
Si le procès est contre des gens d'Egli-  
se , si la Solliciteuse a une ombre de  
droit , si l'objet contesté est pour un pou-  
ce de terre , pour un lièvre chassé sur leur  
bien , ou pour quelques autres misères ,  
qu'il fasse gagner la Solliciteuse. Les Moi-  
nes doivent perdre quand ils plaident pour  
un lièvre contre une jolie fille , il ne faut  
point perdre une famille pour un pouce  
de terre , L'Eglise n'a pas de biens en pro-  
pre , c'est la dixme des fidèles croyans ,

& un abus, un crime, que l'Eglise ait des richesses.

Si un bel esprit fait une brochure contre vos Moines, ou quelques vers contre les préjugés du peuple, comme vous méprisez profondément vos Moines, & les superstitions populaires, dites à votre fils : Ne faites point rôtir par l'Officier exécuteur, des chef-d'œuvres de l'esprit humain. Cette cérémonie énorgueillit quelquefois vos Eglises, etonne les sots ; c'est un épouvantail de chenevière. Les gens d'esprit & les auteurs regardent cette brûlure comme un encensement glorieux fait à leur réputation au bas du grand escalier. Si ce feu d'artifice plaît à la stupidité de quelque Archevêque, brûlez le livre, mais que votre fils se garde d'envoyer légèrement, comme on fait, les beaux esprits à Bicêtre, qu'il respecte les talents : dans un pays où tout le monde est enfant, il faut laisser la liberté à ceux qui sont hommes d'être les précepteurs des enfans. Lorsque les Papes interdisaient le Royaume, dispensaient les sujets du serment de fidélité, vos pères auraient fait brûler un auteur pour avoir soutenu la cause de Dieu & celle du Roi : prenez garde, vos enfans seront peut-être de mê-

me, & dans deux cens ans vos petits fils diront : On a fait brûler, en 1740, les Pensées Philosophiques; & en 1740 les Magistrats étaient bien jeunes. Mais en 1762 ils ont chassé les Jésuites; en 1762, les Magistrats étaient des hommes.

Votre fils est destiné à servir la patrie. L'éducation d'un guerrier est fort simple : celle de l'école militaire est la plus propre à son métier. Cette école que Marmontel a si mal chantée, cet azile de nos Gentilshommes Bretons qui n'ont point le moyen de se donner des chausses honnêtes, fait extraordinairement d'honneur au Roi créateur de cette invention. Un cadet des environs de Quimpercorentin, qui eût appris chez lui à jouer du bâton, à traîner le Dimanche dans les landes de sa Paroisse une longue rapière qui a paré avec une corde les côtés droits de ses ancêtres, peut devenir un Héros; mais le signe *plus* & le signe *moins*, & la perpendiculaire sur une ligne droite ne font pas exactement le guerrier.

La Bravoure qui distinguait la Nation avant la guerre d'Hannovre; va être concentrée à l'école militaire. Cette pépinière de Césars va rétablir le crédit de nos guerriers. Nous avons pensé autrefois qu'é les couleurs des seize Quartiers don-



naient de la valeur aux hommes : que pour être conquérant il fallait avoir des parchemins usés, un banc dans la Paroisse, un procès avec son curé, & des chiens pour ruiner les paysans.

Les écoles militaires se trouvent dans nos villages. La Nature fait les guerriers comme les poltrons. Les principes de l'héroïsme sont l'organisation. Un villageois hardi qui couche à la belle étoile, ou dans une chaumière exposée aux premières fureurs des vents, est plus propre à la guerre qu'un petit Monsieur amidonné que le serin enrhumé ; Alexandre, Henri IV n'ont point étonné la Terre de leurs succès avec des écoliers & des petits Messieurs qui portaient des fers à toupet à l'armée, ils avaient des citoyens robustes ou des paysans faits à la fatigue. (a)

A quinze ans vous les montrerez six mois ou un an tout au plus au monde. Un Officier n'est pas fait pour donner des soins aux femmes, il doit les voir comme les jeunes mariés de Lacédémone à la dérobée & le temps précisément qu'il faut pour faire un cocu ou tromper une maîtresse. L'infidélité est une vertu de son état, par-

---

(a) Ce qu'on fait de mieux à l'école militaire, c'est d'élever durement la jeunesse.

ce qu'il doit son cœur sa fidélité & son tems au service. Les Dames ne doivent point exiger d'un homme d'épée les petits soins d'un élégant. Un agréable doit soupirer : l'Officier doit paraître & vaincre. La préférence, d'instinct que le sexe donne au militaire est une preuve qu'il est fait pour lui plaire & triompher au premier coup d'œil.

Les Demoiselles ou les Singes femelles de condition ont du tempéramment , comme les bourgeois de la rue St. Denis. La Nature tient aux couleurs des seize Quartiers, comme à la poussière de la roture : à treize ans le cœur d'une fille est agité par les plaisirs. Les fameux maîtres d'école , Nature , Jeunesse & Santé , dit Montaigne , les instruisent de bonne heure. La lecture de nos comédies , de nos brochures légères , la conversation & la vue de nos agréables alument bientôt leur tempérament , les mères tâchent de les garantir des écueils de l'amour en leur inspirant l'art de plaire ; comme toute l'éducation d'une fille doit tendre à cet objet , on fait la sottise de la confiner quelques années dans un Cloître , pour apprendre ce qu'elle doit oublier aussi-tôt qu'elle en sortira.

Nous faisons un crime , les fots un

cas réservé aux Nonnes, de prendre les manières du siècle; & nous leur abandonnons l'éducation de nos filles destinées à vivre & mourir dans le monde! Nous confions aux morts l'instruction des vivans; que peut apprendre une Demoiselle dans un couvent? Des *salve regina*, des *oremus* à Ste Cathérine, ou quelques misères vocales aux onze mille Vierges; on leur donne dans le couvent des livres qui disent des mots contre le monde, & quand vos filles voient les choses, elles jugent bientôt qu'on les a entretenues de riens qu'elles doivent oublier: Ververt élevé chez les Visitandines est le tableau de l'éducation du Cloître.

N'envoyez pas vos filles chez les Nonnes. Une fille spirituelle embéguinée trois ou quatre années devient bête. Le cercle étroit & perpétuel des petites choses de la vie monastique retrécit l'esprit: dans une région où tout est petit, on diminue chaque jour. C'est parmi les feux des passions que l'esprit s'élance & s'élargit: en voici un exemple. M. Arnaud rimeur & conseiller Aulique, avait un génie borné: ce Singe des mauvais Auteurs s'amouracha d'une rôisseuse de la rue de la Huchette. Arnaud l'Aulique connaissait le beau ténébreux & vrai ton des hurlemens élégia-

ques, curieux de figurer dans la république des lettres comme Cotin dans les hémistiches de Boileau, il s'écria : Je suis amoureux, le feu de la boutique de ma Maîtresse vaut celui d'Apollon; on peut faire de méchans vers sans craindre le glaive de la loi : mon adorable a des yeux, une taille à faire sensation : en conséquence de ces raisonnemens, Arnaud se détermine à écrire, à se faire siffler, il entasse rime sur rime, *lamente* Jérémie, ses Jérémiades servent de cotillon & de surtout aux poulardes & aux chapons de la rotisseuse : voilà le miracle de l'amour. Un joli objet élargit l'esprit la sphère de la rime s'agrandit : on assomme le public de ses productions, & le St. Père les bénit.

Au lieu d'envoyer vos filles dans les Cloîtres, introduisez les de bonne heure dans le monde; vous leur direz en les lâchant sur ce théâtre glissant : Vos grand-mères aimaient à plaire, nous n'avons point d'autre soin : la vertu est un mot tiré de l'Hebreu, il fait beaucoup de bruit dans notre bouche. Les hommes sont bien charmés qu'il n'aille point jusqu'à notre cœur; une jolie femme avec de la vertu est à plaindre. La décence, la modestie ne sont point des vertus dans la retraite &

& dans les ténébres; cela nous donne un grand éclat dans le monde, où tous les jolis mots font fortune; il faut vous remplir constamment des idées de la décence & de la modestie, cela tient lieu d'innocence & de mœurs.

La gorge, le plus bel ornement d'une femme, entre essentiellement dans l'éducation d'une jeune Demoiselle. Vous direz à votre fille: notre Religion, la pudeur & les Nonnes de votre couvent vous ont défendu de montrer votre gorge, cependant il faut qu'elle paraisse dans les cercles. pour accompagner votre visage; vous auriez l'air uni, bourgeois & même nu, si votre gorge ne paraissait point à nu. Nos mères chrétiennes n'enterrent jamais la gorge de leurs filles sous un grand fichu; une mère accusée de cette conduite passerait pour donner dans les cas réservés de l'Abbé de Grifelle; aussi les mères savent trop ce qu'elles doivent à l'usage, & les plus dévotes ne privent point nos yeux charnels de ce spectacle séduisant.

La nature qui aime les femmes plus que les hommes, s'est chargée elle-même de l'éducation des filles. Vous n'avez point besoin de rien apprendre à vos Demoiselles: tout ce qu'il faut qu'elles sachent

est dans leurs veines. La Nature plus habile, d'une seule leçon développe leurs talens, & l'habitude du monde les fait briller.

Votre Demoiselle a quatorze ans; elle est déjà entourée d'une foule d'adorateurs: une aventure qui cause votre joie, vient de consterner ses charmes; il vous est né un Singe, les premiers cris de son enfance annoncent un crime que votre ambition vous rend, dites-vous, nécessaire; cette naissance avertit votre fille que quatre murailles l'attendent, ou que par grace on pourrait la laisser moisir dans le fond d'un vieux château à faire des nœuds; l'amour dans la solitude se peindra plus aimable à ses yeux; le tableau du mariage bordé de roses d'Amathonte lui paraîtra plus beau, & son cœur déjà ouvert aux charmes de ses adorateurs gémissa de se fermer. Avant de jeter votre fille dans vos tombeaux sacrés, songez que les saintes retraites ne sont que pour les fots, les *bancales* & les laïdes. Le Cloître n'est point le pays d'une jolie fille; respectez sa beauté où celle de la Nature est peinte avec tant de complaisance; ne précipitez rien, il se trouvera peut-être quelques vieux Ducs, quelques Seigneurs sexagénaires) l'expérience est pourtant fort ha-

zardées ) qui s'amouracheront de votre fille, qui l'épouseront & qu'elle fera cocus; *cela est dans le branle des choses*, dit Montaigne; les vieux Ducs n'ont pas toujours été à soixante ans; ils ont reçu le chateau béni de la paroisse, il faut rendre le pain béni à son tour, & ce sont toujours les derniers mariés qui ont cet honneur.

Si un vieux Duc qui n'a été cocu qu'une fois dans son premier bail, parce que sa femme n'en pouvait faire qu'un à la fois, ne s'amourachait point de votre fille, il faut la jeter dans le Cloître, en disant en vous-même : Pourquoi est-elle cadette? Cette raison est très-solide, & voilà ce que l'on appelle user parfaitement de sa raison. Si votre Singe était né avant elle, vous pourriez pour le bien de la chose la placer dès l'âge de sept ans dans le Cloître, l'accoutumer de bonne heure aux délices de la maison du Seigneur. Vous fortifierez sa vocation en lui fournissant des livres sur la mort & la passion du bon Jesus. Vous prierez quelquefois la Mère Supérieure de faire prêcher l'enfer à la grille par un Capucin. La figure, l'habit, le méchant style d'un Capucin donnent un pathétique à l'enfer qui fait trembler. Ces grands épouvantails creuseront profondément sur l'imagination nais-

fante de votre fille; elle croira le Diable du plus beau noir du monde; elle en aura peur, car nous sommes assez bêtes pour nous imaginer que le noir est une couleur plus terrible que le jaune, le noir nous fait peur.

Vous irez voir votre fille deux fois l'année, vous ferez taire la Nature, cela ne vous coûtera rien; quand les Singes sont long-tems sans voir leurs petits, ils ne pensent plus à eux. Dans cette visite vous parlerez des douceurs inaltérables de la maison du Seigneur, vous lui peindrez les misères du monde; vous ferez des présens à une Nonne adroite; la Racolleuse instruite des intentions de la famille saura envelopper la jeune victime dans son malheur: à seize ans vous aurez soin de lui faire prononcer le *oui*, & vous sentirez que cet *oui* a débarrassé la famille.

Si votre fille est destinée pour le monde, mettez là de bonne heure avec les hommes: elle se fera avec eux comme les guenons se font avec leurs mâles. Ces dernières ne font les choses naturelles que vous appelez honteuses, que lorsque la nature leur dit de les faire; vos filles, font de la pate des Singes la même argile doit produire le même effet,



vous ne corrigerez point la Nature. Ecoutez les cris dans votre fille; veillez à saisir l'instant où elle parlera à son cœur; en voulant corriger les passions vous ne feriez rien qui vaille, vous n'avez que des mots à opposer aux loix de son tempérament, supérieures à vos idées & à vos livres.

Mariez votre fille aussi-tôt qu'elle sera *mariable* autrement votre fille fera comme les femelles des Singes. Pourquoi gardez vous un fruit quand il est mûr? est-ce pour attendre qu'il se gâte? Les filles sont comme les poires de pucelle, un instant peut les faner; vous veillerez, dites-vous, autour d'elle, c'est un songe, malgré vos soins la pomme s'altérera. Votre fille ne fera point un Singe du premier jour de sa puberté; timide encore, elle aura peur des Singes galans dont vous aurez calomnié les soins en calomniant la Nature: votre fille s'attachera au Chapelain de la Seigneurie s'il est encore frais, où à quelque Abbé; cette petite vérole se fourre aussi dans les Châteaux. En connaissant l'amour, elle a connu vos préjugés; elle fait que le Chapelain se trouve précisément dans la position où elle est de ne pouvoir fabriquer un Singe sans encourir les censures d'un Singe mitré qui

enverrait M. l'Abbé faire d'autres singeries dans un Séminaire pour avoir goûté furtivement un moment de plaisir, tandis que Monseigneur le grand Singe en goûte chaque jour de l'année, car les Prélats qui n'ont point de femmes sont ordinairement atteints du priapisme ; nous n'en connaissions qu'un seul atteint de cette maladie, encore est-il à l'extrémité du Royaume.

Vous avez autour de vous des faquins d'esclaves porteurs de physionomies qui en font porter à maint honnête homme : ces Messieurs sont dans les antichambres à copier ce que vous croyez faire en grand dans le salon. Vos chastes époux disent des douceurs à vos jolies femmes de chambre ; croyez-vous que vos grands laquais ne feront point d'impression sur le cœur des filles de vos époux ? raisonnable ou non, maître ou valet, tous sont nés altérés & se désaltèrent lorsqu'ils trouvent de quoi boire. Votre fille héritière de la vieille femme Eve est près de l'arbre de la Science du bien & du mal. Elle parlera au serpent, la bête séduisante la tentera & la belle perdra son innocence. C'est la marche de l'humanité ; & cela depuis la fondation du premier homme & des filles.

## L'AGRICULTURE.

**L** Es gens qui faisaient en 1758 des portraits à la Silhouette; qui couraient en 1760 chez Ramponeau, & qui lilaient les méchans barbouillages des enfans de Jeanne d'Arc, Abraham Chaumcix & Martin Fréron dévorent aujourd'hui les livres d'Agriculture. Les Dames de la rue S. Honoré, du Fauxbourg S. Germain, les Cailletes du Marais, & les filles du Monde de la rue Maubué parlent fillon, choc & molécules; tout le monde met la charrue devant les bœufs. Ce jargon d'Agriculture va-t-il nous faire remonter aux siècles de Rachel & de Rebbecca? fortons nous de l'enfance? Cette fureur d'Agriculture aura l'âge de nos colifichets; nous reviendrons encore à nos tabatières & à nos Pantins. Nous sommes trop distrait par la bagatelle pour parler long-tems charrue. Ce grand bruit n'aboutira qu'à faire perdre le tems & la tête à nos payfans.

Les femmes, ces mères nourrices de nos sottises & de nos nouveautés, iront dans leurs terres expliquer ce qu'elles n'entendent point, à des payfans qui ne pourront les comprendre. Le ruste héritier des bras & de l'usage de ses pères,

ne voyant point l'utilité prétendue des planches, des plattes-bandes, reviendra toujours à son ancienne méthode qui lui a procuré force grain. Les Flamands, les Artésiens, excellens laboureurs, ont, toujours récolté des bleds supérieurs à ceux de la France. Les Flamands cependant n'ont point la nouvelle charrue, & leur culture paraît toujours préférable à la culture Anglaise réchauffée par M. du Hamel.

Ce n'est point en faisant des livres & de froides dissertations sur la culture qu'on améliorera les terres; c'est en travaillant: pour travailler il faut des bras & point de jargon. La Bretagne sortie d'hier du Déluge, est remplie de Landes & de Terres incultes: pourquoi cette grande province est-elle encore aux premiers jours du monde? c'est que nos Bretons, voisins de l'Océan, sont la plupart matelots, ou gardes de côtes. La Bretagne qui s'épuise à meubler nos vaisseaux est sujette à tirer la milice comme les environs de Paris & de Meaux: nous arrachons chaque année les bras nourriciers du peuple. Le fils d'un Métayer a tiré un billet noir, en conséquence il quitte sa charrue, & un vieillard de père, pour aller faire malgré lui le métier de bourreau en Allemagne.

Au lieu de disserter sur la culture des Terres, il faut travailler ; nous avons besoin de bras pour les défricher : vous en manquez, dites - vous ? attendez, je vais vous en trouver. Depuis la révocation de l'édit de Nantes, depuis les stations & les prédication de vos Dragons, dans les Cévennes, par l'attention charitable des Jésuites, vous avez perdu cent mille familles, qui soupiraient après leur patrie : ces gens seraient utiles en Bretagne, dans les landes de Bourdeaux. Vous avez cruellement chassés vos concitoyens, à cause qu'ils lisaient la bible de Genève & vous lisez celle de P. Berruyer, qui est assurément plus mauvaise ; laissez leur la simplicité de leur culte qui ne sort point de la simplicité de l'Evangile ; ne pendez point leurs Ministres à cause qu'ils n'ont point de rochets, de croix d'or, de carrosse, cinq à six bénéfices & cinquante mille écus de revenu ; laissez - leur la liberté de venir respirer leur air natal, ils vous ont rendu des services. Le P. la Chaise les fit oublier à Louis XIV. Ayez de la mémoire pour le bien ; n'écoutez plus vos Jésuites, leurs livres sont les preuves de leur méchanceté ; vous avez été souvent leurs dupes, vous devez les connaître ; songez qu'il est injuste d'exiler les gens parce qu'ils ne

font pas Français Romains. La Romanite n'est point un morceau de l'Evangile. Vous le savez, le bon sens vous le dit, suivez le bon sens, il était avant votre Sorbone.

Rappelez vos anciens amis, ou les alliés de vos maisons; si vous paraîsez si sensibles à leur salut, pour leur assurer la vie éternelle, ne leur donnez point vos Evêchés & vos Abbayes en commande; mais laissez-leur la liberté de lire la Bible & les Pseaumes en vers Français, ils aiment les vers, & cela ne gâte point les mœurs, quoi qu'en dise votre sauvage Jean-Jacques qui ne vous estime guère.

Les circoncis qui sont vos freres par vos beaux peres Abraham, Isaac & Jacob & ennemis par J. C. pourraient aimer Dieu & le prochain en Bretagne, aussi bien qu'à Constantinople; appelez-les chez vous, mêlez les avec les vôtres: vous les dégraissez de l'ordure d'Israël: vous avez plus d'esprit & de figure que les gens de Béthanie; votre bon ton, vos belles manieres donneront l'air du beau monde aux riches, & les pauvres défricheront vos terres, vos cadettes se marieront avec les premiers; par ces unions vous deviendrez plus cher à Abraham, vous aurez part aux promesses de l'un

& de l'autre Testament. Unis avec vous, ils connaîtront celui que les Romains ont crucifié, vous en convertirez quelques uns. Cette marche de conversion vaut mieux que celle de courir au paraguay faire de mauvais chrétiens pour avoir de l'or

Cette pépinière de cultivateurs vous indemnifera de vos pertes en Amérique, où vous dépensez des sommes immenses. Si cette multitude ne suffit point à vos terres, parlez, vous êtes riches. Je vais vous montrer d'excellens biens; faites sortir la fainéantise, que la voix du Prince soit ici la trompette du jugement; il n'a qu'à parler, il réveillera les morts. Mais étendons cette matière; démontrons la nécessité & l'obligation chrétienne de faire sonner la trompette.

Les anciens Moines travaillaient, les Apôtres gagnaient leur vie du travail de leurs mains. S. Paul dit clairement, *qui ne travaille point ne doit point manger*. Il ne faut point de commentateurs pour entendre ce passage. Si l'Eglise a dispensé ses ministres du travail des mains, c'est une erreur; elle ne pouvait altérer l'Ecriture; l'autorité de vingt Conciles ne fait rien contre un passage formel des livres saints Depuis six siècles on crève de mangaille, on assomme d'oïiveté des

millions de moines ; que de pain perdu ! Quoi , les moines chanteront tandis que les autres travailleront ? Est-ce là entendre l'intérêt de l'Etat, le bien de la société & l'esprit de l'Evangile ?

Les Bénédictins ont défriché la France & les lettres : ils en ont été fatigués ; ils ont été récompensés de leurs peines par les richesses immenses que le défrichement leur a valu ; depuis qu'ils se reposent ils doivent être délassés de leurs travaux : ôtons - les de leurs vastes bâtimens où ils ne s'occupent qu'à se remplir , à se vider , à tenir des loges de Franc - maçons ; c'est ce qu'ils font encore de mieux.

Les Bernadins qui ont transporté de si bonne heure leur Bibliothèque à la cave , n'ont fait aucun fruit ni aucun bruit dans l'Eglise : la plupart de ces Moines sont dans les bois , désœuvrés du matin au soir. Les biens qu'ils ont sont très-mal acquis & nous appartiennent. Leur Bernard qui prêchait la fin du monde , l'a escamoté à nos vieux Seigneurs assez bêtes pour croire à ses almanachs. Les Bernardins par la loi de Dieu sont obligés de rendre les biens à qui ils appartiennent par leurs règles, ils sont contrains de travailler il faut leur faire obéir la loi de Dieu & les constitutions de leur ordre.



Les Capucins *indignes* d'être Capucins. seront peut-être dignes d'être laboureurs, Ces grands & vigoureux cordeliers qui font des enfans à nos servantes & à nos lingères, seront bons à la charrue. Les Carmes déchauffés qui sont riches, & vont nus pieds, ne sont pas douilletts, à ce qu'ils disent, tant mieux, ces gens seront propres à être exposés aux injures de l'air.

Que ces saints personnages devenus plus saints par leur utilité soient répandus dans les landes; laissez leur le dimanche chanter les louanges de Dieu. Si les six jours ouvrables ils ne chantent plus leur *Legem pone mihi, Domine*, ils mériteront davantage en travaillant, s'ils croient l'Evangile qui leur dit, *qui travaille, prie*. Otez vos Abbés commendataires, dont les revenus s'usent à entretenir des filles ou l'ambition qui est un péché mortel; réunissez ces biens au trésor royal, & la France est riche à jamais.

Vos moines ont fait vœu de pauvreté, il faut peu de chose pour nourrir & vêtir des pauvres. Le scapulaire était anciennement l'habit des ouvriers, & le rocher le ferreau des payfans; donnez de ces habits aux moines, ils seront vêtus selon leur état.

Aussi-tôt que les moines sortiront d'un côté, faites sortir les nonnes de l'autre. Ces pauvres innocentes seront aises de

prendre le grand air. Le monde auquel elles ont renoncé vit encore dans leurs cœurs. C'est un terrible ami que le monde, Il a des côtés & un vis-à-vis si aimables, qu'on fait aisément la paix avec lui. Mariez vos moines & vos nonnes, vous ne pécherez point contre la Nature; par ce moyen vous épargnerez vos voyages au paraguay, où vous allez faire de mauvais Chrétiens qui retournent six mois après à leurs idoles. En suivant ce système vous aurez cinquante mille bon-chrétiens tous les neuf mois, & l'État cinquante mille sujets. Le lendemain des noces vos vierges se sentiront animée d'un nouvel être : avouez que vous aurez fait des heureux à bon marché.

N'allez point opposer à mes idées le vœu que vos célibataires ont fait; ce vœu est contre la Nature & l'Évangile. L'Écriture dit formellement : il vaut mieux se marier que de brûler; pour suivre vos fantaisies humaines vous brûler vos Moines plutôt que de les marier, sans doute pour désober à la Nature, & à votre Évangile.

S'il se trouvait des Nonnes difficiles à suivre vos volontés, faites prêcher vos Missionnaires, obtenez de Rome sept années d'indulgences plénières pour les moines & les Nonnes qui s'engageront dans le mariage, Sacrement précieusement aux vœux

monastiques. Rome pour une poignée d'argent vous ouvrira ses trésors. Léon X & ses successeurs ont vendu autrefois les indulgences. Cette ville de Rome a toujours été fort trafiquante, Juvenal disait déjà de son tems.

*Omnia sunt venalia Romæ.*

Si le Pape faisait quelques difficultés, vous lui direz avec la confiance des fils aînés de l'Eglise : Vos prédécesseurs ont accordé deux cent années d'indulgences à ceux qui allaient contre la loi de Dieu égorger leurs semblables en Syrie ; accordez seulement vingt jours d'indulgence à ceux qui ne tueront point, mais qui feront tout au contraire des hommes à l'image de Dieu. Vous savez, très-Saint Pere, que nous n'avons pas reçu la vie animale pour nous-mêmes, mais en faveur de l'espèce; c'est un dépôt, voyez-vous, qu'il nous faut rendre à d'autres; le S. Peres qui est infallible, ne peut être déraisonnable.

Les moines, qui ont, dit on, précisément autant de Religion qu'il leur en faut pour se haïr, mais point assez pour s'aimer, deviendront sensibles aux charmes des Nonnes; vous allumerez le feu de l'amitié, vous éteindrez celui de l'a-

mour, & vous remplirez dès ce siècle un des derniers articles de votre *credo*, la résurrection de la chair, ainsi soit il,

Si vous avez encore la fureur de conserver vos célibataires, que cela vous paraisse charmant, vous le pouvez; mais faites-les travailler le jour ensemble, séparez-les la nuit. Si vous craignez que ce commerce occasionne des sottises naturelles, vous doutez bien de la grace & de la chasteté de vos Moines. Les payfans & payannes travaillent tous les jours ensemble & ne *s'échaudent* point. Dans le Hainaut on voit des filles, des garçons travailler en chemise dans les fossés au charbon, & quoiqu'enterrés à deux cents pieds dans la terre, on observe qu'il ne s'y passe rien contre la décence. Vous vous méfiez un peu trop des épouses de l'Agneau sans tache, & des serviteurs de Dieu, vous avez tort; vous offensez le Ciel: comment! vous appréhendez pour des gens qui ont dit des paroles? Feraient-ils plus de mal au grand air que dans le fond d'un Cloître? Vos célibataires n'ont donc de la vertu qu'entre quatre murailles, ne doivent-ils leur sagesse qu'aux grilles & aux verroux, fallait-il les faire renoncer à la loi de la Nature pour leur donner une vertu factice? Pensez mieux des hom-

mes choisis & appelés du Ciel. Pouvez vous croire que les Saints puissent pécher si aisément ? Il n'y a point de Moine en France qui n'ait quelque habitude chez des femmes à qui il donne des soins : direz - vous que ces gens qui n'ont point de besoins avec les femmes , font le mal avec elles ? Croyez - vous qu'un homme mort au monde puisse ressusciter dans les bras d'une jolie femme ? Vous connaissez bien peu les morts. C'est l'usage que vous avez de fréquenter les vivans qui vous donne ces mauvaises pensées. Vos Moines & vos Nonnes seront occupés, le travail distrait les passions ; si vos moines sont chastes & continens dans l'oïveté, & que l'oïveté soit la source de vos vices, ne lèrez vous point assurés de leur continence dans l'occupation ?

Avez - vous encore besoin de bras , j'en ai encore à vous donner. Ce sont à la vérité des bras prodigieusement rouillés par l'oïveté. Vos Chanoines crèvent d'faute ; l'inaction , l'embonpoint & l'apoplexie les assomment de bonne heure ; conservez les à l'état en les faisant sortir du néant où ils végètent depuis tant de siècles. Vous ménagez à propos de rien des gens payés pour chanter les louanges de Dieu, & qui gatent d'autres personnes pour faire

cette besogne , pourquoi ce ménagement ? A quoi vous fervent des êtres qui se lèvent à six heures du matin , crainte d'être piqués , pour faire la partie de vos femmes , pour doubler votre personnage , qui remplissent vos promenades & qui viennent réciter chez eux au quart de minuit *jam luci orto fidere* , lorsque le soleil est couché il y a cinq heures ? En vérité y pensez - vous ? vous tirez bien peu de services des hommes : allons , il faut sonner le trompette & dire : M. l'Abbé , forttez de votre Chœur où vous bâillez , nous avons des terres à défricher , prenez la bêche , cela vous dégraissera , vous vivrez dix années de plus , nous allons mettre dans le trésor public les produits de vos canonicats.

Si vous manquez encore de bras , la sainte Eglise est une bonne mère , elle nourrit beaucoup de faineans. Vos théologiens qui ne servent à rien , si vous avez la parole de Dieu , & s'il n'est pas nécessaire de mettre l'Evangile en *Barbara* & en *Baroco* , vous présentent leurs bras. A quoi sert votre Sorbone , vos vénérables maîtres & vos Universités ? Les gages que vous leur payez est une dépense étourdie. Vous avez l'Evangile , avez-vous besoin des Théologiens ? ils ont brouillé

? l'univers, troublé les consciences ; anéantif-  
sez leurs écoles , si vous voulez la paix  
dans l'Eglise. Tenez-vous à l'Evangile ,  
vous n'avez besoin que de ce livre , c'est  
votre Dieu qui le dit. " Méditez ma loi ;  
" je serai avec vous ; je vous enseigne-  
" rai ; vous n'avez pas besoin de casti-  
" tes pour être sauvés ; vous avez besoin  
" de mon Evangile. Je savais ce qui était  
" nécessaire à l'homme mieux que vos thé-  
" ologiens ; vous n'avez besoin que du  
" Testament que je vous ai laissé. C'est  
" moi qui suis & qui serai votre pro-  
" fesseur en théologie , qui vous éclairci-  
" rai si vous méditez ma parole ; je l'ai  
" promis & suis fidèle dans mes promes-  
" ses. Ne vous embarrassez point si l'on  
" vous dit que ceux qui méditeront ma  
" loi l'expliqueront à leur mode , c'est  
" du jargon d'école. Mon ouvrage est ce-  
" lui de la vérité , c'est moi qui vous ai-  
" derai à l'entendre. Je n'ai pas besoin  
" d'interprète ; je savais ce que je fai-  
" sais en donnant ma parole aux hom-  
" mes , & mieux que ceux qui veulent  
" l'expliquer. Abandonnez-vous à mes  
" soins , lisez mon écriture ; croyez-vous  
" que je vous donne un scorpion , lors-  
" que vous me demandez du pain ? J'ai  
" prévu à tout : assurez-vous que tout

„ homme qui lira mon Ecriture pour  
„ s'instruire, ne pourra jamais errer. “.

Après des promesses aussi formelles avons-nous besoin des faibles lumières des hommes & du secours des théologiens ? Si l'Évangile est l'ouvrage de Dieu, Dieu aurait-il donné aux hommes des préceptes de conduite & une loi qu'ils ne pourraient remplir qu'aidés du secours des théologiens ? Si les Docteurs conviennent de ces vérités, leur sort est décidé, il faut qu'ils aillent à la charrue. La théologie est contraire à l'esprit de Dieu, les hommes l'ont peut-être imaginée parce qu'ils se méfiaient des soins de la providence.

Depuis dix-huit cents ans que l'on dispute dans les écoles de Théologie, quel fruit a-t-on tiré des disputes scholastiques ? hélas ! du scandale, des guerres & des persécutions. L'ouvrage de la vérité est devenu entre les mains des sages Maîtres un instrument de carnage & de persécution.

Un Philosophe de Berlin a décidé le ridicule de la Théologie en deux mots. L'Ecriture Sainte, dit-il, est un bâton que Dieu a mis entre les mains des aveugles pour les conduire, au lieu de se servir du bâton pour marcher, les Théolo-



loigens ont disputé sur la longueur, la grosseur, & ont fini par se battre avec.

La ressource des bras dans un Royaume de gens oisifs est infinie. Tous les Journalistes, à l'exception de ceux de Trévoux, paraissent destinés par la nature de leur ouvrage à la nouvelle charrue. Martin Fréron qui gagne quinze mille livres à débiter des ordures périodiques, à nous prendre deux fois le mois pour des fots, en nous annonçant que tel livre est mal écrit, comme si nous avions besoin de ses courtes lumières pour l'apercevoir; cet écrivain ignare qui offense notre bon goût, en attaquant nos meilleurs Auteurs, n'est bon que pour remuer la boue de la terre. Nous dévorons les ouvrages de M. de Voltaire, ce grand homme ne cesse de nous créer des pièces immortelles. Fréron l'injurie deux fois le mois, & nous respectons si peu l'Homère de notre siècle, que plusieurs fots parmi nous conservent encore leur abonnemens pour l'âne littéraire. Cessons d'envoyer de l'argent à la cuisine de Fréron, forçons-le à venir bêcher la terre, il y a dix écus à gagner légitimement pour lui; nous ferons germer un vrai talent dans le compère Martin. Il fera dans l'état où sa naissance & la providence les de-

mandent. Il écrit un peu mieux que le Gazetier d'Utrecht, il fait filtrer au papier gris quelques grosses injures contre les grands talens. Cet homme n'était-il pas bon pour la charrue?

J'ai refusé aux Jésuites l'honneur de la charrue. Les hommes porteraient sans doute le trouble parmi nos cultivateurs, & s'approprieraient par le moyen de quelque restrictions mentales, des fruits de nos travaux: il faut laisser périr cet Ordre que nous regardons aujourd'hui comme un corps digne de mort & du dernier supplice. Les Jésuites ont été assez long-tems les fins de la terre, *jines terra*, qu'ils en soient aujourd'hui le fumier; que leurs reliques portées dans nos champs incultes engraisissent la terre. Si elles nous rapportent la moitié de ce qu'ils nous ont pris, la France deviendra un pays de cocagne & le second Tome du paradis terrestre.

## LES NEGRES.

*Nous avons tort, mais il nous faut du sucre.*

**Y**a-t-il une différence entre les Dinons & les Negres? Lorsque les Jésuites nous apportèrent les premiers, on

les envoya au College de Clermont , im-  
proprement appelé le College de Louis le  
Grand. Nos Docteurs agitaient alors la  
question de l'animal *hoc à parte rei*, c'est-  
à-dire l'animal de leur côté ou du côté  
de la chauffe (a). Avant de leur fixer  
une place dans les cathégories d'Aristote,  
on examina leur phisionomie, on cher-  
cha dans leur air champenois des preu-  
ves de *raisonnabilité*. Les Dindons n'ayant  
donné aucun signe de raison on les mit  
dans le calcul des dix neuf moutons & un  
bourgeois de Troyes & de-là est venu  
le proverbe *bête comme un Dindon*. La  
question décidée pour les Dindons, l'est-  
elle aussi pour les Negres? Cette espece  
d'animaux à deux pieds est-elle compri-  
se dans la classe des hommes? Des êtres  
qui ont la phisionomie aussi barbouillée  
que les Negres, peuvent-ils raisonner?

Jacques Massé dans ses voyages assure qu'en disséquant un Negre on apperçoit au dessous de l'épiderme une membrane extraordinairement déliée & délicate, on croit que cette membrane est la véritable cause de la noirceur des Negres, que

(a) *Chaussè* ou *Domino*, colifichet puérile qui dénote l'insuffisance de nos grands & savans Docteurs.

cette tunique émoullée absorbe les rayons de la lumière. Cette découverte prouve que les Ethiopiens ont une origine toute différente des autres hommes.

Certains Théologiens ont<sup>7</sup> prétendu que les Negres étaient descendus de Caïn, à qui le Seigneur avait imprimé un signe, & ce signe était la noirceur. Ce raisonnement est un raisonnement de Sacristain. Sans m'écarter de la question, ni disputer sur les goûts & les couleurs, voyons si les Negres sont raisonnables.

Les Nègres sont raisonnables & appartiennent peut être plus à l'humanité que nous autres assez barbares pour les arracher à leur patrie: eux assez humains pour nous laisser en paix sur nos côtes. La rage d'avoir du sucre, la loi du plus fort, sont les principes de notre conduite cruelle & les tisons de notre avarice. Les Nègres raisonneront mieux lorsqu'ils ne croiront point à la Religion bienfaisante que nous prêchons. Ces esclaves peuvent dire avec raison aux Pères Jacobins de la Martinique qui retiennent quinze cens des leurs dans leurs prisons: Vous êtes, mes Pères, les prédicateurs de l'Evangile, vous voulez que j'embrasse votre Religion qui nous rend frères, & vous me rouez de coups? Il faut des dis-

pensés

penſes de votre Pape pour épouſer vos nièces , vous brûlez les gens à Liſbonne pour avoir couché avec leurs commères , & vous nous mariez avec nos propres ſœurs ou nos tentes ? Mais , répond le Père Jacobin , ſelon nos vieilles Ecritures , vous ne pouvez point fortir d'Adam. Notre premier père était blanc ou était noir : vous voyez qu'il faut que la porte ſoit ouverte ou fermée : M. de la Negrerie , vous avez de la laine ſur la tête , & moi j'ai du poil. Affurément nous avons beau faire des enfans aux Français ſes qui viennent ici , depuis le R. P. Barnabas Tretin , très-saint homme qui en faiſait très-saintement , ſa génération n'a pas changé de couleur & a toujours conſervé le poil Français , vous voyez bien que vous n'appartenez point de bon droit à l'eſpèce humaine. Vous me prêchez cependant votre Religion , dit le Negre , oui ſans doute à cauſe que l'Evangile dit *baptiſantes omnes gentes* , baptiſez tout le monde ; mais mon Révérend , le baptême eſt un caractère de charité , comment emplifiez - vous cette obligation vis - à - vis de nous ? Comment , M. le noir animal , vous faites des argumens ? allons - nous gens , écrasez ce railonneur ſous les coups de bâton ; voyez ce Noir , il veut

en faveur plus notre S. Thomas, à qui un Crucifix de bois a fait un beau compliment académique. Mais, mon Père, sans recourir aux coups de bâton, ne peut-on point proposer ses doutes ? Battez-vous un aveugle à cause qu'il ne voit pas les rayons du soleil ? dans votre écriture est-il marqué d'affommer les gens pour leur persuader la vérité ? Oui, M. le Noir, le docteur angelique, le docteur séraphique, le docteur Subtilis-Emeto-Cathartique & tous les docteurs en *ique* & en *ot* disent qu'on doit forcer les gens d'entrer à cause de ce passage *compelle intrare, forcez-les d'entrer*. Cela est si connu dans le Christianisme, que le Roi très-Chrétien a envoyé des dragons dans les Cévennes à cause que les Jésuites avaient assuré à sa Majesté qu'elle était obligée en conscience de faire du mal.

La charité, dit l'animal noir à l'animal pie, la base de votre Religion vous permet-elle de m'arracher à ma patrie & à mes parens, ou de m'acheter de mes ennemis à cause qu'ils étaient les plus forts ? Oui, sans doute : je dois de la charité à nos belles dames Françaises qui prennent du café, j'en dois à ceux qui bavardent dans le café de Procope ; il faut du sucre à tous ces gens-là. Mais

ne pourriez vous point vous servir de vos bras & de ceux de votre nation , plus obligés à remplir vos besoins. Voilà une plaisante raison ; nous avons besoin de nos bras dans les Cloîtres pour faire des signes de Croix ; nos Chanoines en ont besoin pour s'appuyer plus commodément dans leur stalle ; & comment nos Evêques monteroient ils dans leurs brillans équipages s'ils n'avaient point de bras ? Vous voyez que nos bras servent à beaucoup de choses & sont bien employés. Cette dernière raison , dit l'animal à laine , est très suffisante. Votre Religion vous ordonne de payer les ouvriers , de ne point retenir leurs salaires ; vous retenez les miens , je ne connais d'autre payement que les coups... Ne voyez vous pas que vous êtes esclaves. Mais j'étais libre , pourquoi m'avez vous fait un état si dur ? C'est que vous étiez noir , que nous étions les plus forts & qu'il nous fallait du sucre. En France il n'y a point d'esclaves , vos loix sont formelles sur cet article , ainsi pour du sucre , vous êtes contraires à votre Dieu & à vos loix. Nos loix , dit le Révérend père ? voilà de plaisantes choses , nous les violons aux yeux du Souverain , il fait que nous avons des Nègres que nous assomons de coups , il a

besoin du sucre comme les autres ; le sucre apporte de l'argent à ses domaines & à des fripons que les loix laissent s'engraïsser, vous voyez que le sucre est une grande raison. En outre, nous avons des Docteurs qui expliquent les loix. Les Jésuites nous dispensent de faire le bien & d'obéir aux Rois, leurs livres sont remplis de cette morale : on a porté deux fois des plaintes au Souverain de leur mauvaise Doctrine, on n'a jamais osé leur rien dire qu'en 1762.

Votre Dieu vous ordonne de l'imiter & de porter sa croix dans la Martinique, je ne vois que mes frères qui la portent, ils sont foumis, méprisés, meurent comme lui sous les coups, vous autres, vous ne pouvez souffrir la moindre égratigure, vous voyez que nous sommes ses imitateurs. Voilà une belle comparaison d'un Nègre au bon Dieu, & nous qui portons le scapulaire, qui sommes les enfans de St. Dominique & de N. Dame du Rosaire ; --- Avez-vous dit tant de chapelets que j'en ai dit ? Ah ! mon père, je dirais plus volontiers le chapelet, que de recevoir des coups de batons. Êtes-vous dans ce monde pour avoir toutes vos aïses ? Pendant que nous parlons, vous faites tort à la communau-



té ; vous faites un péché mortel , vous ne travaillez point , vous êtes obligés à restituer : voyez Pontas à l'article des Manufactures du sucre. Mais si notre nation était la plus forte & que nous vinssions vous prendre pour avoir du marbre, ne ferions nous pas bien de vous faire travailler ? Non , assurément. vous offenseriez l'Eglise ; le St. Père vous excommunierait à cause que le Concile de Trente a défendu aux Prêtres de travailler. Mais votre Concile ; en vous défendant de travailler , vous permet-il d'avoir des manufactures ? le Concile s'explique, c'est-à-dire , que nous ne faisons rien de nos deux bras, mais que nous nous servons des vôtres. Le commerce est honorable, il n'avilit personne. L'Abbé Coyer a dit que la Noblesse pouvait commercer. La Noblesse & le Clergé vont ensemble.

## LA REFORME DES EGLISES.

**L**E Roi a fait des écus & des pièces de six sols avec les lampes & les chandeliers de nos Eglises. La France a trouvé cette invention vraiment royale. La Majesté de nos Rois n'aurait osé, il y a cinq cens ans, toucher à cette argen-

terie; que les préjugés rendaient respectable. Nos fots grands-pères se feraient égorgés pour conserver les lumières de l'Être qui a fait le Soleil & le jour. L'aïssance qu'on a trouvé à lever cette argenterie est due aux belles-Lettres, à la Philosophie, qui commence à guider notre enfance. Nous avons encore bien des choses à ôter de nos Eglises & des Temples à renverser. On bâtit actuellement à grand frais, une Eglise à Ste. Gèneviève; pour concourir à la contruction de cet édifice inutile, on a permis une friponnerie, c'est-à-dire, une loterie qui ruine le petit peuple & la livrée de Paris.

On pourrait épargner l'argent du peuple en plaçant tout naturellement Ste. Gèneviève dans l'Eglise de Notre-Dame. La Patronne des Badeaux eût été fort honorée d'avoir la gauche ou le bas du pavé sur la Mère de Jésus, à qui elle doit au Ciel & sur la Terre tous les hommages: mais les Moines de Ste. Gèneviève ont de l'ambition; ils veulent avoir un temple magnifique. Les Moines doivent-ils vous embarrasser? Vous les regardez à peu près comme des fiacres; ils sont moins utiles, & vous avez encore le préjugé de ruiner le peuple pour

des gens que vous méprisez. En plaçant Ste Gèneviève à Notre - Dame , vous gagnez un bâtiment, vous soulagez votre peuple & vous occupez vos ouvriers à des travaux plus nécessaires.

Paris contient au moins cent temples inutiles, sans compter les chapelles qui ne disent rien. Ces Eglises élevées aux Saints par un abus coupable, méritent d'être abatues; vous savez que c'est à Dieu seul que vous devez votre adoration & lui seul est digne d'avoir des temples. Ces édifices vous coûtent de l'entretien, démolissez - les, portez vos Saints à Notre - Dame, placez - les dans les itales de vos chanoines, les niches sont toutes faites. Ces bienheureux de bois tiendront aussi bien leur coin que vos porteurs d'aumusse. Il ne vous coûtera plus d'argent pour avoir des machines qui honorent Dieu par formalité, vos Saints ne seront point *piqués*. Appliquez les revenus de vos Canonicats aux besoins de la nation: Par cet arrangement vos Saints seront logés sans frais, vous épargnerez l'entretien de vos somptueux édifices vous élevez à leur place des manufactures & vous aurez de l'argent. Notre - Dame deviendra l'Eglise de tous les Saints; dans vos calamités, vous trouverez tous vos intercesseurs sous la main;

ils augmenteront la Cour de la Vierge ; ils se joindront à elle pour obtenir ce que vous demanderez.

*Vis unita fortior.*

Vous usez beaucoup de cire dans vos Eglises pour honorer , fêter , éclairer en plein jour le créateur de la lumière : la flamme de votre charité est préférable à la lueur de vos bougies : qu'elle petite ! cette dépense serait mieux employée à la subsistance de vos pauvres. Dieu ferait plus honoré de voir ses membres vêtus , que flatté de vos mèches puantes ; deux ou trois cent mille livres dépensées tous les ans en luminaire seraient un bien être aux pauvres de Paris. Six cens mille malheureux de moins seraient plus de bien à la société que vos chandelles. Les enfans qui ont souvent tout perdu en perdant leur père , sont obligés , à cause de votre sot usage , de payer les lumières d'un enterrement. En jettant un coup d'œil sur les objets , on trouve de l'argent par tout dans un royaume où la guerre le dissipe si souvent ; il faut le ménager & ne point brûler la chandelle par les deux bouts.

Vous avez dans votre Eglise des grands Saints d'argent : que font - ils là ? Dans ses

besoins l'état les a respectés , eh pourquoi ? Notre - Dame de la *vieille vaisselle* était un bon titre pour faire des écus : en vérité vous êtes de grands enfans : faut-il qu'un Saint soit d'argent pour échauffer votre dévotion ? Sa représentation en plâtre de Montmartre n'est-elle pas aussi bienfaisante qu'en lingot du Pérou ? mesurez - vous le mérite de vos Saints sur le prix de vos étoffes ? Songez que vous avez des pauvres : tant que vous en aurez , il faut que vos Saints les modes de là pauvreté , soient de plâtre. Les bienheureux sont plus touchés de la misère des mendiants que de leur figure enrichie de bijoux.

Vous avez des préjugés sur vos Saints d'argent qui sont terribles. Un artisan , sans travail , sans secours entre à St. Sulpice , demande pendant deux heures son pain quotidien à la Ste Vierge ; il presse , parce qu'il est pressé par une femme & six enfans qui n'ont point mangé depuis deux jours ; le pain quotidien ne vient point : sensible au besoin de sa famille , il arrache un doigt à Notre-Dame d'argent. Le Ciel lui fait trouver le bonheur de le vendre à un fripon de Juif ; il achète du pain , court avec joie rendre la vie à sa femme & à ses enfans. Cet hon-

me qui avait trouvé, par le secours du Ciel, le fripon de Juif, par un châtiement de la providence est saisi par Mrs Durocher & d'Eméri, deux coquins plus fripons que le fripon de Juif, qui le conduisent en prison. On le brûle, comme sacrilège; pour avoir conservé sept personnes à l'état & à la Religion. Votre Vierge d'argent est la cause de son malheur: si votre bonne protectrice avait été de plâtre de Montmartre, la société n'eût point perdu un sujet, & six enfans n'eussent point été exposés à la honte & à la mendicité,

Vous avez dans vos églises des trésors que l'état a encore respectés. St. Denis est rempli de couronnes d'or, de bijoux & de colifichets de prix; pourquoi, par exemple, conservez-vous le fauteuil de vermeil du vieux Roi Dagobert? Il faut faire des écus de cette chaise percée; si vous êtes curieux de conserver cette relique du Roi Dagobert, faites la dessiner, pendez-la en effigie avec vos tableaux au Luxembourg. Les cruches de Cana, qui sont venues de Galilée à Paris à Califourchon sur les cheveux de la Vierge, peuvent rester où elle sont; ces brinborions ne sont point d'Argent; ils sont gagner vos

fiacres qui menent à St. Denis les innocens qui vont voir des cruches.

Les os de vos saints , renfermés dans des caisses d'argent , doivent être mis dans des caisses de bois. Croyez - moi , ils feront autant de miracles dans un coffre de sapin que dans un coffre d'or, ou vos Saints auraient de l'humeur. Les Saints n'ont point d'humeur. dès qu'ils ont quitté la terre , le séjour des humeurs

Les ornemens , les dentelles , les chappes , les tuniques qui servent à vos cérémonies religieuses , & qui vous font judaïser , vous occasionnent des dépenses , forment une bigarure qui charmaît vos grand - peres , & font lever les épaules à leurs petits - fils , qui ne sont point du tout Visigots. Ces décorations du paganisme que vos Théologiens & vos Rubricaires croient nécessaires à cause que le Prêtre Aaron avait des vêtemens à-peu-près pareils , le jour que les femmes d'Israël changeaient de chemises. Vos vénérables Maîtres ignoraient - ils que la loi nouvelle a jeté par terre le bonnet du grand Prêtre , brisé les pierres des douze tribus & déchiré le voile du Temple ? Ces petites Cérémonies , ces vêtemens que St. Paul appelle des niaïseries , des puérilités , sont inutiles dans vos églises. Les Apôtres

n'avaient point ces brinborions ; Pierre , Jacques , Matthieu ne portaient point la mitre (a). Un Evêque de la primitive Eglise bénissait le peuple sans rochet , cela n'était point une indécence ni un péché contre la rubrique. La bénédiction de vos prélats à croix d'or , aurait-elle plus de vertu à cause que vous les nommez Monseigneur , & que sa grandeur à la flamme aux talons ? Ces talons enflammés le font-ils atteindre plutôt au Ciel que les sandales de Jacques & de Matthieu ?

Les prêtres de Jupiter portaient sur leurs épaules la peau des moutons & des bœufs qu'ils avaient sacrifiés au mari de Junon : c'est peut-être en mémoire des Sacrifices , faits anciennement à Jupiter que vos Chanoines , même les plus réguliers , portent des peaux sur leurs épaules ou sur leurs bras. Car la nouvelle loi n'a pas présenté en holocauste au Dieu des Nations des veaux , des moutons , des cochons , que ceux qui sont dans vos Cloîtres ou dans vos chapitres. Treve sur ces petites misères dont le détail doit

---

(a) La Mitre , ancienne coëffure des Dames Romaines qui vendaient leurs faveurs du bas , au Temple de la Fortune , aux portes de Cicéron & de Catilina.



vous ennuyer : songez que vos ornemens d'Eglise couvriraient mieux la nudité de J. C. dans les personnes sacrées & misérables de vos pauvres : oui , vous auriez plus de mérite de vêtir les membres terrestres , que d'entretenir un faste étranger à ses loix & à la charité de son cœur.

L'Eglise, l'Epouse d'un Dieu , pauvre & humilité, à toujours eu une crainte terrible de la pauvreté. Elle s'est conservée sagement & de bonne heure des ressources contre ce péché affreux. Les biens immenses qu'elle a amassés en prêchant la pauvreté, les misères & le désintéressement , l'ont mise à son aise , jusqu'à la consommation des siècles. Cette bonne mere fait une dépense qui paroît singulière quoique très - petite ; elle consiste dans l'encens qu'elle distribue aussi mal que l'Academie Française en le partageant à l'amiable entre Dieu & des faquins de Marguilliers. Non contente de cette générosité , elle devient prodigue en faveur des cadavres puans étalés dans ses temples. Un gueux, un vil atôme retourné dans son néant , devient l'objet de ces encensemens. Cette cérémonie payenne soulève les gens d'esprit. Les freres Romains, disent les Freres Réformés , ont beaucoup de petiteesses dans leur culte. Les

chers Freres Romains qui ont battu , chassé leurs Freres Réformes , disent que ces derniers sont des hérétiques qui ont décharné le culte , que leur charité Romaine ordonne d'envoyer à tous les diables. Les Freres *damnés* répondent : l'Evangile n'a pas besoin du secours de la chair , nous avons ôté l'ivraie du bled , nous avons conservé ce qui était de Dieu , ôté ce qui était de l'homme , nous n'avons plus d'encensoir dont le balancement nous éblouissait ; nous n'allumons point de chandelles quand il fait jour ; nous chantons les louanges de Dieu dans notre langue , parce que nous n'entendons pas le Grec. Nos Ministres nous prêchent l'Evangile sans étole & nous profitons autant que s'ils avaient des bonnets quarrés ; au lieu de ces colifichets nous faisons des aumônes aux pauvres. Les Freres réformés ne méritent point l'anathème de Rome ; conservons notre croyance de la transubstantiation , & encore quelques années notre Purgatoire. Imitons nos freres réformés , faisons des aumônes & mocquons - nous des talons rouges des Evêques.

Vous avez des clochers trop hauts & des cloches qui vous coûtent , vous n'avez besoin que d'une cloche dans chaque Eglise. Cette grosse sonnerie trouble le

repos de la société & le sommeil de vos malades : il faut ôter vos cloches , les mettre dans vos Arsenaux , & en faire des canons qui vous serviront mieux que des cloches , quand les Anglais viendront prendre Belle Isle , ou que vous irez prendre leur Port - Mahon.

## LA BARBE ET LES CHEVEUX.

**V**enerabilis Barba CA. . venerabilis Barba PO. . Venerabilis Barba CAT. . PU Venerabilis Barba CAPUCINORUM : mottet à grand cœur chanté à Nantes en l'honneur du Révérend très-Révérend pere (a) Pic , Marc , Roc ,<sup>4</sup> Luc Keroenoxale Guisegrife de Lanfoudras , Cucufa de Conflans de Cordolaomor , premier Capucin de France & second Capucin du Monde Chrétien.

La barbe , le sale & le saint habit d'un Capucin est un préjugé d'habillement que nos peres admiraient prodigieusement , tant ils se piquaient de belle passion pour les Capucins. Nos yeux modernes ne font

---

(a) Un Capcin d'une Famille noble de Bretagne , nommé provincial de son ordre , fit mettre cette Kyrielle de noms dans les affiches de France.

point encore privés avec ce ridicule qui fait des impressions singulières sur les étrangers. J'ai vu des enfans pousser des cris horribles à l'aspect d'un Capucin. Je pense que l'on pourrait combattre dans l'Eglise militante, sous une bannière plus honnête que celle de St. François. Nous sommes chargés du soin de nourrir son ordre à ne rien faire. Les Capucins devraient pour notre argent, ne point épouvanter nos enfans ni donner des vapeurs aux femmes. Nous ne sommes pas fots comme nos peres qui aimaient les grimaces religieuses & les Capucins jusqu'au point de tirer leur rapière pour s'égorger dans la cause des capuchons ronds & pointus, que quatre souverains Pontifes ont appuyées de leurs bulles & de leurs exorcismes.

Ces hommes vivans, morts au monde, à ce qu'ils disent, n'ont rien à démêler avec nous, & encore moins avec les femmes : il faut donc que les P. P. Pancraces restent chez eux, s'ils veulent conserver leur puant habit, ou changer de camisole, s'ils veulent venir avec nous. Que signifient cette corde, cette barbe, ce capuchon pointu ? Otons de notre Religion ces laids colifichets ; ne peut-on pas aller au Ciel sans être vêtu en Pantalon ? La

Police manque bien d'attention pour les femmes enceintes , de laisser courir dans les rues de Paris les Capucins. Dieu n'a pas besoin de mascarades , & dans notre siècle nous n'aimons point les bigarures qui ne font pas de la bonne faiseuse.

La barbe chez les Capucins est comme la piece de bœuf dans nos repas ; un morceau de résistance est l'objets le plus sacré de leurs soins. Les anciens la portaient , & les femmes ont été dans le tems fort curieuses d'avoir la barbe au menton ; car l'Eglise a fait exprès un canon pour obliger le dévot sexe à raser leurs barbes. Les cheveux & la barbe ont occasionné des guerres & des sottises. S. Paul a trouvé les cheveux repréhensibles. La raison ne peut concevoir pourquoi cet Apôtre se fâchait contre les cheveux que la nature nous a donnés. Les cheveux ne seraient-ils venus à notre pere Adam qu'après son péché , comme S. Thomas & quelques Docteurs de l'Eglise l'ont pensé des ustensiles de la génération.

Les fondateurs d'ordre se sont tellement grippé au cheveux , que la plupart les ont arrachés. S. Bruno s'imagina qu'une tête pelée faisait infiniment d'honneur à Dieu. S. François a cru qu'une tête à demi dépouillée de ses cheveux & une longue bar-

be remplie de vermine intéressaient le ciel & les Anges, la terre & les femmes ; a-t-il réussi à plaire aux uns & aux autres ! Un joli Capucin offre à l'imagination quelque chose de grotesque & de ridicule ; les Graces n'ont jamais pris l'uniforme d'un Capucin indigne. Le Clergé a coupé ses cheveux , & l'Eglise a toujours pensé que les cheveux étaient une superfluité mondaine. La multitude des cheveux est l'étiquette de la gravité dans nos Magistrats, pourquoi couper aux Prêtres ce qui rendait leur état plus grave ?

Dans le tems que nos peres se battaient pour couper un cheveu en quatre , les cheveux dérangerent toutes les bonnes têtes de France : l'An 1096 un Archevêque de Rouen , assisté de plusieurs Evêques , s'avisa d'excommunier , dans un concile national , ceux qui „ porteraient de „ longs cheveux. Louis VII fit couper ses „ cheveux & se fit raser la barbe , sa „ Femme Léonore d'Aquitaine le rai la sur „ ses cheveux courts , & s'en laissa conter „ par le Prince d'antioche , qui avait de „ longs cheveux & qui n'était point rasé. „ Louis VII le trouva mauvais ; ils finis- „ sent pas faire casser leur mariage. Léo- „ nore épousa ensuite Henri, duc de Nor- „ mandie , qui devint Roi d'Angleterre,

„ & à qui elle apporta en dot le Poitou &  
„ la Guiene. De-là vinrent ces guerres  
„ qui ravagerent la France pendant trois  
„ cens ans : il périt , dit M. de Saint Foix,  
„ plus de trois millions de Français , parce  
„ qu'un Archevêque s'était fâché contre  
„ les longues chevelures , parce qu'un  
„ Roi avait raccourci la sienne , & s'était  
„ fait raser la barbe , & parce que la femme  
„ l'avait trouvé ridicule avec des cheveux  
„ courts & un menton rasé. „

Quand Louis VII se fut fait couper les cheveux & la barbe , le Parlement suivit son exemple ; mais ce prince ayant repris sa longue barbe , le Parlement crut sans doute qu'il ne devait pas se conformer à cette nouvelle mode : ce devait être , dit l'Abbé de S. Réal , une assez plaisante chose de voir toute la galante & guerrière jeunesse de la Cour de France chacun avec la plus grande barbe qu'il pouvait avoir , tandis que Messieurs de la grand-chambre étaient rasés.

Les Cheveux étaient autrefois en grande vénération , continue M. de S. Foix , on jurait sur les cheveux comme on jure aujourd'hui sur son honneur ; en saluant quelqu'un rien n'était plus poli que de s'arracher un cheveux & de le lui présenter. Clovis s'aracha un cheveu & le

donna à S. Germier pour lui marquer à quel point il l'honorait. Les Courtilâns ou les Singes de Clovis en firent de même, & le vertueux Evêque s'en retourna dans son Diocèse les mains plaines de cheveux, & enchanté de la Cour.

Les Prêtres dans toutes les Nations ont porté des cheveux longs, & se sont distingués par leur chevelure. Rangonis dans son *Traité de la Perruque*, dit que les cornes de Moïse n'étaient autre chose que deux petites touffes de cheveux frisés qui s'élevaient des deux côtés de la tête en la manière que les portent encore les Prêtres Lydiens. Le Législateur des Hébreux avait pris cette mode des Prêtres Egyptiens, parmi lesquels il avait été élevé.

Les poils de la barbe servent de billet & de scrutin aux Magistrats Allemands pour choisir leur Chef. Les Echevin-d'Hardenbeigen en Westphalie s'assemblent autour d'une table ronde, & chaque Echevin se place de manière que l'extrémité de sa barbe touche le dessus de la table, au milieu de laquelle on met un poux, que l'on charge de faire le choix du nouveau Chef. Ce petit Electeur, après avoir erré quelque tems, ne manque point de s'arrêter à une des barbes,



& cette barbe dans le moment même devient barbe de Consul.

Les cheveux ont occasionné du scandale à nos crânes tonsus. Nos Prédicateurs & nos Moines ignorans glapissent tous les jours en chaire contre la frisure ; à les croire les cheveux des belles Dames sont les filets du Démon , où les pécheurs s'accrochent. Ah ! filles de Babylone , s'écrient - ils , en s'échauffant un peu trop, vous tortillez vos cheveux, vous les crêpez, vous les *chignonez* sans songer que N. S. a souffert mort & passion pour votre frisure & le fer à toupet ; si vous cherchiez à plaire au Ciel , vous ne tortilleriez point vos cheveux. Laissez - les aller leur droit chemin , l'Ecriture le dit , *ambulate in via recta* si le Seigneur les a fait droits , *gaudeant benè nati*. Dans ce monde il ne faut point se friser , il faut s'occuper sans cesse du dernier moment de la vie. Dans ce monde , mon Révérend Pere casuiste , il faut vivre , être utile à la société : il vaut mieux ajuster les cheveux que d'être crasseux & ne rien faire comme vous faites dans vos Cloîtres.

## MON PELERINAGE.

*Ne violons point les droits de l'Hospitalité.*

J'Avais un voyage à faire en Tourraine: mes finances étaient au niveau de celles de mes confrères qui barbouillent du papier à Paris. J'avais neuf livres dix sols & le privilège des Savoyards, de suivre de mon pied le carrosse de Paris à Tours. Je profitai de l'occasion de la première voiture; je partis à cinq heures du matin; j'arrivai à la dinée à Arpajon, deux heures après la voiture. Je me fixai dans la cuisine de l'auberge, n'ayant pas le moyen de passer dans la chambre à manger. Je trouvais un paysan de la Paroisse d'Avon près de Fontainebleau, que les circonstances légères de ses fonds obligeaient à l'économie. Pour épargner notre argent nous nous mîmes autour de la même chopine & du même morceau de pain que nous fîmes venir à frais communs: nous commençames à jaser. La table est un lien qui serre les hommes; & le dessert, le moment qu'on attend avec impatience pour avoir de l'esprit ou pour dire des sottises. Nous étions tous deux pleins d'esprit ce jour-là y a des jours comme ça: je plus à mon compagnon; il

me fit l'honneur de me dire que j'avais l'air d'un honnête homme pour une personne de l'écritoire; & le rustre achevant de me croire un Clerc de Procureur, me dit : Monsieur, vous paraîsez entendre la *Chique* ; je vous crois capable de porter le sac d'un Procureur aussi proprement qu'un autre. Je saluai profondément M. Jacau en lui disant : vous me faites bien de l'honneur,

Jacau voulait se marier, & *Concubinait*, à ce qu'il disait, le pour & le contre du mariage : sa conversation m'a paru originale ; dut-elle ennuyer le Lecteur, je succombe au plaisir de la raconter : charmé si je puis rendre dans son barragoin la force de ses idées. Voici - à - peu près comme il m'ouvrit son cœur.

Je suis amoureux de Margau, & Margau est amoureuse de moi ; vous voyez bien que je sommes amoureux l'un & l'autre, que ça nous conduira tout fin près du Sacrement, si nous n'allons point tomber dedans. Margau est gentille & n'est point du taffetas ; c'est une étoffe moëlleuse, une fille appétissante ; chaque fois que je la reluchons, l'iau nous viant à la bouche comme du crachat : cela nous tourmentions bien pis que des cousins. M. notre Caré, révérence parlé, nous a don-

né des remèdes, afin que cela ne nous tourmentions pas tant, tant y a que c'est de l'onguent miton mitaine; je disons bien des *oramus*, & tous ces ingrédiens - là n'empêchions pas les cousins de nous trabucher, cet amour en vérité de Dieu est pis qu'un enfar. On dit que pour ça alle bien, il faut prendre du *conjungau*. Je voulons nous marier; car on dit que le *conjungau* signifie cela; c'est - à - dire que cela nous unit comme dans le ménage, où le *conjungau* ne va pas trop bien pour l'union; mais Dame, pour faire le mariage, il faut du pain pour nourrir les amours, or nous avons l'envie de tenir bouchon; notre future est capable de l'achalander; mais je craignons pour la tate. Jerni nous sommes délicats là - dessus plus que les gros Seigneurs qui ne s'embarraissent pas de ce qu'il y a au dessus: deux je craignons le bon Dieu, je ne disons pas comme ces firlophes *surprau nil nau*; je ne savons pas bien vous rendre ça en latin, ça veut dire apparamment que les Seigneurs se fichent de l'honneur, & que nous ça nous fait beaucoup: les gros Seigneurs ont du bien, des richesses, nous autres je n'ons que l'honneur.

Si

Si note femme prend un bouchon , ceux qui viendront chez nous la trouverons aussi jolie que je la trouvons ; car j'ons du goût en fait de cette drogue de bianté , l'un lui prendra la main , l'autre glifera la sienne sous son fichu , l'autre l'embrassera. Dans les commencemens , Margau se tiendra fiare ; mais à la fin elle s'ennuiera de se battre ; c'est un méchant métier pour une femme de toujours batailler : elle dans son caractère tant d'humilité , qu'à la fin elle cède , fait sa paix avec ceux qui se battent , & voilà tout jute le *bic* , Je voudrions bian savoir , avant de nous encornailler , pourquoi tous les hommes en comptions à toutes les jolies cabaretières , à cause qu'elles vendions chopine. Quand j'allons à Paris , dans la Rue S. Denis , acheter de la farge ; je voyons des Messieurs qui en achetions itou ; mais ils ne disions rian à la madame ; ils font beaucoup de révérence ; & ne passions pas la main sur la gorge de Madame ; quoique Madame la marchande la montrions en vente comme sa marchandise. Dites-nous , Monsieur , pourquoi on caresserait note femme à cause qu'elle vendrait chopine auprès d'un grand chemin , & qu'on ne la cajolerait point si elle vendait de la farge dans la rue S. Denis :

si vous répondez bien, je vous promettons un lièvre; je mettons quelquefois des colets si j'étais attrapé, j'irions du côté de la Bretagne dans la galère: car dans un pays où il n'y a point de la République, pour un lièvre de huit sols, on vous ôtions la liberté à un homme, comme si la liberté appartenions à d'autre qu'à lui. Si je prenions un lièvre, entre nous, c'est pour nous tirer un petit d'affaires. Les demandeurs de Sa Majesté ont toujours les mains dans nos poches; si notre bon Roi que j'aimions beaucoup, avait notre argent dans sa bourse, je ne serions point fâché; mais notre bon Roi a autour de lui tant de fripons & de Fermiers Généraux, que ça fait honte.

La question de Jacau m'a paru curieuse; elle attaquait l'usage indécent d'en conter aux femmes. L'état de ces femmes attachées à l'hospitalité, était sacré pour les Anciens. Nous respectons un marchand, nous avons du mépris pour un aubergiste qui pour un intérêt modique, tient une grande maison garnie de lits commodes; fait des provisions qui se gâtent souvent, & se prive quelquefois de son diner pour des hôtes qui lui surviennent. Le repos de l'aubergiste est interrompu; chaque jour il obéit avec com-

plaisance aux caprices d'un hôte incommode, lui rend des services ; plusieurs en ont reçu de très essentiels. Des gens si nécessaires méritent-ils que l'on insulte leurs femmes ? nous est-il permis de corrompre leurs filles ou leur servantes ? Un jeune Français, avec la confiance de sa figure & l'étourderie de la Nation, descend-il dans une auberge, il commence par tenir des propos aux filles, les embarrasse dans le service qu'elles lui rendent. Cet homme insolent dans un cabaret, sera respectueux dans la rue S. Denis, vis-à-vis d'une marchande à qui il donne plus d'argent, & qui a moins de peine à le gagner. Il éveillera toute une auberge, à minuit, & n'osera éveiller la moindre petite marchande à cinq heures du matin, dans la rue S. Denis. pour lui montrer son échantillon.

Ce désordre vient de l'idée du mépris stupide que nous faisons d'un homme utile à la société : il est bas de profiter de la circonstance de son état pour violer chez lui les droits de l'hospitalité. Si les femmes d'auberge sont faites à ce style, pourquoi donc nos étourdis sont-ils encore assez fots d'en conter à ces sortes de femmes ? Quel cas une fille fera-t-elle d'un homme qu'elle n'a jamais vu, qu'elle ne

voit qu'un moment & qu'elle ne verra peut-être de la vie? que nos agréables s'imaginent que leur figure, leurs propos ne font pas plus d'impression sur le cœur de ces sortes de femmes, que le bruit des voitures qui descendent à leur porte.

Je conseillai à mon compagnon de voyage de se marier; je l'assurai que le mariage tuait les cousins; qu'il pouvait arborer son bouchon, compter sur la fidélité de sa femme, s'il continuait à l'estimer autant qu'il avait fait dans la durée de ses amours. C'est toujours la faute des hommes, lui dis-je, mon ami, qui occasionne le désordre des femmes: si vous oubliez d'avoir de bonnes façons pour la ménagère, Margau fera des confidences aux chalans de son bouchon; elle trouvera des âmes sensibles à ses peines: les consolateurs sont à craindre; & lorsqu'une femme a confié ses chagrins à un homme aimable, elle lui confie bientôt le reste; c'est alors que la tête fait mal, & que le *supra nau* touche un mari sensible. Le cocher annonça, à grands coups de fouet, qu'on allait partir: pour jouir de mon privilège j'embrassai Jacau, & je suivis le carrosse



## LE BREVIAIRE ROMAIN.

*Des marchands pour les vendre , & des  
sots pour les lire.*

**L**E Bréviaire Romain , disait M. Guérin , Curé de Chateaubriant en Bretagne , est un meuble Ecclésiastique que la plupart des gens de ma robe portent sans le dire. Si ma gouvernante qui est une dévote du tiers-ordre de S. François , ne m'avertissait d'en réciter quelques bribbes , cela s'oublierait comme autre chose. Le Bréviaire est un recueil de Contes de ma mère l'Oye , de peaux d'ânes , & digne de toute correction. Le combat héroïque que les Chevaliers Morabiques & Romain ont donné à son occasion , & la confirmation du feu n'ont point augmenté son mérite , ni empêché l'usage d'un livre aussi ignorant.

*L'Ave Maria* est une des premières prières du Bréviaire ; elle renferme deux parties L'usage de réciter la première , dit le P. Mabillon , n'eut point lieu avant l'onzième siècle. La seconde partie qui commence par ces mots , *Sancta Maria* , &c. était inconnue avant l'an 1500. C'est une addition qu'on a faite à la Salutation Angélique qui finissait par ces paroles :

*Benedictus fructus ventris tui. Amen. Ave Maria* est un cri de guerre , ou le mot du guet chez les Nonnes. Lorsqu'on sonne à la grille , une Tourrière vous dit d'un air niais , *Ave Maria*. Ceux qui savent le bon ton des Nonnes répondent *gratia plena* Ce compliment est un peu bête. Il annonce la petitesse des génies renfermés dans le Cloître , où l'esprit toujours replié sur lui-même ne peut apprendre ou retenir que de petites choses , ou des *Ave Maria*.

Le *Credo* appelé le Symbole des Apôtres , comme si les Apôtres avaient composé un Symbole , marche après l'*Ave Maria* cette formule est , dit on , un précis de la doctrine des Apôtres ; mais les Disciples de Jesus n'ont point fait de Symbole ; s'ils avaient eu une Formule de Foi , nous l'eussions exactement conservée. L'ancien Symbole de Rome était différent de celui d'aujourd'hui ; dans ce vieux Symbole Romain , & dans celui d'Aquilée , & dans l'Oriental , la vie éternelle ne se trouve point à la fin. On ne pense point d'abord à tout : le tems perfectionne toutes choses ; & les choses de ce monde sont sujettes aux variations. Le Symbole des Philosophes , qui n'a jamais changé , est chargé de peu d'articles. Je crois en Dieu ; j'aime mon

prochain : ce Symbole est court , mais il est bon.

Les Hymnes du Bréviaire , plates comme l'épée de la pucelle d'Orléans , ne sont propres qu'à chanter le Dieu Vulcain. L'Hymne de l'Avent fait pitié ; la seconde strophe est inintelligible ; il faudrait un Magicien pour l'expliquer : que veulent dire ces mots ?

*Qui condoleus interitu  
Mortis perie seculum.*

Que signifie *interitus mortis* ? Fiat lux. La strophe suivante renferme un sens qui blesse l'honnêteté , dit un Auteur.

*Vergente mundi vespere.  
Uti sponsus de Thalamo.  
Egressus honestissimâ  
Verginis matris clausulâ.*

L'Hymne que l'on chante dans le tems Paschal , qui commence par ces mots , *Ad canam agni providi* , est depuis le commencement jusqu'à la fin , chef d'œuvre de galimathias. Les deux premiers strophes n'ont ni bon sens , ni construction. Celle du commun des Confesseur a l'air d'un extrait du *Gradus ad Parnassum*. Cette rapsodie d'épithètes *pius* , *castus* ,

*quietus*, *prudens*, donne une grande idée des Poètes Ecclésiastique & de l'ignorance des Rubricaires.

L'Hymne du *Vexilla regis* est contre la vérité; ces paroles fabuleuses en font les preuves.

*Impleta sunt quæ concinit  
David fideli carmine ,  
Dicens in nationibus.  
Regnavit à ligno Deus.*

L'Eglise, en chantant cette strophe, donne le mauvais exemple aux Hérétiques & aux Berruyer d'altérer l'Ecriture. David n'a jamais dit, *à ligno Deus*; mais il a bien dit, *Dominus regnavit, decorem induit*; ainsi l'Eglise a tort de mentir. Dans la Prose de la Messe de *Requiem*, elle donne encore un soufflet au Prophète Royal, quand elle chante *Teste David cum Sibillâ*. Les Sibilles n'ont jamais parlé de J. C. Cette croyance stupide des premiers Chrétiens est le triomphe de l'ignorance. Ces vierges, forcées de l'être, auraient donc eu des notions plus claires de Jesus que les Prophetes. Dieu, disent ces Peres, a inspiré les Vestales; Dieu parlait donc par la bouche des Prêtresses du Démon? Ces filles avaient donc lu l'Ecriture &

l'expliquaient mieux que les Peres ; & leurs révélations se trouvaient dans les livres de l'aveuglement & de la superstition ; les Peres admiraient & prêchaient ces ouvrages ; cela n'est point étonnant, puisqu'ils appliquaient à J. C. l'Eglogue de Virgile à Pollion.

Pour chanter des Hymnes au Seigneur, il faut qu'elles soient bien faites. La belle Poésie doit être consacrée au Culte Divin ; il ne faut pas que les dévots nous disent que le zèle suffit pour plaire au Seigneur ; ce n'est point par la stupidité qu'on plaît à Dieu ; l'horreur naturelle qu'il nous inspire pour la sottise, est une preuve qu'il n'aime point les fots ; parce que les fots ne lui ressemblent point & ne ressemblent à rien. Lorsqu'on ne fait pas faire de beaux vers, on doit se contenter de prose. Les Pseaumes, pour de la vieille prose, ne sont pas si vilains ; il y en a quelques-uns où l'on trouve de bonnes choses & des choses plaisantes.

Le Bréviaire a un mot chéri, nommé *Alleluia*, qui signifie *Blictri*, *Cacornaco*, *Barcochicopa* dont on fait un cas admirable. Ce mot orne prodigieusement les Bréviaires, les Antiphonaires & les Missels, dans le tems de Pâques ; dès la veille de ce jour, on le met à toute fausse ill

semble que le Monde Chrétien , enthousiasmé de manger un morceau de rôti , extravague. Le Premier *Alleluia* du samedi saint réjouit les Curés & leurs servantes. Le lendemain le vieux morceau de lard flanqué de gros pois doit décorer la table du Pasteur. M. le Curé mangera le soir des œufs durs dans la salade ; ces œufs lui occasionneront des rapports dont Margot se sentira ; cela met la joie dans la famille.

L'Office du Dimanche , à *Laudes* , est orné de la symétrie de neuf *Alleluia* qui représentent l'image d'un jeu de quilles : cela est bien imaginé. Le Jeu de quille est fort divertissant. Les servantes des Curés & les jeunes filles jouent aux quilles dans les Pays - Bas , dans la Picardie , & le savant Pays de l'Oise.

L'*Alleluia* , pour obéir à la Rubrique , termine comme il peut dans le tems de Pâques , les antiennes & les versets du Bréviaire. Les beaux Génies *rubricaire* les ont placés à tort & à travers le plus pitoyablement qu'il soit possible ; en voici quelques uns : *Mitte in dexteram navigii & invenietis Alleluia* : jetez vos filets du côté droit de la barque , & vous prendrez *Alleluia*. Ne semble-t-il pas qu'*Alleluia* soit un Saumon frai ? . . . *& ceperunt*

*Alleluia* , ils ont pris *Alleluia* : pour le coup *Alleluia* est pris. Cela ne semble - t - il pas annoncer une bonne prise , cependant *Alleluia* n'est que du vent.

Le Samedi avant la Septuagesime , on chante aux Vêpres après le *Benedicamus Domino* & le *Deo gratias* , deux *Alleluia* , Cette cérémonie annonce , dit - on aux fidèles croyans qu'on ne parlera plus d'*Alleluia* jusqu'aux Pâques. Dans certain Chapitre , quatre Enfans de Chœur sortent de l'Eglise , portant sur les épaules une corporance couverte d'une poêle noire , & vont enterrer au bruit des cloches le pauvre défunt *Alleluia* ; dans d'autres , un Enfant de Chœur prend une toupie , autour de laquelle est écrit en lettres d'or *Alleluia* , & la chasse du Chœur à coups de fouët. Cette dernier Rubrique est insolente , c'est manquer furieusement de respect à l'*Alleluia* ; mais les Rubriques manquent bien souvent au bon sens.

Dans le Chapitre de Verdun , en place du *Benedicamus Domino* , la veille de la Septuagésime , deux chantres entonnent *Vade vias tuas Alleluia Alleluia* : le Chœur répond , *noli reverti nisi Post Pascha Alleluia Alleluia* : cela veut dire , en bon français & dans le vrai sens de la Rubrique , Allez vous - en faire sucre *Al-*

*leluia* ; ne revenez chez nous qu'aux Pâques *Alleluia*.

Nos pere, ces gens du bon temps, qui avaient beaucoup de Religion, parce qu'ils n'avaient pas de sens commun, étaient attachés à ces petites misères, ils les regardaient comme des choses essentielles à leur salut. Dans le Diocèse d'Auche, à l'introit de la messe des époufailles, l'*Alleluia* était placé à ravir. Voici ce célèbre introit : *Gaudebit sponsus super sponfam & in medio erit Alleluia*. L'époux se réjouira sur son épouse & *Alleluia* sera au milieu. Un *Alleluia* aussi bien placé devait faire venir la salive à la bouche des filles ou tout au moins les faire rire. Nos peres étaient des enfans, leurs Docteurs des fots qui les amusaient avec des *Alleluia*. La fureur de mettre des *Alleluia* par - tout, donna l'idée aux Rubricaires d'en fourer dans les cérémonies funébres. S. Jérôme qui eut plus de réputation que d'habileté assure qu'on chantait *Alleluia* aux enterremens à Rome.

Le Bréviaire est rempli d'Antiennes tirées de l'Ecriture qu'on a rendus ridicules en les appropriant aux vertus des Saints qu'on n'a jamais connus parfaitement. Celles de Ste. Agnès présentent à l'imagination un tableau indécent, voici l'i-



mage. *Ingressa Agnes turpitudinis locum Angelum Domini praparatum invenit*. Agnès étant entrée dans un lieu de débauche, trouva l'Ange du Seigneur tout préparé. Ste. Agathe crie à chaque Antienne de sa fête après ses tetons. Ces Antiennes sont si impertinentes que la décence m'empêche de les traduire.

Le concours des Antiennes avec les Pseaumes occasionnent quelquefois des équivoques divertissantes. Au chœur des Chanoineſſes de Nivelles, Chapitre célèbre où les Chanoines chantent dans le même chœur avec les Nonnes, un chantre vint annoncer un jour de ſémi - double cette Antienne *Quæ est iſta? Qui est celle-là?* La Chanoineſſe entonna dans l'inſtant le Pſeume *Domine probaſti me, & cognoviſte me. Monſieur, vous me connaisſez, vous m'avez éprouvée*. Dans un Couvent de Nonnes une Religieuſe entonnant cette Antienne, *Ecce concipies & parties: voilà que vous concevrez & que vous enfantez*; l'autre lui répondit: *Latatus ſum in his quæ dicta ſunt mihi: Je ſuis réjouie de ce qu'on vient de me dire*. Si ces Antiennes ſont arrangées pour faire rire, cela eſt bien; mais l'on ne va point à

L'Opéra (a) des servantes pour y rire.

Les Homélies des Peres que les dévots regardent comme les oracles du Christianisme, surchargent le Bréviaire, & rendent ce livre encore plus mauvais : dans le choix de ces homélies, il semble qu'on ait cherché à choquer la raison & le savoir ; les personnes un peu lettrées ne peuvent supporter la plupart des mauvais raisonnemens qu'on trouve dans ces ouvrages ; un seul morceau que je prends au hasard dans la foule, fera juger de la platitude des autres.

Dans l'Avent on assure que Jesus devant naître d'une Vierge, elle fut mariée à Joseph, pour cacher au Démon sa grossesse & la naissance du fils de Dieu. Dans ce raisonnement on fait deux injures à Dieu, on le rend aussi petit que les peres, en lui prêtant une si affreuse conduite.

Le Prophète qui avait annoncé le Messie dit expressément qu'il naîtra d'une Vierge : c'était un caractère qui devait marquer plus singulièrement sa naissance & sa mission. Or si le Diable qui a tant de

(a) Les gens de la Cour & les honnêtes gens appellent les Vêpres de ce nom.

pouvoir, & pour qui Dieu prend tant de précaution, ne pouvait deviner que Jésus était le Messie, les Juifs pouvaient-ils le reconnaître, dit un Anglais dans le fils de Marie, qu'ils savaient être l'épouse légitime de Joseph.

Un peuple qui avait la stérilité en horreur, allait-il s'imaginer que Joseph vivant avec Marie, se privait des douceurs du mariage? Cette conduite rendait les prophéties obscures: le Diable n'y voyait goutte, à la vérité; mais les Juifs moins fins que le Diable, y voyaient-ils plus clair? Quelle faiblesse & quelle ignorance à S. Ignace Martyr, de croire que Dieu ait des ménagemens pour un Ange rebelle, & que ces ménagemens soient fait exprès pour jeter l'aveuglement dans un peuple que le Rédempteur venait éclairer. Quand les peres disent des sottises, il faut les laisser pourrir dans leurs livres, & ne point s'aviser de les chanter sur les lutrins.

La petiteesse du génie Rubricaire paraît dans tout son éclat dans la semaine Sainte. Le samedi le Diacre vêtu de blanc, vient offrir un Sacrifice Judaique au Législateur qui a aboli les Cérémonies de Moïse. Ce Prêtre présente une chandelle en chantant dans un latin fort plat, la plus stu-

pide de toutes les prieres. La voici. " Re-  
 „ çois , ô pere Eternel , *le Sacrifice du soir* ,  
 „ ce cierge l'ouvrage des mouches ; mais  
 „ déjà nous reconnaissons les louanges de  
 „ cette collonne que le feu brillant al-  
 „ lume en l'honneur de Dieu , lequel  
 „ combien qu'il soit divisé en parties ,  
 „ ne reconnaît point le détriment de la  
 „ lumière empruntée. Car il est nourri  
 „ par des cires liquides , lesquelles la-  
 „ mere Abeille a produites en la substance  
 „ de ce flambeau précieux. O ! vraiment  
 „ heureuse nuit ! qui a dépouillé les Egyp-  
 „ tiens & enrichi les Hébreux ! Nous te  
 „ prions , Seigneur . que ce cierge se mêle  
 „ aux lumières du Firmament , que Lu-  
 „ cifer matinal , ce Lucifer , dis - je , qui  
 „ ne se découche point „ Quel galimatias ,  
 que de paroles & de notes de plain chant  
 perdus ! Cette prière fait pitié & cette  
 cérémonie est bien puérile. Faisons - en  
 l'analyse.

Que veut dire le Diacre avec ces pa-  
 roles ? *Nous reconnaissons les louanges de*  
*cette colonne ?* -- Il entend sans doute celle  
 qui guida le peuple d'Israël dans le désert.  
 Cette coloane , si l'on croit les savans ,  
 n'était ni miraculeuse ni extraordinaire :  
 on peut démontrer par les meilleurs au-  
 teurs anciens & modernes , que ce fut

toujours la coutume dans ces fortes de déserts de se servir de feu pour diriger la marche des armées ou des multitudes, en les faisant porter devant elles; de manière que la troupe en pût voir la fumée pendant le jour & la flamme pendant la nuit; il est probable que celui qui a eu direction de ce feu dans le désert, étoit Hobab, beau-pere de Moïse; c'est ce qu'on peut prouver par les versets 26 & 30 du X Chapitre des Nombres & par plusieurs autres passages de l'Écriture. L'homme sage ne doit jamais recourir au miracle, quand les choses peuvent se faire naturellement. Dieu ne prodigue point les miracles comme les dévots se l'imaginent. La Nature les a en horreur, & le maître de la Nature en fait très-rarement.

Quelle fureur de trouver admirable que les Juifs toujours fripons aient volé les Egyptiens? Pourquoi rappeler ce larcin, chanter la gloire de ce vol au Dieu de toute justice. La raison, la Religion ne peuvent croire que Dieu ait ordonné aux Hébreux de voler l'Égypte. Dieu ne peut, sans choquer sa sainteté, commander le vol ni donner la moindre idée de ce crime. Les gens fourrés d'argumens, auront beau dire: Dieu est le maître de nos biens, il pouvait donner

les richesses de Memphis aux enfans de Jacob. On convient avec les Docteurs, que Dieu le pouvait ; mais un Etre aussi parfait, aussi saint, n'en fera rien. Il avait des moyens d'enrichir Israël, d'appauvrir ses ennemis, sans recourir au crime. Moïse, en qualité de législateur d'un peuple à qui il voulait permettre l'usure, pouvait leur commander le larcin, & cela pour leur donner l'esprit de rapine nécessaire pour voler & conquérir les Chananéens. Ce vol qui fut l'ouvrage de la politique de Moïse, a été mis dans les décrets de Dieu par nos Docteurs & nos Rubricaires ignorans.

Le Diacre continue son *exlutet*, & termine cette belle oraison en s'écriant au sujet de la désobéissance d'Adam : *ô Felix culpa ! quæ meruit habere magnum ac tantum Mediatorem, ô necessarium Ade peccatum !* ô crime heureux ! qui a mérité un si grand Médiateur ; ô péché nécessaire d'Adam ! Dans ces expressions l'Eglise dit une sottise à Dieu : il fallait selon les Rubricaires que le péché d'Adam fût nécessaire pour un plus grand bien : c'est faire dépendre Dieu, dit un auteur anglais, d'autre chose que de lui-même ; puisque la faute d'Adam a mérité un si grand Rédempteur, Dieu a donc remé-

dié à la Nature, Dieu avait donc mal fait la Nature !, puisqu'il fallait des remèdes : les Rubricaires, les Docteurs, les Casuistes *réfervés* ne raisonnent point ; voilà pourquoi ils sont si amis des petites choses, si ennemis des grandes, de la vérité & des Philosophes.

La Bénédiction des fonts Baptismaux est aussi ridicule & aussi inutile que loblation du cierge. Dieu a dit Baptisez les hommes avec de l'eau, les Apôtres conféraient ce Sacrement avec celle qu'ils trouvaient sous leurs mains : ils ne mettaient ni crème ni fromage dans cet élément crainte d'altérer sa nature. Les Rubricaires qui ne suivent point la Nature, les Apôtres, ni le bon sens vont toujours leur train, & pour offenser les traditions & les usages, ils ont tout changé. Le prêtre crie auprès des fonts baptismaux, à l'eau qui est devant lui *je te bénis par le Dieu qui ta séparée du sec* : il souffle sur l'eau, y trempe un bout de cierge & semble faire de la magie, ces cérémonies furent sans doute imaginées par quelques profanes qui voulaient se moquer de Dieu.

Dans la Kyrielle des oraisons de ce jour, l'Eglise chante la dispersion des Juifs, comme une preuve victorieuse de sa vocation ; ce triomphe ne paraît pas si grand

aux vrais Enfans d'Iraël. L'unité de Foi de ce peuple dispersé leur fait honneur: la variété des climats n'a jamais altéré la pureté de leur culte, cette fermeté inébranlable dans leur Religion paraît un signe visible, un miracle perpétuel de la vérité de leur loi. La confusion, le désordre, le schisme & les changemens sont le partage des inventions humaines, les Juifs pourraient répondre à nos docteurs: Nous sommes dispersés dans toutes les nations par un effet admirable de la bonté de Dieu, pour prêcher sa loi à tous hommes. Vous autres qui ne voyez pas le doigt de Dieu dans notre dispersion, vous prenez pour un châtimement ce que nous regardons comme une bénédiction; le ciel n'attache pas ses graces aux murs de Jérusalem; confondu avec les nations, sa main puissante a toujours conservé son peuple chéri des erreurs de l'étranger; si nous étions sans culte, sans Religion vous pourriez dire que nous sommes punis & rejetés de Dieu; mais nous conservons encore la morale & la Religion qu'il donna lui-même à Moïse.

Hélas! quel blasphème dirait un Docteur de Sorbone; Juifs aveugles, ignorez-vous que Jésus après sa résurrection, ouvrit l'esprit à ses Apôtres, pour leur



donner la clef & l'intelligence de vos Ecritures & de vos Prophéties. Vous déraisonnez, M. le Docteur, dirait le Juif; s'il fallait un tel miracle pour entendre les Prophéties, elles n'étaient donc pas bien claires ou d'aucune utilité. Puisque la raison naturelle ne pouvait les comprendre, pourquoi nous faites - vous un crime de ne les pas entendre: nous avouons que nous sommes comme vos Apôtres, des cœurs durs, des esprits bornés & tardifs à croire.

Le Bréviaire a une Hymne appelée *Te Deum* qu'on trouve belle à cause qu'il y a beaucoup de mots; c'est une très-bonne chose de rendre des graces à Dieu: mais c'est une sottise de le remercier d'avoir égorgé trente mille hommes faits à son image. Lorsque les Espagnols qui sont des Freres Romains ont massacré dix mille Savoyards Romains, le S. Pere accorde des indulgences plénières à ceux qui ont assisté au *Te Deum* des Espagnols: quand les Savoyards ont égorgé les Espagnols, les mêmes indulgences passent au camp ennemi. L'Etre Divin au nom duquel les indulgences sont données, doit trouver le distributeur ridicule, parce que la raison le trouve ridicule. Un Capucin endosse - t - il le sale habit de François d'As-

gise, les cordons bleus, les grandes cordes de l'Ordre Séraphique chantent le *Te Deum*. Comme si un mortel vêtu d'un méchant habit de bure faisait beaucoup d'honneur à Dieu le Pere tout-puissant.

Les œuvres des Peres de l'Eglise ont servi à grossir le Bréviaire. Ces hommes qu'on croyait rempli de lumières de l'Esprit Saint n'ont point marqué dans leurs ouvrages ce caractère d'inspiration. On n'y distingue aucune connaissance supérieure à celles des hommes ordinaire, la plupart écrivent pitoyablement & presque tous ont dérogé aux lumières du sens commun. Un homme qui déraisonne ne se t avoir le S. Esprit, parce que le S. Esprit ne déraisonne point. Sans chercher à flétrir la mémoire de ces grands hommes, il suffira de faire un précis des erreurs & des blasphèmes qu'ils nous ont laissés dans leurs écrits, pour nous garantir des pièges que l'authenticité & leur crédit leur ont donné depuis longtems.

S. Augustin avait de l'esprit, mais il n'avait pas, dit Scaliger, les talens convenables à un interprète de l'Ecriture, ce pere nous a laissé mille erreurs dans ses écrits. Cette lumière de l'Eglise nous fait rire encore aujourd'hui parce qu'il riait des antipodes & des connaissances phyli-

ques. St. Augustin était Calviniste & Jan-  
séniste dans toute la force des mots. Ce  
S. Pere ne croyait pas aux chimères de  
Rome ni aux Limbes, il disait avec rai-  
son que le monde avait été créé dans un  
instant, & non pas en six jours comme  
le croyait Moïse, il condamnait les ima-  
ges & les reliques, il n'attribuait point  
à Pierre, le *super hanc petram*, encore  
moins au Pape, mais à la Foi. St. Justin  
Martyr, & Clément d'Alexandrie, on dit  
que Dieu avait donné aux Païens le so-  
leil, la lune & les astres, pour les adorer,  
afin que par l'adoration des astres, ils  
allaissent à lui. Justin a cru que les ames  
des peres de l'ancien Testament étaient en  
la puissance du Diable; que la gloire du  
pere était plus grande que celle du Fils;  
que J. C. en tant que Dieu n'était point de  
la même nature du Pere; que les Chré-  
tiens passeront mille ans à Jérusalem.  
S. Clément prétend que les Grecs ont  
été justifiés avant la loi, par la Philoso-  
phie, que Dieu est corporel; que les ames  
ont des corps; que J. C. est descendu  
aux Enfers pour prêcher aux Gentils;  
que les femmes doivent être en commun  
parmi les fidèles. S. Irénée dit qu'on boira  
d'excellent vin dans le Paradis. La des-  
cription qu'il fait de ce séjour est celle  
du Paradis de Mahomet. S. Cyprien a

soutenu que les Hérétiques devaient être rebaptisés ; il appelle le Pape l'Horacle des Herétiques. S. Athanase assure que lorsque J. C. était sur la Croix & s'écriait : *mon Dieu, pourquoi m'avez - vous abandonné ?* c'était une finelle de Jesus pour faire accourir le Diable à lui , & le combattre de sa Croix. Gregoire de Nazianze condamne les secondes noces , rejette tous les Conciles , proteste qu'il n'y en a pas un bon , & conclut qu'ils n'ont produit aucun bien. S. Basile ne distingue pas les péchés mortels des véniels ; il les trouve égaux ; il permet aux hommes la fornication , crainte qu'ils ne fassent un plus grand mal. S. Hilaire assure que J. C. n'a souffert aucune douleur à sa mort. S. Ambroise dit que les Apôtres seront purgés de leurs péchés au jour du jugement, que tous les hommes ne ressusciteront point en même tems ; que ceux qui auront péché plus que les autres , ne ressusciteront qu'après les autres , & ne profiteront que très - tard du feu du jugement dernier. S. Jean Chrysostome dit qu'on ne baptise point les enfans pour la rémission du péché originel , mais pour ajouter à leur sainteté ; que les ames des Saints n'ont point encore reçu leur salaire, qu'elles n'iront au ciel qu'après la résurrection.

rection. S. Théodoret dit que l'Antéchrist fera un Diable revêtu d'une chair humaine ; il assure que la loi ne défend pas les mauvaises pensées, ni les desirs criminels ; & la femme, selon lui, n'a pas été créée à l'image de Dieu. Grégoire de Nice soutient que les ames ne peuvent être tourmentées sans les corps. Epiphanius croyait que Dieu avait une forme humaine ; il traite de superstition le culte à la Ste. Vierge ; il le prouve en disant que si l'Apôtre défend d'adorer les Anges, il défend bien davantage d'adorer celle qui fut engendrée d'Anne ; il déchirait par - tout les images de Marie & des Saints. Cassien loue l'hypocrisie & le mensonge, quand ils profitent au salut du prochain. St. Jérôme condamne l'Histoire de Susanne, de Judith, de Tobie, des Machabées : il assure que S. Paul a donné de mauvais préceptes en permettant aux veuves de se remarier ; que l'orgueil est venu de l'Eglise de Rome. Lactance dit que Dieu a partagé le Monde à l'amiable entre lui & le Diable ; Dieu s'est conservé l'Orient & a laissé l'Occident au Démon. Arnobe assure que les ames des méchans sont mortelles.

Par ce léger extrait des erreurs des pères, on peut conclure que ces saints per-

sonnages n'étaient pas au dessus de l'Ecriture, comme les papes l'ont prétendu. Si quelqu'un s'avisait de prêcher une pareille doctrine, l'Auteur, orné d'un *Sant-benito*, serait rôti à la plus grande gloire de Dieu.

Le Missel, le pendant du Bréviaire, est aussi chargé de ridicules & d'âneries. Dans celui imprimé à Venise en 1515. On lit à l'article du mois de Janvier, qu'il doit être consacré à la joie & aux festins : en Mars, qu'il faut acheter des bœufs & faire couvrir les jumens. Dans le missel de Clugny, en 1152 & 1550, on eut grand soin de placer les jours périlleux de chaque mois, comme si les jours étaient plus dangereux les uns que les autres. Dans celui des Mathurins, on avertit au mois de Mai de faire saigner les ânes, sans doute que ces moines qui sont les frères aux ânes, se faisaient saigner de compagnie avec leurs camarades. Au mois d'Août les mêmes rubriques avertissent qu'il ne faut pas rendre le devoir fréquemment à sa femme, à cause de la trop grande dissipation des humeurs. Voilà de très-belles choses pour figurer à la tête des missels & des bréviaires. Ces deux ouvrages sont un azyle d'âneries & de sottises : les gens d'Eglise qui

ne le disent point font mieux que ceux  
qui le disent,

## C O N C L U S I O N.

O sages Français ! ô Nation admirable ;  
peuple charmant , fait pour enseigner les  
hommes , ferez - vous toujours Egyptiens !  
croirez - vous éternellement que les oi-  
gnons sont vos Dieux ; La Divinité peut-  
elle se changer en oignon ? Un soldat Ro-  
main fut écorché vif par les Egyptiens ,  
pour avoir donné des coups de fouet à  
un chat ; vous avez répandu le sang de vos  
frères , vos Docteurs voudraient voir cou-  
ler encore celui de vos philosophes , par-  
ce qu'ils veulent vous éclairer. Hélas ! son-  
gez à la journée de S. Barthelemi ; vous  
avez massacré vos concitoyens à cause qu'ils  
vous disaient que c'était une platitude de  
mettre sur vos autels le chien de S. Roch  
& le cochon de S. Antoine.

## L E S E N F A N S.

*En vérité , je vous le dis ; si vous ne deve-  
nez semblables à ces enfans vous n'entre-  
rez pas dans le Royaume de mon Père.*

**Q**ue cet Oracle de vérité est conso-  
lant pour la France ! Nos Docteurs

de Sorbonne, nos vicairès de Paroisse, nos Casuistes, les vieillards de Jérusalem, les grands hommes de Béthanie, le déraisonnable Abraham Chaumeix, ce bon homme de l'Apocalypse, le père Berthier, le Scorpion de la Vallée de Josaphat; enfin tous les hommes mûrs & formés dans la maturité dont parle l'Apôtre, crient dans les carrefours, sur les toits: *Abomination de la désolation*; il n'y a plus de Religion en France: il a paru un livre excellent intitulé De l'Esprit des Loix: M. de Voltaire ne cesse de produire des Ouvrages immortels; Diderot d'Alembert ont donné l'Encyclopédie, livre abominable, qui ne vaut point le Busenbaum & le mauvais mandement de M. l'Archevêque de Paris sur le livre de l'Esprit.

Quel tems ont choisi ces vieillards pour aboier après nous? Les Français n'ont jamais été plus dignes du Royaume du Père céleste que dans ce siècle. Ce siècle n'est-il point celui de puérilité; n'avons nous pas dévoré les Bagatelles morales, les petits Contes du petit, petit, petit Marmontel: n'avons nous point admiré avec constance les Tableaux à la Silhouette; ne nous sommes nous point laissé attraper comme des innocens par un fripon, nommé l'Abbé de la Coste, qui nous a



donné pour notre argent des leçons de Géographie, les meilleures possibles ? Nos Magistrats ont fait danser Pantin, nous avons couru comme des étourdis dans la rue Quinquampoix, & chez Ramponneau ; ces puérilités ne nous ont-elles point rendu dignes du royaume du Père céleste.

Nos Pères s'égorgeaient pour leurs docteurs, leurs Casuistes & des argumens qu'ils n'entendaient pas. Nous qui sommes des jeunes gens, nous avons méprisé les querelles scholastiques, chanfonné Clément, Quesnel & la Bulle : les Tuteurs de nos Rois, qui sont des enfans sages ont imposé silence aux vieillards radoteurs, ont anéanti la mauvaise compagnie de Jesus que nos Pères, qui aimaient la mauvaise compagnie, ont admiré si long-tems. Nos aïeux, ces hommes faits ont invoqué S. Jaques Clément. Leurs Directeurs l'ont préconisé & mis dans le Ciel. Nos pères se passionnaient, se battaient pour les Guises & les Mayennes, s'amusaient à des Saint Barthelemi ; tout cela n'était point des jeux d'enfans : nous autres, jeunes gens nous aimons notre bon Roi ; nous avons ri de M. Silhonette, nous nous sommes passionnés pour des bouffons, nous avons pendu

Jean Jacques en effigie sur la toile de l'Opéra, cela est bien de notre âge.

La vérité, disent les vieux livres, est dans la bouche des enfans; si la vérité est dans notre bouche, elle ne peut être dans celle des vieillards, car la vérité n'est point double. Nos pères se faoulaient comme des fiacres, leurs enfans ne s'enyvrent point. Nos pères juraient, blasphémaient, prenaient Dieu de cent côtés. Un vieux Baron n'assurait sa tendresse à sa Baronne qu'en lui disant : Jurni Dieu, Madame, je vous adore; que la double peste m'étouffe, que les Saints, que les cinq cens mille Diables & dix-sept cens millions de poils m'étranglent à la fois, si je ne reste fidèle à vos charmes. Les enfans ne mêlent plus le nom de Dieu à leurs sottises. Les Rois feraient bien d'ôter la croix de leurs drapeaux, parce que Dieu ne se mêle point de leurs querelles, quoiqu'en disent les saints mandemens de nos vieillards les Archevêques.

Nos pères se confessaient, communiaient avant que de se battre. L'Eglise remplie de charité, avait une messe & des Oraisons pour le duel. La Cour de M. l'Archevêque était le théâtre des Champions. Sa Grandeur, & ses grands Vicai-

res les témoins des Héros & les Juges des coups. Les enfans ne sont point assez indécens de choisir pour parrain de leur combat singulier M. de Baumont ou l'Abbé de Grifelle. Nos pères se battaient pour leurs putain, & pour leurs moines. L'homicide venait offrir d'une main meurtrière son épée sanglante au Dieu des miséricordes ; nous autres nous ne portons point sur son autel les instrumens de notre rage.

Les prédicateurs de nos pères disaient de grosses bêtises en chaire. Un docteur de la maison de Sorbonne, Curé de Paris, prêchant le lendemain de l'abjuration de notre grand Roi Henri IV, disait en appelant son chien : *Mon chien, ne fus-tu pas à la messe dimanche dernier ? bien fait à toi : approche, qu'on te donne une couronne.* Un autre docteur de la même faculté disait en chaire : Mes frères vous n'avez point de Religion, vous n'apprenez que des fadaïses à vos perroquets, vous feriez mieux de leur apprendre le *De profundis*, cela servirait au moins au soulagement des trépassés. Les enfans prêchent bien mieux. M. l'Abbé de la Tour du Pin, qui est un enfant mignon, nous prêche des jolies choses : le petit bavard de P. de la Neuville est un joli garçon qui a pensé con-

vertir avec des mots Versailles & la Capitale. L'ami Pompignan est tout charmant : cet enfant fait des discours Académiques que le Roi lit, à ce qu'il fait mettre dans les affiches pour la Province & dans les Gazettes de Montauban.

Les anciens Prélats restaient dans leur Diocèse, s'amusaient avec de vieux Prêtres & des Jansénistes à faire des rubriques. Les Prélats d'aujourd'hui sont des enfans à manger dont les Jésuites gouvernent l'enfance ; ils n'aiment pas l'air épais d'un Diocèse, ils préfèrent de rire avec nous, parce qu'ils sont enfans comme nous. Les vieux Prélats se damnaient avec trois péchés capitaux, l'orgueil, l'avarice & la gourmandise ; nos jeunes prélats n'ont que deux péchés capitaux, l'orgueil & nos jeunes femmes. Un homme qui n'a que deux péchés mortels est plus digne du Père Céleste, qu'un homme qui a trois péchés mortels.

Nos vieilles Baronnes, nos vieilles Duchesses étaient fort cérémonieuses. Dans tous les Châteaux il y avait un vieux fauteuil à bras, dont on faisait les honneurs aux Baronnes & aux Vicomtes du voisinage, si par malheur on oubliait de présenter à l'épouse d'un vieux Baron le fauteuil à bras, son cher époux

devait s'égorger ou porter ses plaintes à la table de Marbre ou à la Grand-Chambre. Les filles de vieilles Baronnès ont vingt fauteuils à bras dans leurs appartemens & des bergeres pour la commodité des Greluchons. Les vieilles gens étaient durs ; les jeunes gens sont plus doux , on ne s'égorge plus pour des fauteuils à bras ; on n'endort plus de ces misères , les Messieurs des trois Chambres ; & cela fâche le P. Berthier , le P. Haier & Abraham Chaumeix ; ils crient par-tout qu'il n'y a plus de Religion dans ce siècle à cause qu'il n'y a plus de fauteuils à bras.

Du tems passé nos bonnes Grand-Mères avaient des bénitiers auprès de leur lit & n'avaient point de cuvette ovale. Ce dernier meuble était plus nécessaire qu'un bénitier. La propreté extérieure , disent les Saints , est le type de la propreté intérieure ; si les Saints disent vrai , nos bonnes femmes de Grand-Mères étaient bien sales intérieurement. Nos femmes ont plus de Religion que leurs Mères , elles préfèrent la propreté intérieure & la cuvette ovale.

Nos pères avaient beaucoup d'admiration pour les différens Ordres de l'Eglise , pour les quatre moindres & sur-tout pour l'Exorciste. Leur imagination était rem-

plie de possédés & de revenans ; ils reclama nt sans cesse ce dernier Ordre. Les Ex ceptes ont aujourd'hui les bras croisés en attendant que l'ignorance ramene enco e les revenans & les possédés. Nous autres enfans, nous ne voyons plus de Diables, & à cause que nous sommes privés de cette douceur, le P. Berthier dit que nous n'avons plus de Religion.

Anciennement on admirait les Moines, nos Pères s'extasiaient d'aise à l'aspect d'un scapulaire. Un vieux Duc eut fait arrêter son équipage pour saluer un Capucin indigne. Nous autres nous sommes des enfans un peu étourdis, pressés de courir à un spectacle ou à un rendez - vous, nous ne ferions pas arrêter un moment nos équip ges, nous marcherions sur le ventre de tous les Capucins du monde.

Les vieillards qui croient avoir la sagesse de l'autre monde, disent que les enfans n'ont que la sagesse de ce monde ci ; les vieillards ont de l'humeur : nous sommes dans ce monde nous ne pouvons avoir q e la sagesse de ce monde : quand nous serons dans l'autre monde, nous prendrons la sagesse de l'autre monde. Je pense que l'autre monde, sera autant embelli de nous autres jeunes gens que de tous les Capucins du monde fagoté

à désembellir tous les meilleurs mondes possibles.

Les enfans s'aiment les uns les autres, les vieillards ont des cœurs comme Hérode; si le Gouvernement les laissait faire, ils égorgeraient encore les innocens en prêchant la charité & l'amour de Dieu car les vieillards aiment d'aller à Dieu sur les cadavres de leurs frères. Ils croiraient gagner l'héritage du Père céleste, s'ils égorgeaient les enfans du Père céleste. Les Papes anciens, ces vieillards admirables, avaient toujours le glaive à la main, en jouaient plus dextrement que S. Pierre, heureusement que les enfans & les philosophes ont fait rengainer le couteau au St. Père. Il a encore malheureusement pour ses menus plaisirs les divertissemens de l'Auto-da-fé; mais, dit les Rabins de Genève, Kabi, élevons nos cœurs à l'Eternel,

Les Seigneurs Gulois se croyaient les Elus du Père céleste, parce qu'ils ne portaient point de chemise, ne lavaient pas signer leur nom. Leurs moines les trouvaient de voss parce qu'ils ne savaient point lire, qu'ils croyaient bonnement ce qu'ils leur disaient & donnaient leurs biens aux Eglises & aux Prêtres. Les moines nous traitent d'impies à cause que nous por

tons du linge propre; nous savons signer notre nom; nous préférons la vérité à leurs fables; & au lieu de leur donner notre bien, nous faisons un fort heureux à de jolies femmes, qui nous font plus de plaisir que les moines.

M. de Voltaire est un enfant sublime, disent les vieillards, ses beaux vers ont gâté la France. Les payfans de la Basse-Bretagne, les matelots, les soldats aux Gardes & les cent Suisses n'ont plus de Religion, parce qu'ils n'ont point lu ses ouvrages. Ses vers ont fortifié dans la foi les Evêques, les Prêtres & les Moines, parce qu'ils les ont lu. Les vieillards ne sont point conséquens, les jeunes gens raisonnent mieux, ils disent hardiment que toute doctrine, tout culte, toute Religion d'où la raison est bannie ne peut être véritable. La raison est le rapport essentiel des choses entr'elles, ou la faculté de connaître & d'approfondir ce rapport, refuser de consulter la raison sur la Religion, c'est être indifférent, dit Pilpai, pour le vrai & pour le faux. Tout ce qui est conforme à la raison est à tous égards plus parfait que ce qui lui est contraire, ainsi une Religion qui ne répugne en rien à la raison est supérieure à celles qui ont des mystères que la raison ne



peut concevoir. Notre raison est corrompue, disent les vieillards. La raison est immuable, disent les enfans, elle ne se peut corrompre. Les enfans ont plus de raison que les vieilles gens, & sont plus dignes du Père Céleste, parce que le Père Céleste est l'auteur de la raison, & sa demeure le séjour des gens raisonnables.

## HISTOIRE DE MAITRE PIERRE.

*Extrait du livre qui paraîtra après ma mort.*

*Ami Lecteur, vous avez quelquefois  
Où conter qu'on nouait l'anguillette.  
C'est une étrange & terrible recette.*

P. d'O. Ch. XIII. 153.

UN Fossoyeur de la Paroisse de St. Pierre aux Bœufs, nommé maître Pierre, assistait aux enterremens, & inhumait les trépassés pour une pièce de dix-huit deniers. Un jour qu'il avait enterré la charretée des morts de l'Hotel Dieu, où les médecins font plus de mort qu'ailleurs, sentant ses habits imprégnés de l'odeur puante des cadavres qu'il avait enfouis, il n'osait coucher avec sa femme qui aimait mieux le baume d'un

vivant que l'odeur de cent trépassés. Pierre plein d'attention pour sa moitié alla dans une écurie se coucher proprement sur du fumier. Comme le bon homme avait l'habitude de se mettre sur le dos comme les Vierges de l'opéra, des moineaux qui avaient leur nid au-dessus de lui, fienterent sur ses yeux. La fiente des moineaux est fort chaude à cause qu'ils sont fort amoureux. La cataracte se déclara dans l'instant, & Pierre ne vit plus la nuit ni le jour. Dans ce malheur il consulta les médecins de ce tems-là, aussi ignorans que ceux de ce tems-ci. Ces Messieurs consultèrent Hypocrate, malheureusement Hypocrate, à l'article, du pot de chambre, n'avait point parlé de la fiente des moineaux. Les médecins lui dirent : votre aveuglement met notre science à bout, nous ne voyons point clair dans votre maladie, parce qu'Hypocrate n'en a point parlé : la matiere louable des moineaux n'étoit point connue de son tems.

Maître Pierre ne pouvant plus rien gagner dans la paroisse, était fort à plaindre ; heureusement sa femme qui ravanait des bas au coin de la rue des deux Anges, avait toutes les bonnes pratiques des facies de la rue S. Benoit, & quel-

ques auteurs de la petite rue Taranne , qui restaient au lit lorsque Madame Pierre raccommo- dait leurs vieilles chausses.

Un jour Manon , c'étoit le nom de l'é- pouxe du fossoyeur , avait raccommo- dé les bas d'un porteur d'eau. Le porteur lui avait donné un fanfonnet pour paye- ment. Aussi - tôt que l'animal fut au logis , il commença à chanter. Pierre qui avait étudié son P. Bougeant , comprit au chant de l'oiseau qu'on l'avait dérobé ; il fit un mauvais ménage , & dit à sa femme. Je vois bien , Manon , que vous avez été revendeuse à la toilette ; vous vous sen- tez encore de votre métier de crieuse de vieux chapeaux ; tôt ou tard vous dés ho- norez ma couche , en vous faisant pen- dre au carrefour de Bussy. Je n'aime point les friponneries , je vous rosserai ; ne fai- tes point comme St. Bernard & les Jésui- tes ; songez à votre conscience ; on ne va point en paradis avec le bien d'autrui & un fanfonet.

Il y avait dans ce tems - là , à Pantin , une marchande de pâtés très - jolie , elle avoit eu sept maris sans compter les greluchons. La place étoit difficile à allé- ger , & son honneur avoit tous les mal- heurs possibles , à cause que le Diable ou les Bourgeois de la Villette avoient noué l'ai-

guillete à ses amoureux. Jeanneton désirait convoler aux huitièmes noccs. Le bon homme Maître Pierre savait que ce parti convenait à son fils ; il s'informa de sa parentée ; il apprit que sa famille n'était point tachée , que Jeanneton était la fille unique de l'ancien marmiton d'une belle Dame de Pantin , qui tuait les gens dans ses bras , pour se conserver le plaisir de les tuer encore. Dans le même village , un porteur d'eau de ses amis lui devait quatre livres dix sols parisis. Pierre charmé de marier son fils & d'être payé en même-tems de sa lettre de change , disait ; mon fils fera l'amour ; il se mariera ; on lui payera les quatre livres dix sols parisis ; ces quatre livres dix sols parisis serviront aux frais de ses noccs , je ne déboursrai rien. En conséquence il appella son fils & lui dit : Mon enfant , vous êtes déjà dru comme père & mère ; vous avez dans les gras des jambes bien des enfans qui crient après le baptême ; il est tems de songer à faire la douce affaire , & à me donner des petits-fils. J'ai couché en vue , quand je voyais clair , une fille de Pantin , qui me paraît votre fait , allez lui faire l'amour , & la demandez en mariage en tout bien & tout honneur. Vous profiterez de l'occasion pour voir

le pays ; préparez - vous donc à partir : mais comme vous n'êtes point encore sorti de Paris , qu'on ne fait le moment de la mort dans un songe si court que la vie ; mettez - vous en bon état ; faites une bonne confession générale , vos adieux à toute la parenté ; & tâchez sur - tout de trouver un honnête Savoyard pour vous conduire & porter votre paquet.

La Nigaudière qui était le nom du fils de Maître Pierre , trouva à la porte du Café de Malthe , vis - à - vis des Cordeliers , un Savoyard qui avait bon pied & bon œuil ; il l'aborda & lui dit : Monsieur de la Savoye , voudriez - vous voyager avec moi dans les pays lointains ? Très - volontiers , répondit le ramoneur de cheminées , je serai aise de gagner un fol. Depuis l'établissement des petites postes , nous ne faisons plus rien ; les claquettes nous coupent la gorge. Allons , venez parler à mon Papa ; il le conduisit à son père. Pierre ne pouvant voir le garçon tâta ses hauts - de chausses , & sentant qu'elles étaient ébréchées en plus d'un endroit , il prit le Savoyard pour un écrivain ; n'êtes - vous pas l'Auteur d'un mauvais journal , l'ami Baurieu , ou quelque enfant trouvé ; non , lui dit le Savoyard ; je suis fils de père & mère qui avaient le Saint

Sacrement de mariage sur le corps ; j'ai porté la marmote, fait danfer la belle Magdelon, & décroté trois ans !au coin de la rue aux Ours vis-à-vis Notre Dame du Suisse. Comment t'appelles-tu mon ami ? je m'appelle Amedée Judas Pierre Iscariote : mon père était le ramoneur & l'écorcheur de la paroisse, & ma mère blanchisseuse en gros. Je vois, mon cher, que vous portez un beau nom ; vous êtes sans doute de la bonne espèce des ramoneurs & des Iscariotes. Mais avant de conclure notre marché il faut, s'il vous plaît, renier votre Roi de Sardaigne, cela me donnera une preuve de votre probité. Non, morbleu, dit le Savoyard, le Diable m'emporterait plutôt que de renier mon bon Souverain. Je suis charmé, dit Pierre, vous avez des sentimens. Je vois que vous êtes fidèle à votre Roi ; car vous aimeriez mieux que le Diable vous emportât, que de le renier. Tous les Iscariotes n'ont pas fait de même ; les mêmes noms ne produisent point les mêmes effets, & la médecine a raison quand elle dit *Contraria contrarius curantur*. Ah ça, comme vous convenez à mon fils pour l'accompagner dans sa route ; je vous donnerai une pièce de dix-huit deniers par jour, le Savoyard agréa le marché.

Lorsque le porte-manteau de la Nigaudière fut fait, le chien épuisé, ils partirent avec le chien, la plus belle pièce du porte-manteau. Maître Pierre, sa femme & la parenté conduisirent nos voyageurs jusqu'à la grille de S. Laurent. La bonne mère pleurait à chaudes larmes, & s'écriait: Quel voyage! mon garçon se perdra, je ne le verrai plus! Consoleroi, disait Pierre, notre chien est avec eux, ils marchera toujours devant, tant qu'ils verront sa queue, Ils ne verront point autre chose & ne se perdront pas.

Avant de quitter son fils, Pierre lui donna des instructions. Ecoutez, lui dit-il, vous avez encore votre pucelage, prenez garde à vous; d'ici à Pantin on trouve des luronnes qui vont lestement à cause qu'elles n'ont plus de pucelage, elles pourraient bien attraper le vôtre. N'ayez point peur, mon Papa, dit la Nigaudière, je le tiendrai à deux mains. Cela est prudent, dit le Père, agissez toujours de même; ne faites aucune action en route qui puisse flétrir mon précieux sang; ne volez personne, quoique vous eussiez le mauvais exemple des aubergistes qui vous friponneront. Ménagez votre argent. Le Roi fait beaucoup de demandes; je paye, comme vous savez, l'industrie des enter-

remens ; songez à l'économie : Priez la Vierge , votre Ange gardien ; car c'est une bonne chose qu'un Ange gardien : recommandez - vous à S. Charlemagne & à S. Julien , patrons des voyageurs : mettez - vous à genoux. Nigaudière s'agenouilla ; Pierre lui donna sa bénédiction de la main gauche : depuis la perte de sa vue , il ne connaissait plus la droite de la gauche : l'aveuglement est un terrible malheur.

Les adieux avaient été fort longs. Le soleil commençait à tomber. Nos voyageurs s'arrêtèrent au dernier cabaret du fauxbourg St. Laurent. Comme la Nigaudière aimait la propreté, il alla laver ses mains dans un bacquet où l'aubergiste avait mis une anguille : le reptile se mit à fretiller ; le parisien qui croyait que les anguilles venaient comme les feuilles, sur les arbres du palais royal , eut une peur horrible ; il vint tout effrayé le dire au Savoyard , qu'une baleine de la mer voulait le dévorer. Le mentor de cheminée , lui dit : mon ami , n'ayez point peur ; prenez hardiment la baleine , elle ne vous fera pas de mal ; elle servira pour notre souper ; nous avons du chemin à faire , il vous faut des forces , fendez la baleine en deux , prenez le foie & le fiel , en-



veloppez - les dans un morceau de papier gris , mettez - les chaudement dans le goullet de votre culotte.

Nigaudière obéit au Savoyard : ils mangèrent la baleine. Au dessert , la Nigaudière demanda à son conducteur à quoi pouvait servir le fiel & le foie qu'il avait dans son goullet emballé dans du papier gris ; cela - est bon , lui dit le ramoneur , contre les forciers & les revenans ; en le faisant brûler devant le Diable , on se moque de lui ; ces drogues l'épouvantent davantage que les signes de croix , l'Agnus Dei , & les trente oraisons de Ste Brigitte.

Le lendemain vers le soir , le Savoyard découvrit le clocher de Pantin , & sentit le premier la fumée des pâtés. Nous voilà bientôt rendus , dit - il à la Nigaudière , vous verrez aujourd'hui la belle Jeanneton ; c'est une fille unique , riche de soixante - trois livres de rente. Cela fait - il plus d'un écu de trois livres , lui dit le garçon ? Assurément , répondit le conducteur. Elle est donc bien riche : ce qui m'afflige , c'est que Jeannete a eu sept maris qui sont enterrés : si j'étais déjà enterré , Dame ! j'aurais fait comme les enfans de Paris , j'aurais mangé mon pain blanc devant mon pain bis : cette Jeannete a

un Diable qui la protège; il est jaloux d'elle comme mon parain de ma marraine; cela fait de la peine aux amoureux. Ne t'embarrasse point, lui dit le Savoyard, tu as dans le goullet de ta culotte de quoi te moquer de l'esprit malin. Aussi-tôt que tu seras dans la chambre de la mariée, tu tirera les pièces de ton goullet, tu mettras un morceau de fiel & de foie sur la braise: le Diable qui n'a point de foi, & qui a beaucoup de fiel, aura peur & n'osera te nouer l'éguillete.

La Nigaudière & son puoelage arrivèrent sans encombre à Pantin, où le pâtissier les reçut parfaitement. Son air niais fit bien voir qu'il chassait de race, qu'il était Parisien & le fils de maître Pierre; on les régala d'un pâté de mouton mariné qu'on assura être un pâté de chevreuil: au dessert on parla de l'objet du voyage, on régla les affaires, l'on fit venir Jeannette. La Nigaudière fut étonné de la voir faite comme les filles de la Capitale; il s'imaginait, selon le rit parisien, que les filles de la Province & celles de Pantin étaient autrement que les filles du quartier S. Germain. Jeannette fut contente du fils de Pierre, quoiqu'il eût l'air d'être de la Paroisse de S. Pierre aux Bœufs.

elle craignit qu'on ne lui nouât l'aiguillette.

Après le soupé les nouveaux époux montèrent dans la chambre nuptiale. Nigaudière ferma la porte, alluma de la braïse, tira les ingrédiens de sa culotte, & brûla comme le Savoyard lui avait dit, le foie de la baleine en faisant cette prière à Crémistit : Tu m'as donné une fille pour „ paillarder en paix & en honneur avec „ elle, je vais le faire ; ma fille, dit-il „ à sa nouvelle épouse, élevez votre cœur „ à l'Eternel, dites : Amen. „ La fille répondit : Ainsi soit-il. Cette sainte oraison & la fumée du foie firent tant de peur au Diable, qu'il s'en alla en Flandre nouer l'aiguillette à quelques bons rouchis qui croyaient encore aux prodiges de l'aiguillette.

Le lendemain le pâtissier & la cohue nuptiale ne sachant point que la colle ou le foie de poisson dénouait l'aiguillette, frappèrent en tremblant à la porte des jeunes mariés. La fille l'ouvrit & chanta d'un air gai ce couplet.

Que Pantin est amusant,  
Qu'il a bien l'art de me plaire !  
Que Pantin est amusant,  
Ah ! qu'il est drôle en dansant !

Il vient, il frappe en pouffant,  
Il groûit en remuant,  
Dix fois pour me satisfaire,  
Il se mit en mouvement.  
Que Pantin est amusant,  
Qu'il a bien l'art de me plaire!  
Que Pantin est amusant,  
Ah ! qu'il est drôle en dansant !

La mere de Jeannette enchantée du couplet, s'écria : Dieu soit loué, les Pantins de Paris valent ceux de la Villette. La Nigaudière pour s'assurer de la guérison de l'aiguillette, fit encore danser Pantin deux ou trois fois dans la matinée, & cela fit rire toute la Famille.

Le jeune époux, après avoir rempli les devoirs de l'aiguillette, & cela sans le consentement du Curé ; car dans ce tems-là on ne se servait point du goupillon de la Paroisse pour coucher avec une fille ; le jeune époux alla présenter la lettre de change qui fut protestée. Le lendemain le créateur de la lettre, crainte de perdre son crédit dans la ban lieue de Paris, vendit la garde-robe de sa femme & son habit des Dimanches pour acquitter les quatre livres parisis.

Les honneurs & les cérémonies du protest avait retardé le mariage de la Nigaudière.

dière. La femme de Maître Pierre voyant ce retardement, croyait que son fils avait été rôti sous la ligne, & répandait un torrent de larmes. Le quatrième jour Manon appuyée sur sa porte, aperçût la queue du chien qui frémissait d'allégresse. Se rappelant alors ces belles paroles du poverbe qui dit que quand on voit la queue on peut juger de l'homme, elle éprouva ces sentimens de tendresse & de joie que la nature a toujours applaudis. Les voyageurs parurent à l'instant. Je ne pourrais rendre le contentement de Pierre & de Manon, il faut avoir été long tems Pere & Mere pour rendre ces transports, malheureusement je n'ai été ni l'un ni l'autre.

Après les premières sensations de l'amitié, Pierre qui n'était pas ingrat comme les grands, dit à sa femme : Manon, il faut un peu songer à Monsieur Iscariote, toute peine demande son salaire : Ah ça mon ami, dit-il au Savoyard, vous m'avez ramené mon fils avec ses deux oreilles, & notre chien avec sa queue ; ces bienfaits sont trop grands pour les oublier, agréez un peu de notre reconnaissance, voilà quatre pièces de dix-huit deniers pour vos quatre journées : j'ai six vieilles chemises là-haut qui pourrissent, vous

pouvez en tirer quelques bonnes paires de chaufsons ; j'ai une vieille culote , en mettant les goussets dans les plis vous en tireriez une bonne veste , & si le tailleur n'est point fripon , vous aurez encore des pièces pour raccommoder vos bas. Dame, vous aurez l'air faraut ; mais ne courez pas après les filles : Paris est rempli de coquines qui vous gâtent une jeunesse que ça fait pitié à M. de Kaïser.

Le Savoyard content de la bonne volonté de Pierre , lui dit d'un ton majestueux : Bon homme , garde tes vieilles chemises & tes haut - de - chausses , je ne porte ni chemises , ni brayettes , je ne veux rien de toi ; tu as enterré les morts pour dix-huit deniers , les prêtres ne le feraient point pour dix - huit livres , ta générosité couvre de honte le Sacerdoce & fait plaisir à Crémittic ; je viens te faire l'opération de la cataracte. A l'instant il dit au fils de Pierre : Mon ami , donne - moi l'onguent de ta culotte : il est bon pour les yeux & pour l'aiguillette. La Nigaudière lui donna le reste de la colle de poisson , le Savoyard en frotta les yeux de Pierre , & dans l'instant il vit la lumière , & reconnut la queue de son chien. L'opération faite, le Savoyard s'en alla par la cheminée , quand il fut au

haut , il chanta suivant l'usage des ramoneurs la chanson suivante.

Sur l'Air : *Ramenez-ci , ramenez-là , &c*

Pour dénouer l'aiguillette ,  
Les charmes d'une fillette ,  
Aisément feront cela.  
Ramenez - ci , ramenez - là ,  
La cheminée du haut en bas ,

Dans sa main douce & charmante ,  
L'herbe toujours renaissante ,  
Dans le moment grossira ,  
Ramenez - ci , &c.

Le neveu d'une Eminence ,  
Autrefois par excellence ,  
Adroitement en joua.  
Ramenez - ci , &c.

Aujourd'hui sur sa chaussure ;  
Il fait tomber son eau pure ,  
Il enrage de cela.  
Ramenez - ci , &c.

Un Prélat sous sa jaquette ;  
Remua tant l'aiguillette ,  
Qu'I--- en pérora.  
Ramenez - ci , &c.

Pour conserver l'aiguillette,  
Ne prenez point la recette,  
Des Vierges de l'Opéra.  
Ramenez - ci , ramenez - là , &c.

## LES PETITES NIAISERIES DU CULTE ROMAIN.

*Des riens sacrés nous sommes les esclaves.*

**L** Es petites cérémonies du culte romain , dit fagement le grand Erasme , nous font reculer en nous ramenant de J. C. à Moïse. La Religion chrétienne si belle dans sa morale puisée dans le sein de l'ordre & de la nature , n'avait pas besoin de petites choses pour se soutenir. Les Docteurs & les Rubricaires enfans de cette Religion , ont à cœur ces petites choses , les ont pillée , chez les Païens , & en font encore aujourd'hui le triomphe & l'échafaudage de leur culte. Le sang des Chrétiens n'a rien coûté à Rome pour maintenir ces bagatelles. Les champs d'Yvri furent rougis pour une Messe basse. Le Poitou fut trempé de sang humain pour le Purgatoire ; les murs de la Rochelle détruits pour des Agnus Dei , des goupillons , & toute la France fut massacrée pour n'avoir pas cru que la confession au-



riculaire inconnue douze cens ans dans l'Eglise , devenait nécessaire, au salut en douze cent un.

Un scélérat, le P. Tellier , un monstre, le P. la Chaise, ont profité des frayeurs d'un grand Roi pour remplir les Cévennes & la France d'horreurs. Une chétive Bulle, ouvrage de la stupidité & de la cabale, a rempli le Royaume de malheureux : le S. Pere, ce portrait de Dieu, ce Vicaire de la charité ; trouve plus chrétien de donner à tous les Diables les Anglais, les Hollandais, & la plus grande partie de l'Allemagne, que de renoncer aux misères du culte romain.

L'eau lustrale des Païens a paru merveilleuse à l'Eglise pour laver les péchés véniels & chasser le Diable qui emporta sur le pinacle d'un lieu sacré, celui qui était plus saint que l'eau bénite. L'eau lustrale chez les Païens, était, dit leur Histoire, ”

„ une eau commune, dans laquelle on  
„ éteignoit un tison ardent tiré du foyer  
„ des sacrifices ; cette eau était mise dans  
„ des vases placés à la porte, ou dans  
„ des vestibules des Temples ; ceux qui  
„ entraient se purifiaient le cœur, & pré-  
„ paraient leurs ames à être dignes des  
„ Dieux. Dans certains tems il y avait  
„ des Officiers préposés pour en asperger

„ le peuple ; les Empereurs en faisaient „ jeter quelques gouttes sur leurs viandes. ” Et dans toutes les maisons , curieuses de leur salut , on trouvait des vases pleins d'eau lustrale ; ceux qui manquaient de cette provision passaient pour des impies, des Athées ou ces Philosophes ont toujours préféré la vertu & l'amour du prochain à l'eau lustrale.

L'eau bénite est sortie de la même source que l'eau lustrale : celle que le créateur a bénite en bénissant la terre , est très-honorée dans notre culte. Pour faire cette eau merveilleuse , un prêtre commence par apostropher l'eau commune , lui parle comme si elle entendait ses paroles : Je t'exorcise , dit-il , créature de l'eau. Il fait le même compliment à la créature du sel , tant il a peur que le Diable ne se trouve dans les créatures. Après ces prieres , il unit le sel avec l'eau , trempe son goupillon dans ce composé , & va gravement tacher les robes & les habits qui se trouvent sous sa main. Les P. P. Jésuites , Auteurs du méchant dictionnaire de Trévoux , assurent dans cet énorme livre rempli de fatras , que l'eau bénite écoute le tonnerre : cependant le tonnerre tombe plus souvent sur les clochers que sur les écritoirs des Philosophes.

Des Moines, toujours prodigues de ce qui ne leur coûte rien, pour avoir bouche en Cour ou se donner un ton chez nos Rois des premières races, aïez petits pour craindre ou aimer les Moines, allurèrent nos Majestés Chétiennes, qu'elles avaient le pouvoir de guérir les écouelles. Des Papes qui se mélaient de disposer des couronnes & dispensaient les sujets du serment de fidélité, confirmèrent par des bulles ornées d'Agnus Dei, que leurs fils aînés très-Chrétiens & très-pécheurs avaient de pere en fils, depuis Clovis, le pouvoir de guérir les maux de col. Les Docteurs de ces tems-là, aussi savans que les maîtres d'écoles de nos villages, avaient lu que Pinhus guérissait les rateleux. Ces sages maîtres croyant que ce Roi était allié à la maison de David, trouverent dans les livres de Moïse, un passage de la gonorrhée, qu'ils approprièrent aux écouelles; voilà le pouvoir de guérir cette maladie déclaré par le Souverain Pontife, confirmé par l'Ecriture, & toujours démenti par l'expérience. Si les Rois de ces premiers âges avaient voulu faire insérer dans le Symbole, le pouvoir de guérir les écouelles; chose était faite, en donnant un peu de Patrimoineau S. Siège: les Papes ont beaucoup

aimé le patrimoine. Cet article , incrusté dans le Symbole , eût fait un article de foi ; dans ce tems là on infirait tout , on croyait tout. L'Eglise , comme une bonne mere , pour sauver plus facilement les enfans , a toujours très - multiplié les articles de foi. De nos jours la Bulle *Unigenitus* est devenue un objet de crédibilité. M. de Beaumont , le P. Patouillet ne voulaient-ils point en 1755 , augmenter le *Credo* du refus des sacremens ?

La Sainte ampoule , nom comique de la bouteille qui contient l'huile avec laquelle on sacre nos Rois , fut apportée dans les siècles merveilleux , par une colombe Céleste. Cette huile est de la même pâte que le suif de la chandelle d'Arras , qui brûle toujours & ne s'éteint point. Les Bénédictins , possesseurs de cette phiole , la font suivre , dans les cérémonies du sacre par six barons , nommés les Barons de la sainte ampoule. Les barons de la sainte bouteille garantissent , par des sermens inutiles , prononcés sur l'Evangile , qu'ils la rapporteront aux moines , dès que la cérémonie inutile du sacre sera achevée : il est plaisant de jurer le nom de Dieu en vain pour consacrer une bouteille. La Majesté des Rois , où Dieu a marqué le caractère sacré de sa

divinité , n'a pas besoin de la graisse de la sainte ampoule pour être respectable à nos yeux ; nos cœurs valent mieux que la bouteille des Bénédictins & les oraisons de l'Archevêque de Rheims.

L'Eglise distribue certaines galanteries appelées excommunication : ces drogues dangereuses avaient beaucoup de vertu sur l'esprit ignorant de nos Peres. Anciennement un curé qui n'avait point été invité à un repas chez son seigneur, s'imaginait qu'on insultait son caractère , & s'appuyant du passage de l'Ecriture , *honora Medicum* , il disait : les Médecins ont des rabats , ils sont habillés de noir , le Seigneur devait m'honorer ; j'ai un rabat ; ma soutane est noire ; il ne m'a point invité à ma part de son dur gigot , ergo il a manqué à l'Ecriture ; il ne m'a point honoré , c'est un hérétique. En conséquence de cette logique , le bon pasteur prenait de l'humeur , il éloignait les cierges aux vêpres & excommunait son Seigneur au nom de Pere , du Fils & du S. Esprit.

Rome , toujours industrieuse & commerçante , ne s'est point contentée de nous vendre les indulgences , elle nous a encore vendu ses excommunications ; les monitoires s'achetaient par quiconque en

veut pour découvrir les choses volées ou égarées. Un particulier a-t-il perdu une montre à répétition, a-t-on volé un cheval à quelqu'un, on donne le voleur à tous les Diables. Le S. Pere s' imagine fans doute que l'ame d'un Chrétien ne vaut point le corps d'un cheval dans l'autre monde, puisqu'il donne au Diable le Chrétien pour recouvrer le cheval.

La doctrine de l'excommunication est détestable; ces peines extérieures privent les excommuniés des prières salutaires de l'Eglise; c'est faire injure à Dieu & à la raison: une mere tendre a le malheur d'avoir un de ses enfans excommunié; elle prie & fait prier pour son fils, le Pape oserait-il dire que les prières de cette mere seraient inutiles? quelle absurdité? Le jeudi saint, jour où l'Eglise ouvre ses trésors de miséricorde, le Pape excommunie les Rois, le Parlement de Paris, Made. Favar, Mlle. Gogo & généralement quiconque mettra des impôts sur les peuples sans une permission de sa Sainteté. Cette cérémonie impertinente se fait avec pompe par reconnaissance des bienfaits que les souverains, & sur-tout les souverains de la France ont faits aux souverains de Rome, nous admettons avec un saint respect ces politesses ultra-mon-

taines. Les Jésuites nous les prêchent avec un attachement & un zèle admirable pour les papes. Notre nation où il y a tant d'esprit , sera-t-elle encore assez stupide d'envoyer des sommes immenses en Italie, pour avoir des excommunications, des permissions pour coucher avec nos commères & des Agnus Dei? Troquerons-nous toujours de bon argent contre du papier? Le papier de M. Law nous a fait crier. Si la postérité ne peut jamais croire aux prodiges de la rue Quinquampoix, nos neveux s'étonneront bien davantage, quand ils sauront que nous avons fait tant passer de sommes immenses à Rome.

Nous avons un concordat, dit on, avec cette cour, qui nous oblige à donner notre argent; un concordat fait au détriment d'une nation ne doit point subsister. Le Pape, imitateur de la pauvreté de Pierre, de Jacques & de Matthieu, n'a pas besoin de tant d'argent, pour être éclairé des lumières du St. Esprit: le feu de son purgatoire que nous n'avons point encore eu le génie d'éteindre, lui rapporte assez, sans encore lui donner notre argent pour des brinborions; l'argent a gâté les mœurs de Rome; le Royaume du Pape ne doit point être de ce monde, parce que le royaume de J. C. n'est point

de ce monde. En envoyant notre argent au delà des monts, il ne revient plus : nous entretenons le Roi de ce monde, & les péchés mortels, l'orgueil, l'avarice, la paresse, la gourmandise & peut-être la luxure de ce monde. Nous avons renoncé aux péchés mortels, nous ne devons point entretenir & nourrir de si loin les péchés mortels, il vaut mieux nourrir des femmes agréables.

L'Eglise a des assemblées bruyantes appelées Conciles ; ces cohues où les Papes prennent toujours, ne sont point estimées des papes qui se croient supérieurs aux conciles. Le dernier a eu la destinée des autres ; il a fait du bruit dans le monde sans produire aucun fruit ; l'enfantement de la montagne est l'image du Concile de Trente.

L'ouverture de cette Assemblée où présidait le S. Esprit, fut faite par un discours fort admiré, où l'Orateur prouve que lui ni les siens n'avaient point de sens commun. Ce plat Orateur était l'Evêque de Biffonto (a) Fra. Poolo dit qu'il

---

(a) Cet Evêque passait dans son tems pour le Chrysostome des Italiens : ce prélat avait une grande idée de la Ste Vierge, il l'appelait *Dianne* & *Lacine* ; il assure que l'Ange



commença son discours en prouvant que les Conciles étaient nécessaires pour trois raisons : la première à cause que plusieurs Conciles avaient déposé les Rois : la seconde que dans l'Enéide Jupiter assembla le Concile des Dieux. Cette idée de Jupiter venait sans doute du S. Esprit ; & la troisième, parce que dans la création de l'homme : & dans l'aventure de Babel , Dieu s'y était pris en forme de Concile. Il assura ensuite que tous les Prélats devaient se rendre à Trente, comme dans le Cheval de Troie ; que la porte du Paradis & celle du Concile étaient la même ; que l'eau vive en découlait ; & que les Peres en devaient arroser leurs cœurs, comme des terres sèches ; faute de quoi le S. Esprit leur ouvrirait la bouche comme à Balaam & à Céphé.

Il est probable que le S. Esprit ouvrit la bouche à Monseigneur de Bistonto pour le faire parler comme la monture de Balaam : son discours annonce ce miracle, ou tout au moins le jargon d'un âne, & donne une très mauvaise idée du Concile. Philippe II. Roi d'Espagne, vint à Trier écouter l'éloquence des Peres. En conséquence de l'honneur que Sa Majesté

---

Gabriel la salua à genoux, quand il fut lui annoncer le mystère de l'incarnation.

leur faisait, les Pere. ordonnèrent un Bal où les Dames de Trente & des environs accoururent. Le Bal fut donné dans la salle même du Concile. Le Cardinal de Mantouë en fit l'ouverture avec une jolie femme, & les Peres y dansèrent avec la gravité de leur état : le lendemain ils firent un Canon pour excommunier ceux qui danseraient à Paris sur des planches auprès de la Rue Dauphine.

Le joug de la Religion doit être doux; les fers de l'Evangile, dit le Législateur des Chrétiens, sont légers. Nos Docteurs les ont bien appesantis à croire ce qu'ils ont écrit avec tremblement. La Religion est semblable à la tête de Méduse, elle métamorphose les hommes en pierres : ce qui devait être la joie, la consolation des hommes, est devenu, par l'imagination des Théologiens, un état pénible. Les contorsions de la Trape, le désert des Chartreux, la bêtise de l'habillement des Capucins, la tristesse, l'abbattement, la sécheresse des dévots, n'annoncent point la douceur de la joie de l'Evangile. Ce désordre ne peut venir que de la méfiance des hommes, ou de la Politique de l'Eglise; car la Divinité ne veut point que nous soyons craintifs ni inquiètes, Dieu

n'est point la chaîne des consciences ; il est la vie & le mouvement de l'ame.

Le Mariage , cette planche précieuse pour les Filles après le naufrage , est un sacrement connu avant la naissance de Jesus , puisque Jean - Baptiste accusait Hérode d'adultère ce sacrement donc ancien & nouveau semblait moins honnête autrefois à l'Eglise que l'homicide : " car  
„ les Ecclésiastiques permettaient le duel  
„ entre cousins germains , tandis qu'ils  
„ anathématisaient & cessaient les maria-  
„ ges entre parens , même au septième de-  
„ gré ; on donnait la communion à deux  
„ hommes qui allaient se battre ; & deux  
„ époux ne devaient approcher des Sacre-  
„ mens qu'après s'être abstenu de tra-  
„ vailler au bien de la société. Les Evê-  
„ ques affranchissaient un champion qui  
„ s'était battu trois fois pour eux avec  
„ succès ; ils tachaient de note d'infamie  
„ ceux qui se mariaient en troisièmes  
„ noces. „ Toutes ces belles choses étaient,  
à ce qu'ils disaient , des révélations du  
S. Esprit.

L'Eglise a cru prodigieusement aux miracles , & les siècles les plus ignorans ont été les plus fréquens en prodiges. De puis que nous avons de l'esprit , nous n'en voyons plus : font - ils par hasard envolés avec

nos revenans , nos possédés & nos forciers ? l'Eglise , toujours infallible , reçoit depuis longtems deux miracles de l'Evangile ; qui ne sont , dans le fond , que deux paraboles , ou des prodiges qu'il est impossible d'entendre à la lettre ; l'un , parce qu'il répugne à la bonté d'un être infiniment bon , & l'autre à l'esprit de Jesus. Le premier est le miracle des Démons qu'il chassa au pays des Gadaréniens , en leur ordonnant d'entrer dans une troupe de pourceaux. Comment les cochons se trouvaient ils par troupeaux dans un pays où le cochon était défendu ? Pourquoi précipiter ces cochons dans la mer ? Un miracle qui fait tort au prochain , peut - il être l'ouvrage d'un Dieu bienfaisant ? Les possédés étaient des pécheurs , les pourceaux des Gadaréniens , d'autres , pécheurs , & la mer , la mere nourricière des pécheurs ; (a) car il n'est point possible que Jesus ait fait tort à son prochain.

Le second miracle est lorsqu'il chassa les vendeurs du Temple , qui fournissaient des choses utiles aux sacrifices ; maintenus dans ce lieu par les Prêtres , toutens

---

(a) Voilà l'allégorie , & comment il faut entendre ce passage.

par l'Etat. Jesus en faisant ce miracle, ne changea point de figure; il ne prit ni la puissance de son Pere, ni l'éclat de sa Divinité. Sa main n'était armée que d'un fouet : le zèle qu'il marqua dans ce moment pour le Temple, était presque inutile, puisqu'il venait le détruire, & qu'il ne voulait point y laisser pierre sur pierre. Les Juifs en l'accusant devant Pilate, pouvaient lui reprocher d'avoir offensé le Lieu Saint, en chassant sans autorité les vendeurs publics, autorisés par l'Etat, & d'avoir précipité dans la mer un troupeau de cochons. Il ne paraît point qu'on lui ait fait accusations qu'on pouvait faire naturellement.

Les Livres de l'Eglise & les Tonsurés ont écrit long-tems contre l'Empereur Julien, le plus grand-homme de l'Antiquité. Ce Philopophe, qui ne disait pas de Bréviaire, a été calomnié par les disciples de Bréviaire, à cause que la Religion leur défendait la calomnie. S. Grégoire de Nazianze assure que cet Empereur a rempli Antioche de sang; Théodoret, qu'il a jeté le sien en l'air, s'écriant : Tu as vaincu, Galiléen. Grégoire & Théodoret avaient la fureur de mal parler de leur prochain : ignorent-ils que la bataille où Julien périt était contre les Persans qui

croient au mouton noir & point du tout à l'agneau sans tache; & que Julien était incapable de se battre pour des images & des marmouzets. Théodoret dit qu'il sacrifia une femme à la Lune pour avoir le plaisir cruel de déchirer de ses mains royales les entrailles de cette malheureuse & consulter ses Dieux. Julien était ennemi de la cruauté & de la calomnie: il pardonna à dix Chrétiens conjurés contre lui. Son ame grande & éclairée était incapable de s'abreuver de sang innocent. Théodoret ajoute qu'il voulut relever les murs de Jérusalem, qu'il en sortit des globes de feu qui consumèrent l'ouvrage & les ouvriers. S. Théodoret écrivait des mensonges, & calomniait un Souverain que la Religion ordonnait de respecter. Tâchons d'aller au Ciel comme les Saints, mais ne calomniions pas les Rois; respectons ceux que la providence a placés sur nous; songeons toujours que la calomnie est défendue par la Loi & par la Philosophie qui était avant la Loi.

Anciennement on ne mettait sur les Autels ni croix ni pile. Les Chandeliers & les Gradius ne sont inventés que depuis deux cens ans. Les nappes, les serviettes, les essuie-mains ne sont guère plus anciens. Les Tabernacles étaient aussi inconnus.

On laissait sans aucun soin dans des paniers le pain de l'Eucharistie. Plus tard, on fit des pigeons d'argent où l'on renfermait ces restes; plus souvent on les donnait à des enfans qu'on appelait en allant ou en venant de leurs écoles. Ensuite on fit des Ciboires du pain d'Autel, & l'Eucharistie perfectionnée par la Rubrique, prit un air décent & de présence réelle, qu'on avait négligé par ignorance.

Celon les Rubriques, il faut qu'il y ait nécessairement des Reliques sur les Autels; pourquoi sacrifier à l'Eternel sur des os de morts. Ces os peuvent-ils réhausser le mérite du Sacrifice? Qu'elle gloire peut on faire à Dieu en mettant à côté de lui la poussière de ses Serviteurs? Ce sont leurs vertu qu'ils ont rendus agréables au Ciel, leurs os ne sont point des vertus & n'ont point de vertu.

Il faut que le cœur de nos Catholiques soit bien froid ou bien stupide, dit Pilpai, puisqu'il leur faut tant de cérémonies  
» pour entretenir la dévotion qu'ils doi-  
» vent naturellement à l'Etre suprême. Les  
» hommes peuvent-ils oublier qu'ils tien-  
» nent tout d'une cause bienfaisante; ou-  
» blieraient-ils aussi qu'ils respirent; pour-  
» quoi n'a-t-on point imaginé des céré-  
» monies pour leur rappeler qu'ils ont

„ du mouvement & de la respiration ?  
 „ L'Eglise répond à ces questions : Que  
 „ ces cérémonies & ces prières sont pour  
 „ mériter de nouvelles faveurs , comme  
 „ si la bonté suprême pouvait cesser ou  
 „ diminuer ses faveurs : L'Eglise , qui fait  
 „ tout , a pensé que Dieu interrompait  
 „ ses libéralités , parce que l'Eglise était  
 „ susceptible de colère & de sentiment.

Pour rendre la France heureuse & tranquille , il faut ramasser nos livres de morale , nos casuistes réservés , nos controversistes , nos bans théologiques , nos rubriques , les mitres de nos Evêques , les habits des Capucins & mettre le feu à toutes ces belles choses , en chantant une hymne à la raison.

## LES FILIES DU MONDE.

*Leur bonté fait les premiers pas ;  
 Et leur pudeur apprivoisée.  
 Des le début humanisée ,  
 Loin de résister tend les bras.*

**N**OUS élevons jusqu'aux nues les airs de Rameau. L'éloge de ce célèbre Artiste est celui de notre bon goût. Jean Jacques que je respecte infiniment , parce qu'il a le malheur d'être sage , ne veut



pas absolument que nous ayons de la musique. Cette idée originale n'a pas étonné la France. Un homme à paradoxe, un homme qui assure que notre allure est celle de Palissot, c'est-à-dire de marcher à quatre pattes, peut avancer tout ce qu'il veut pour nous faire rire. Je me suis un peu réconcilié avec le Sauvage de Montmorency depuis que j'ai lu en m'ennuyant à mourir son Héroïse. Cet ouvrage m'a fait plaisir & m'a fait pitié : j'ai été charmé de voir un Philosophe amoureux, cela m'a fait pitié de voir tant de dépense de style, de soupirs pour faire un échantillon d'enfant : on voit dans cette façon de faire les jolies choses un homme qui n'aime point la nature, qui ménage l'espèce humaine pour lui prodiguer les paradoxes.

Cet exorde annonce que la Julie de Rousseau avait les talens d'une fille du monde plus amusant que le sophisme d'une philosophie sauvage. Les honnêtes gens crient contre les filles du monde. Le Lieutenant de Police les fait mettre à S. Martin, à la Salpêtrière, quand elles ont étalés trop effrontément le fond de leur boutique sur la rue. A Rome on excommunique les honnêtes gens qui ne font point leurs ; Pâques ; les filles qui vendent leurs

faveurs & des mémento au clergé & aux profanes ne sont point tracassées par l'Inquisition, & leurs charmes épicés ne sont point mis à l'index par la sacrée Congrégation des rites. Il faut avouer que Rome est le théâtre des indulgences pour les Madelons.

Nous méprisons une fille charmante qui pour un rien nous donne des sensations plus délicieuses que celles d'un violon du Devin de village ou d'une flûte. Il n'est personne en France qui ne soit sensible en lisant la Ste. Ecriture ou l'histoire des faiblesses de Jacob; les maîtresses de Salomon & le haras du grand Seigneur font venir la salive à la bouche des Lecteurs. Nous envions le bonheur de ces hommes heureux : nous disons en nous mêmes : Nous rendrions des grâces au Ciel, s'il nous donnait les faiblesses de Jacob, la sagesse de Salomon & les femmes de tous ces Patriarches : n'envions point leur bonheur : nous pouvons à moins de frais avoir un ferrail aussi meublé que les leurs. Paris est rempli de favorites qui tendent les mains à tous les mouchoirs.

Les filles du monde ne doivent leur faiblesses qu'à la bonté de leur ame, & à la plus parfaite organisation. C'est dans

le tempérament ou dans la structure des fibres de leur cœur & de leur cerveau, qu'un habile Anatomie trouverait cette cause que le casuiste cherche dans la conscience. La Nature a imbibé de passions & de faiblesse l'argile fragile dont nous sommes pétris, & ce que nos Docteurs appellent la nature corrompue n'est autre chose que la nature fort sage qui tend plus violemment dans une fille du monde à sa conservation que dans une mignonne qui ne sent que rarement ces impressions. Le vice naturel des filles du monde échauffe nos Prédicateurs : c'est un trésor d'iniquité, s'écrient-ils en chaire, qu'une fille qui vend à un prix raisonnable des faveurs fort naturelles, c'est un serpent, un monstre, un crime sale, infame, qui fait trembler le ciel & la terre. Lorsqu'un Orateur dévot s'échauffe à peindre avec de la boue & du crachat la décente faiblesse de l'amour, dire en lui-même en lorgnant à son côté une jolie fille : Le Prêcheur bat la campagne : cette fille a l'air très propre, je ne suis point dégoûté, je ferais assurément bien proprement avec elle les saletés dont l'orateur décore son discours. *En vérité je vous le dis*, il est comique d'appeler cela des instructions, nous sommes bien généreux de de les écouter.

Si nos prédicateurs, au lieu de ces déclamations nous disaient simplement : la Loi qui est très dure, vous défend de tracaſſer les filles qui ſont très tendre ; on s'inſtruirait , on ne baillerait pas au Sermon. Mais dire à des êtres raisonnables que les plaisirs que nous procure une belle fille , ſoient honteux , ſales & infames , on n'en croit rien ; il faut regler ſes figures de Rhétorique , mettre plus de vérité dans ſes périodes , ne point ſuer & vétiller à les arrondir & ſur tout ne pas déraiſonner dans un Sermon. La raiſon fait tant d'honneur au genre humain qu'elle mérite aſſez qu'on s'occupe d'elle dans un Sermon : mais les dévots n'aiment pas la raiſon , ce qui eſt raiſonnable ni les Philoſophes.

La ſageſſe , cette belle choſe dont on trouve quelques énigmes dans nos vieux livres , n'a point encore profité à un ſeul homme , en comptant Salomon ; elle eſt admirée chez les femmes à ce que diſent les bonnes gens. La ſageſſe d'une femme groſſit les plaisirs d'un homme qui croit aux rêves de la ſageſſe , & ce plaisir imaginaire eſt d'autant plus ſenſible que c'eſt dans le tems qu'il jouit de cette ſageſſe qu'il ſent plus de plaisir , parce que la faiblesſe de cette femme eſt la honte de  
la

la sagesse qu'il trouve si belle. Si les hommes revenaient de leurs erreurs ils admireraient les filles du monde, ils verraient que les femmes ne sont point faites pour donner de la sagesse. La nature les a faites pour nous donner des plaisirs & des enfans : sans ces deux fins à quoi nous serviraient-elles ?

Rien n'est plus grand, plus majestueux pour l'imagination que la conduite qu'on tient vis-à-vis d'une fille du monde qui vend ses faveurs pour un écu. Venez, lui dit-on, ma reine, embrassez moi : la reine obéit. Venez que je vous chiffonne : comme il vous plaira, répond la Reine. On trouve chez elle mille plaisirs que la sagesse ne connaît point. Les délicats diront : Mais cette fille vendra ses faveurs à quelques autres. Votre délicatesse me paraît stupide, vous aimez les fleurs, leur baume vous enchante. Ces fleurs vous paraissent cependant honnêtes quoique vous les achetiez, & qu'elles prodiguent aux autres leurs odeurs, pourquoi n'en peut-il être de même des filles qui valent mieux que les fleurs, quoiqu'elles se fassent de même.

Les filles du monde que les charitables dévots déshonorent sans pitié, sont peut-être plus dignes de leur charité &

de leur soin que les rosaires, les scapulaires & les oraisons jaculatoires. Un instant de faiblesse secondé par une occasion dangereuse fait leur état. Une grossesse les rend la fable de leur patrie; pour avoir fait un enfant sans la permission de leur Curé, elles perdent l'occasion d'en faire désormais avec son consentement très nécessaire pour faire un enfant, à ce que nous croyons. Cette fille devenue la honte de ses citoyens, ne pouvant plus réparer sa faute se jette dans le libertinage, nos préjugés deviennent la source de ses défordres. Nous croyons qu'une fille qui a fait un enfant n'est point capable de conserver le feu sacré du mariage : détrompons-nous, en Hollande, en Flandre où l'on trouve l'heure du bergér à chaque instant, on s'apperçoit que les filles qui ont eut des faiblesses, sont les femmes les plus sages; elles ont manqué étant filles à cause que la nature leur disoit qu'il leur manquait quelque chose, elles se bornent à leur mari. *Jocqué, Monsieur*, dit une Flamande le lendemain de ses noces, *ne touchez ni là, j'ai mon homme*. La veille la même fille aurait dit, *Monsieur, faites, comme il vous plaira*.

Les Grisons ont coutume d'attacher à

une chaîne dans leur temple, les filles qui ont eu des faiblesses : dans certaines provinces, on les met sur un âne, en les tournant du côté de la queue; dans d'autres on les met dans un tonneau ridicule; à Paris on les châtie à la Salpêtrière & par-tout l'on fait des sottises, en voici la preuve. Quand votre cheval voit passer une juvent & sent remuer le démon de la chair de cheval, lui donnez - vous des coups de bâtons. Si votre fermier rouait son âne de coups, parce que l'animal aurait fait quelque simagrée près d'une ânesse, ne diriez - vous point : Lourdaut veux-tu empêcher les effets de la nature ? Vous riez de la comparaison ; cependant votre lieutenant de police enferme les filles, vos Evêques envoient au séminaire un tonsuré parce qu'il a fait comme le cheval vis-à-vis de sa servante. Vous ne savez ce que vous faites ; vos Evêques font des ânes & vos lieutenans de policé des chevaux.

Le Roi de Prusse a fondé une maison à Berlin où l'on reçoit les filles enceintes, avant que leur grossesse paraisse, on les tient séparées, on leur garde un secret inviolable ; si elles font un garçon, on leur donne cinquante écus, & dix si elles font une morveuse. Louis XIV a fondé

l'Hôtel-Dieu pour le même objet, mais les intentions du souverain sont mal remplies; on ne garde aucun secret aux filles; on ne les reçoit que huit à dix heures avant leurs couches; plusieurs de ces malheureuses arrivent à Paris de bonne heure, dans l'espoir de mieux cacher leur faiblesse à leur patrie; elles se présentent à l'Hôtel, on les renvoie cruellement, sous les apparences qu'elles ont encore un mois ou six semaines pour attendre leurs couches. Ces créatures, épuisées par les frais de la route, sont obligées de retourner ou d'attendre dans la misère l'instant d'entrer à l'Hôtel-Dieu, Les Montigni, les Varenne, les Dubuifson, les Hecquette leur offrent quelquefois des secours, dans l'espoir qu'elles meubleront leur communauté. Elles ont des pourvoyeuses qui vont à la rencontre des voitures publiques & à la quête de ces filles. Celles qui reviennent de l'Hôtel se plaignent fortement. Les bonnes religieuses s'imaginant que le Ciel & la Terre leur doivent des égards, à cause qu'elles n'ont point fait d'enfans, & que dans leurs confessions elles avoient qu'elles ont eu cent fois le desir deshonnête d'en faire, les maltraitent de mauvais sermons & de paroles,



On se plaint de la multitude des filles du monde; c'est peut-être la faute des prêtres : on prêche quelquefois de bonnes choses , mais rarement le besoin de se marier , l'obligation de le faire quand la chair nous sollicite. Nous savons par le dénombrement des mariages & des hommes , que de cent quatre personnes , il ne s'en marie qu'une chaque année; reste cent trois personnes exposées à manquer à la loi. Après ce calcul doit-on s'étonner de la population des filles du monde? ne doit-on point être surpris qu'il y en ait encore si peu ? il y en auroit effectivement davantage, si beaucoup d'honnêtes femmes ne se mêlaient de leur métier.

La grande population des filles du monde doit sa source à la création du mot *Sagesse*. Les sottises que nous faisons avec ce mot sont originales. Nous admirons les sages, nous les louons & nous n'en récompensons aucun; tout ce qui n'est point marqué du sceau du vice, ne tient point à nous; pour deux ou trois sages qu'on a récompensés, nous en avons des millions que l'on a méprisés. Les filles remarquent que la vertu ne leur sert à rien; elles quittent la vertu qui ne produit rien, pour le vice qui les enrichit. Un équipage galant, un appartement,

des nippes de prix, voilà la récompense du vice : la faim, la soif, l'oubli ou la tentation, voilà le fruit de la sagesse. A peine une fille a-t-elle renoncé à la vertu, qu'elle se persuade de plus en plus par l'usage des hommes, que la sagesse est une chimère, & pensant avec Lais, elle s'écrie : Que veulent dire les sages avec leur sagesse ? ces gens là frappent aussi souvent à ma porte que les autres. Admirez le bien & le mal & les filles du monde.

## L'ÉPOUSE DE SUSE,

Le livre de Julie & de Jeanjacques.

OU

la parodie des deux histoires

extraite du livre qui paroîtra après ma mort

*Rendez à vos époux le devoir conjugal.*

**L**Es plats enfans du bon homme Jacau avaient offensé Crémistic ; Ils étaient captifs en Suisse. M. de Volmar, Bourguemestre ou Bailli de Vevay fit célébrer l'anniversaire de sa dignité ; il invita les treize cantons à la cérémonie où il étala

toute sa magnificence aux yeux de ses patriotes. On mangea dans cette fête de la soupe aux choux, prodiguée comme à des noces. La bonne - chère fut prodigieusement arrosée de vin. Une troupe de Comédiens vint s'offrir à l'Hôtel de ville pour représenter Pourceauniac. Un citoyen de Genève qui faisait le métier de faux prophète en France, s'opposa à la représentation de la pièce ; démontra par d'excellens sophismes , qu'il vallait mieux pour la décence & les mœurs du pays , que les Suisses allaient cueillir avec leurs amoureux des noisettes dans les bois , que de courir à ces spectacles. La Comédie disait-il , est un rendez-vous public , plus, dangereux qu'un tête à tête ; au lieu d'introduire la comédie dans l'état , faites danser les dimanches les filles dans leurs paroisses , & apprendre , au dépens de la République à jouer du violon aux Ministres de votre diocèse ; le son du violon fortifie les bonnes mœurs , & vos Ministres feront danser leurs paroissiennes. Vous savez , Monseigneur , que les beaux vers d'une tragédie gâtent les mœurs. M. de Voltaire , votre nouveau voisin , l'assure à tout le monde. Mérope est un mauvais exemple : le Misantrope , le Tartuffe , George Dandin qui est un peu

Suisse, sont pleins d'ordure. Une servante dans le Tartuffe tient des propos sur sa gorge qui font frémir la vertu. Dancourt l'Arlequin de Berlin voulut riposter au Philosophe sauvage. Les Suisses qui n'entendent guère raison ne l'écouterent point. Le Bourguemestre, croyant que son Citoyen était l'unique oracle de la raison, parce qu'il avait de l'humeur, renvoya les comédiens, en leur défendant de donner des leçons de vertu & de sobriété aux Suisses : il fit venir des violons & des chopines.

Cette fête, qui commençait à se troubler par un Philosophe qui voulait avoir raison avec des paradoxes, fut entièrement rompue par Madame la Bourguemestre Veronique. M. de Volmar envoya chercher sa femme. Madame, fatiguée, anéantie d'avoir médité avec les Suissesses, ne voulut point paraître devant les marguilliers de sa paroisse ; elle s'excusa sur une maladie de commande, sur des vapeurs qui prennent aux femmes chaque fois qu'elles en ont l'envie. le fond de ces grandes raisons pour une femme du Lac de Genève, est comme à Paris dans le fond d'un miroir. Quand une glace a dit à une femme : Madame, votre visage a l'air battu il faut vous re-

plier dans votre négligé ; restez toute la journée en chenille ; il faut obéir. Le miroir est une raison pour désobéir à un mari.

M. de Volmar se fâcha contre Madame Véronique, & se mit à Jurer : Jerni Dieu, que diront les treize Cantons, un Bailli de Vevay est-il un Miché ? Les femmes vont prendre le ton de Véronique ; les mœurs seront bientôt corrompues en Suisse. Le Bourguemestre fit un placard par lequel il manifestait à toutes les femmes que la sienne lui ayant refusé le devoir conjugal si recommandé par l'Apôtre S. Paul, il la répudiait. Ce placard fit du bien à la Suisse, & remit les mœurs dans la nation. Depuis ce tems, aucune Suisseuse n'a refusé le devoir à son mari, & les filles du Vallais ont été obéissantes au placard.

Le Bourguemestre ne pouvait se passer de donner le devoir conjugal à une femme, il fit chercher une fille obéissante. Il s'adresse à une certaine Madame d'Orbe, qui connaissait les filles obéissantes ; elle lui amena Julie d'Etange. Le Bailli qui ne l'avait jamais vue, fut charmé que la vérole ne l'eût point gâtée ; il lui demanda si elle se souvenait d'avoir été vierge ; la jeune fille qui était du Vallais, où il y avait

beaucoup de mœurs, avoua qu'elle l'avait été autrefois, mais que sa virginité était une hîstoire. Diable, dit M. de Volmar, voyons l'hîstoire de votre virginité ; elle ne doit pas être longue.

Il y avait autrefois, dit Julie, un savant qui m'enseignait à lire, à écrire & l'ortographe. Cet homme m'avait aussi appris à peindre la vertu avec un vernis dont il avait seul la composition. Le mot de vertu étoit toujours dans sa bouche ou dans la mienne ; nous nous écrivions, à l'inçu de mes parens, des lettres longues & ennuyantes, qui ont fait bâiller toute la France, où nous disions : La vertu *bleue* est plus jolie que la vertu *choux* ; quel plaisir, ô mon ame ! ô mon cœur ! d'aimer la vertu bleue ; préférerois la, ma chère Julie a la vertu choux ; cette dernière trompe les hommes.

Mon précepteur, l'esprit plein de la vertu bleue, sentait pourtant de tems en tems la vertu choux ; la dernière faisait un peu de tort à la première. Un jour mon fichu se-dérangea ; la vertu bleue reçut un terrible échec ; mon amant, entêté de ses paradoxes, mit la main sur ma gorge, en m'assurant que la vertu bleue était toujours l'objet de ses sentimens ; à force de me parler de son système, je le fis

coucher avec moi ; il trouva d'abord la vertu choux très bonne ; après l'avoir savourée , ne se sentant plus de force pour elle , il s'avisa de parler dans mon lit de la vertu bleue. Dès qu'il m'eut attrapée avec sa vertu , il alla à Paris , où toujours rempli d'idées bleues il trouvait tous les objets à la *vertu choux* ; il m'écrivit que les décorations de l'Opéra étaient des chiffons de blanchisseuses , dès bribes de bouchons ; la musique une vache , & la mesure une oïe ; pour confirmer son système , il fit un Opéra sur l'air d'un ancien Cantique , *venez Marie*, fort estimé de Maître Aliboron Fréron.

Le Bourguemestre bâillait d'assez bon cœur au propos de la vertu que lui faisait Julie. Cet homme qui n'entendait rien au galimathias de Jean Jaques : dit à sa maîtresse : Ma belle , vous avez donc couché avec votre précepteur ? Oui, Monseigneur , j'aime mieux vous le dire que de le cacher , il en coûterait trop à ma vertu de vous en faire un mystère. Quelle nécessité avez - vous de me dire une chose que je pouvois ignorer ? Au reste , cela n'est rien ; nous autres Suisses nous ne prenons point garde à ces misères ; nous épousons assez indifféremment les filles de la Salpêtrière , & les pensionnaires du S.

Sacrement. Mais dites-moi, aimez vous encore votre amoureux, votre doux ami? Oui, Monseigneur. Tant mieux, je suis charmé de votre reconnaissance; les Suisses ne sont point jaloux; vous êtes trop jolie pour me faire cocu. Quel âge a votre amoureux? vingt-huit ans. J'en ai cinquante six; il y a fort peu de différence. Mais dites-moi, la belle fille, vous a-t-il fait un enfant? Non, Monseigneur, je fis une fausse couche. Cet homme est bien mal-adroît; vous voyez que c'est une sottise de mêler la vertu bleue à la vertu choux. Du caractère dont je vous vois vous n'êtes pas fille à l'oublier. Non, Monseigneur. Hé bien, cela est bon. Pour vous faire plaisir, il faut appeler cet homme chez moi, il sera le précepteur de vos enfans: c'est un trésor qu'un pareil Gre-luchon; avec ses principes il est excellent pour former les filles, il mettra la vertu dans leur bouche & le vice dans leur cœur. O le meilleur des maris; s'écria Julie: Quelle bonne nouvelle vais-je apprendre à mon doux ami! O délices de mon âme! O la vertu bleue! Le Bourguemestre épousa la veuve du philosophe, & le philosophe vint au Palais élever les enfans, adorer Julie, & le véritable Amphitrion ne fut point jaloux.



Julie était alliée aux Jacaux par sa mère. Le Bailli avait un ami, comme les grands en ont, qui n'aimait point les Jacaux. Il avait pris en gripe un certain Guilloché. L'ami du Prince s'appellait Ignace; on disait à la cour du Bailli, que c'était un chevalier de la manchette; dans le vrai c'était un Jésuite un homme fier & méchant qui tenait à Genève la feuille des bénéfices & des maléfices. Le crédit d'Ignace le faisait craindre des Jansénistes. Guilloché n'avait point signé le formulaire, & n'ôtait point son chapeau quand Ignace passait devant lui, à cause que tout Janséniste, dit M. de Voltaire, n'a point de charité pour son prochain moliniste. Le favori avait remarqué l'impolitesse de Guilloché, il savait qu'il avait mal parlé de ses confrères, du P. le Teller & de sa bulle: il n'en fallait pas davantage pour écraser son ennemi. Voilà un homme, disait-il, qui pense comme l'univers & le Parlement de Paris, il aime son souverain, il ne croit pas au P. de la Croix, cela est effroyable! Ignace pour se venger de Guilloché & du saint parti, obtint par son crédit un arrêt qui condamnait à mort tous les Jacaux soupçonnés de Jansénisme. Le Bailli par complaisance pour son ami avait signé le pla-

card : l'exécution devait se faire le jour de la St. Barthelemi.

Guilloché consterné de l'arrêt, alla trouver Julie ; lui dit : Ma niece, (il était son oncle à la mode de Bretagne,) vous vous amusez avec votre philosophe à la vertu bleue, avec Monseigneur le Bailli à la vertu choux, Crémistic ne vous a point mise sur la terre pour rendre trois fois le jour le devoir à votre mari. Volmar est un Suisse bien quarré, il fatigue gracieusement une femme, Diable ! Il ne fait point de l'eau claire comme votre philosophe ; cependant, ma niece, il faut un peu penser à autre chose ; tenez, voici un placard qu'un chien de Jésuite a obtenu du Bourguemestre, où il est ordonné que si les Jacaux ne signent pas le formulaire dans vingt-quatre heures on les égorgera le jour de la St. Barthelemi ; nous sommes aujourd'hui le 22 Août, St. Barthelemi tombe cette année le 24. Vous voyez que le tems presse, il ne faut point vous amuser à la moutarde avec votre philosophe.

Julie qui aimait les mâles de sa parenté plus que les femelles, dit à son oncle : A votre place je signerais mon nom, un mot d'écriture est bientôt fait. Comment meubleu, dit Guilloché ? je signerai con-

tre S. Augustin , contre S. Paul , deux bons Jansénistes ? non , ma nièce , je périrai plutôt. Ne vous fachez point , mon cher oncle , dit Julie . je tâcherai de faire quelque chose pour vous.

Madame de Volmar mit une chemise blanche , ses souliers de satin verd , ses rubans à la Tronchin , & alla trouver son mari. Pour obtenir une grace du Bourguemestre il fallait la lui demander sur le banc de la République. Les Suisses qui n'étaient guères plus galans que les anciens Gaulois , avaient une loi Salique qui défendait aux femmes de demander des graces aux Bourguemestres sous peine d'être privées du droit conjugal. Cette loi était heureusement faite comme toutes les autres loix , elle avait un envers & un bon côté ; c'est-à-dire , qu'on n'était point privé de la nourriture du S. Sacrement de mariage quand le Bourguemestre présentait son bâton d'exempt , car dans l'instant une femme rentrait dans ses droits matrimoniaux, Julie alla trouver Volmar dans le tems qu'il donnait audience aux Menétriers de Genève qui venaient offrir à la République le Dévin du Village , composé par un de leurs citoyens pour perfectionner la musique française. Le Bourguemestre en voyant Julie se trou-

bla , & pour ne pas l'affliger sur le devoir conjugal , il lui présenta aussi-tôt sa canne à bec de corbin , & lui dit tendrement : Touchez , ma chère Julie , de vos mains blanches le bout du baton. Une belle main comme la votre aide beaucoup les gens dans leur ménage ; voyez - vous le postillon , --- oui , --- mais --- retenez , je vous aime --- demandez moi ce qu'il vous plaira , je vous l'accorderai. Voulez-vous la moitié de ma métairie du Vallais , je vous la donnerai. Monsieur , dit Julie , je n'aime pas la nouvelle charue. Je viens vous prier à manger la soupe chez moi avec le P. Ignace. Madame nous aurons cet honneur , donnez-nous de bon vin de Mâcon & la bonne tasse de faltran ; mais, Madame, ajouta-t-il en l'examinant de plus près, vous avez fait une grande dépense de toilette , je sens en vous voyant que la vertu choux travaille furieusement chez moi. Le P. Ignace flatté de l'honneur que Julie lui faisait , alla raconter à son Giton l'Abbé des Fontaines , qu'il allait dîner chez la Bailiveffe , demain , disait-il , je boirai du bon vin de Mâcon , & les Jansénistes n'en boiront plus après demain.

La nuit du jour qui précédait le dîné , le Bourguemestre charmé de boire du

vin de Mâcon & de rendre le devoir conjugal à Julie, ne dormait point d'aïse : pour distraire son impatience il fit apporter l'hittoire de la belle Magdelon, de Richard sans peur, & un squelette décharné appelé la gazette de France. Il trouva dans les nouvelles qu'un certain monstre nommé Damiens, élevé chez les Jésuites, avait attenté aux jours précieux d'un Roi adoré de ses peuples & très-aimé des Suisses. Le Bailli demanda celui qui avait découvert ce détestable régicide ; on lui dit qu'un certain Guilloché avait déclaré au Parlement que le monstre élevé chez les Jésuites, avait suivi long-tems la bannière de la congrégation, que Guilloché était un Janséniste réfugié en Suisse, à cause que le P. Patouillet ne voulait pas qu'il fit ses Pacques qu'il n'eût préalablement un billet de son confesseur. Guilloché ne voyant point dans l'antiquité l'usage de la confession, encore moins celui des billets de confession, ne voulut point se soumettre à l'autorité des Jésuites. M. l'Archevêque de Paris pour faire plaisir à son bon ami le P. Patouillet obtint une lettre de cachet pour renfermer Guilloché : ce dernier, averti à tems, vint se réfugier en Suisse. On a tort, dit le Bourguemestre, le Roi de

France ne fait pas le mauvais usage des lettres de cachet. Son cœur est trop bon pour permettre de pareilles injustices; comme j'aime la France je veux récompenser cet homme. Voyez s'il n'y a point dans l'antichambre de ces Monseigneur valets de pieds. Monseigneur, dit le Secrétaire, il y a Son excellence le P. Ignace, qui gratte depuis deux heures à votre porte. Faites - le entrer.

Ignace étant entré, le Bourguemestre lui dit: Je voudrais rendre des honneurs à un homme de mérite; dites - moi comment nous arrangerons son triomphe; vous connaissez le livre de l'image des premiers siècles, nous pourrions trouver beaucoup d'idées de gloire & d'amour propre dans ce gros livre. Le P. Ignace avait de l'ambition, il était Jésuite & grand, s'imaginant que c'était lui que le Bourguemestre voulait honorer, il lui dit avec transport: Il faut que votre Excellence Suisse fasse monter cet homme sur une charrette neuve, le revête d'un habit verd & d'un ruban de cent couleurs; qu'un grand de la République précédé du Bedeau de la paroisse crie devant lui, *flectamus genua*, Bourgeois habitans, manans de Genève, ventre à terre, voici celui que le Bailli veut honorer. Allez, lui dit le Bou-

guemestre , rendez à Guilloché les honneurs que vous venez d'avancer. Ignace rougit , ce fut la première fois depuis la fondation de la Compagnie de Jésus , qu'un Jésuite ait rougi. Ignace voulut s'opposer au triomphe de Guilloché , il dit au Bourguemestre que cet homme n'avait point signé la Bulle. M. de Volmar qui était un bon Suisse se mit en colère & dit au P. Ignace : Je me F . . . de ce torchecul, obéissez. Le Jésuite obéit , conduisit la charrette de triomphe de son ennemi , & fut témoin des genuflexion des Genevois.

L'heure de la soupe chez Julie était arrivée , le Bourguemestre y alla avec son Favori. On fit bonne chère , on trinqua beaucoup : au dessert , Madame la Baillivessse se mit à pleurer en s'écriant : M. de Volmar je suis morte. Comment , comment morbleu ! vous êtes morte , lui dit le Bailli avec inquiétude. Oui , Monseigneur , vous avez vous-même porté ma sentence en condamnant demain les Jansénistes à périr. Je suis Janséniste du côté de ma mere , mon pere cependant était un bon Moliniste , voilà pourquoi le curé de notre paroisse qui ne l'était pas faisait & baptisait ses enfans. Diable , dit le Bourguemestre , si votre curé avait en-

core une servante à contenter ! il avait furieusement de la vertu choux : oh dame ! je me fais Janséniste. Ne vous mettez pas en peine, Monseigneur, je connais le formulaire, je vous ferais recevoir Janséniste. Vous me ferez beaucoup d'honneur, madame, vous prendrez bien de la peine, dites à votre Philosophe qu'il vous aide.

Six minutes après, Julie s'écria encore qu'elle était morte, que ce malheur l'affligeait d'autant plus qu'elle était sans espérance après cette vie de lui accorder les politesses du mariage : Oui, Monseigneur, reprit-elle en redoublant les pleurs, il y a ici un homme d'une mauvaise compagnie. Le Bailli lui demanda avec colère : Qui est donc ce coquin-là. Hélas, dit elle, c'est le P. Ignace, ce méchant assis à ma table. Le Jésuite sentit un mal être, son imagination lui peignit à l'instant les peres Guignard & Malagrida. Le Bourguemestre fâché se leva de table, & sortit pour aller dans son Jardin rêver à la Suisse.

Le P. Ignace qui sentait des inquiétudes au cou, se jeta sur la Bergère de Julie en s'écriant : Par mon S. Patron, Madame, par nos quarante matyrs pendus pour la contrebande dans les Indes,



savez la vie à votre Serviteur. Le Bailli est irrité *timeo danaos & dona ferentes*. Le Bourguemestre rentra dans ce moment, voyant le P. Ignace sur la Bergère de Julie & croyant qu'il voulait lui donner le devoir conjugal, il s'écrie : comment, de par tous les diables, cet homme attente à votre vertu choux, ah vertu chien ! P. Ignace, vous ne vous contentez pas de beaux garçons, il vous faut encore de jolies femmes ; ah sans bleu ! vous n'en ferez plus, il faut pendre cet homme - là : hola, mes gens, qu'on aille chercher Charlot, qu'il accroche tout-à-l'heure ce coquin là au carrefour de Sodome.

Charlot vint saluer le Bourguemestre. Les Suisses qui sont sans façon ne s'effarouchent pas d'un Artiste comme Charlot. Allons, mon ami, lui dit le Bourguemestre, tu as de l'ouvrage aujourd'hui, un cou de Jésuite est dur à ferrer, prends des forces, bois un coup à ma santé, prends moi cet homme, fais-le mourir sans confession, afin qu'il souffre dans l'autre monde, comme dans celui-ci. Tout est prêt, Monseigneur, lui dit le bourreau ; le P. Ignace avait dressé une potence de cinquante coudées pour accrocher Guilloché, il a fait venir les violons, il dansera. Je me flatte, qu'il fera la chose de bonne

grace & ne fera point l'enfant comme l'Abbé Fleur (a) ?

Pendant cette conversation Charlot avait toujours le chapeau bas , il n'était pas Grand d'Espagne , les gens de son métier ne se couvrent jamais devant les Baillis de Genève.

Le P. Ignace fut pendu ; le Bourguemestre alla donner le devoir conjugal à Julie , & le Philosophe Genevois rempli de sa vertu bleue disait : J'aurai tantôt mon tour , bon Suisse , qui avez confié votre femme à des faiseurs de paradoxes.

## LA CHASTETE'.

O U

## LE CE'LIBAT.

*L'homme est trop faible , hélas , pour dompter  
la nature.*

VOLT.

---

( a ) L'abbé Fleur pendu publiquement à Paris pour avoir contrefait des billets de lotterie. Comme ce petit colet faisait la grimace & ne voulait pas monter de bonne grace sur l'échelle , le Bourreau lui dit : comment M. l'Abbé , vous faites l'enfant.

**L**A Chasteté, cette vertu stérile que Dieu n'a point faite ni commandée, puisque la première Loi donnée à l'homme, fut celle de croître & de multiplier, est une idole qui n'a ni pied ni patte. Cette vertu enfin que l'Eglise a mise sur ses autels, ne dépend ni de la faiblesse de l'homme ni des forces de son ame, elle est impossible à la plupart des mortels tant qu'ils resteteront attachés à l'argile qui les enveloppe,

Le Mariage, ce frein salutaire contre le péché, selon St. Paul & l'expérience, ne peut retenir vos Prêtres & vos Moines. Est-ce pour les exposer à violer plus souvent les commandemens les plus sacrés, que vous les tenez sous le joug du célibat? Votre Loi humaine est elle préférable à la Loi divine? En multipliant vos célibataires vous avez multiplié les crimes, exposé davantage les filles & les femmes de vos freres: n'existât il qu'un cocu dans une province fait par un Moine, façon la plus détestable d'être cocu, vous auriez toujours mal fait d'exposer un seul homme aux suites fâcheuses qui peuvent résulter de son crime. Vous prêchez qu'il vaut mieux se marier que de brûler, vous brûlez vos Prêtres dès ce monde, quelle conduite!

Vous avez fait votre Loi du célibat dans ces siècles fabuleux, où l'on trouvait des miracles aussi aisément que l'on trouve les herbes les plus communes,

Vous avez admiré avec enthousiasme le beau côté du célibat sans penser que la Nature pouvait se moquer de vous, vous avez voulu une idole de vertu, vous avez mis le phantome à la place de la réalité.

Vos prêtres sont exposés à confesser joue à joue de belles femmes, d'entendre le récit de leurs péchés verveux, le plan de leur attitude, les détails de leurs attachemens, les circonstances les plus galantes de leurs faiblesses, enfin le tableau le plus séduisant dans une Confession sincère. Les croyez-vous insensibles à ces récits, pensez-vous que le vicil homme ne s'enflammera point, vos Ministres pénitenciaux sont-ils de marbre de Gènes ou de Paros? Ils sont, dites vous, châtrés pour le Ciel; prenez garde à cette castration. Le grand Seigneur ne s'y fierait pas.

Un Prêtre a entendu des confessions galantes, il n'a point de femmes pour éteindre légitimement le feu que la déclaration d'une fille aura allumé dans son ame: au retour du tribunal, il parcourt sa servante avec plus d'attention. Les fai-

bleffes qu'il vient d'entendre ont ému son cœur & porté dans fes regards la chaleur du plaifir. L'exemple, la multitude des délinquans le rend plus hardi. L'ufage du Confeflional lui démontre que tous les hommes & les femmes ont tâté du péché originel : fera - t - il feul des enfans d'Adam fans toucher à l'arbre de la connoiffance du bien & du mal. Sa fervante Margot retirée le foir avec lui, tient le péché originel ; fi la pomme eft encore fraîche , M. l'Abbé y tâtera , le fcapulaire , le cordon de S. François & les calottes de maroquin n'empêchent pas la Nature d'exiger fes droits : c'eft une sottife de récalcitrer contr'elle , on n'en vient jamais à bout. Le Poète des Philofophes difait :

*Naturam expellat furca , tamen ufque  
recurret.*

Les Papes , fondateurs du célibat & des bordels à Rome , fe font imaginé que le célibat étoit une vertu , à caufe qu'il étoit un vice par fon inaction : pour établir cette chimère , & en faire une loi aux miniftres des Autels , on a renverfé l'Ecriture , car la féconde qualité que S. Paul requiert dans un Evêque

cette source de bénédictions pour les laïques, est une source de sacrilèges pour un prêtre à cause des plaisantes raisons que voici. Les Prêtres ont fait vœu d'obéir aux commandemens de Dieu avant d'avoir fait le vœu de chasteté. Un prêtre incontinent doit se marier selon l'Apôtre, il ne le peut selon l'Eglise, parce que, suivant le Pape, il est plus obligé d'obéir aux Canons des Conciles qu'aux commandemens de Dieu. En se mariant il ne rompt que son vœu & ne pèche plus contre la Loi de Dieu ; mais l'Eglise qui est sage préfère les gens qui manquent à la Loi de Dieu à ceux qui manquent aux siennes : il vaudrait mieux, disent nos Prédicateurs, anéantir le monde que de faire un péché mortel ; sans faire rentrer l'univers dans le chaos, le Pape peut, s'il le veut, anéantir dix millions de péchés mortels en faisant marier les célibataires ; mais Rome ne le veut pas ; plus tard elle le voudra, car tout tend vers la vérité, c'est le centre de la raison.

Les Docteurs ont appuyé leur doctrine du célibat sur ces paroles de l'Ecriture : *Ceux qui ont quitté leurs femmes, leurs enfans & leurs biens, auront la vie éternelle.* Dans ce passages il s'agit de quitter ce qu'on ne pourrait garder qu'en renonçons

à la Foi ; car J. C. ne pouvait dire aux hommes : abandonnez vos femmes & vos enfans , lorsqu'il leur défendait de séparer ce qu'il avait uni. En conséquence de ce passage mal entendu on a défendu aux Prêtres le mariage. Pourquoi l'Eglise ne leur a-t-elle point aussi défendu les richesses que Dieu a condamnées formellement ? Dieu ne défend pas de s'attacher aux femmes ; son Apôtre nous dit de les aimer comme Jésus aime son Eglise ; c'est à dire d'une tendresse extrême. Dieu nous défend d'aimer les richesses. L'Eglise au contraire défend à ses ministres l'amour des femmes & les combles de richesses & de bénéfices.

Le vœu de continence , dit un auteur célèbre , est d'autant plus parfait que la continence par sa nature n'est praticable que par peu de personnes. Cette vertu ne dépend point de l'homme. *L'amour qui fait naître l'incontinence est souvent involontaire : l'impression de certains objets sur le cerveau ne dépend point de l'ame , ce n'est point à cause que l'on veut que certains objets plaisent , c'est à cause qu'ils ont agité d'une certaine manière les fibres de notre cerveau ; & qu'ils ouvrent des valvules qui étaient fermées. Ce changement en produit d'autres presque à l'in-*

*fini dans la machine ; de là naissent des desirs , des avant goûts de plaisir , & cent autres innovations qui détruisent la continence. Un moine aura vécu chaste-ment vingt années , il voit dans son Eglise, ou il rencontre dans une voiture publi-que , un objet séduisant , le voilà subite-ment épris & dans l'état de brûlure dont parle l'Apôtre.*

„ Les victoires sur la chasteté, conti-  
 „ nue M. Bayle , sont bien journalières,  
 „ On ne sort victorieux de ces combats  
 „ que couvert de plaies. On a raison de  
 „ juger que ceux qui passent leur vie en-  
 „ tre les mains des Médecins sont mi-  
 „ sérables. Cela n'est pas moins vrai par  
 „ rapport à ceux qui ont à combattre la  
 „ rebellion du tempérament , & qui sont  
 „ contraints d'opposer toujours quelques  
 „ barrières aux irruptions de la chair.  
 „ Cette condition est déplorable , on y  
 „ est souvent forcé derrière ces retran-  
 „ chemens : la conscience en gémit , en  
 „ soupire , quel progrès n'eût on pas fait  
 „ dans le chemin de la perfection , si on  
 „ eût pu marcher sans cette sorte d'en-  
 „ traves , sans perdre tant de tems en  
 „ livrant combat à l'ennemi à chaque pas  
 „ pour conserver une vertu inutile.

L'imitation des hommes toujours en-



portée vers le merveilleux ou l'incroyable, a voulu faire des vertus que la Nature n'avait pas faites. Le tempérament guidé par la Nature s'est moqué de la chasteté. La raison éclairée par sa propre lumière a ri de l'impossibilité d'être plus parfait en combattant à chaque instant contre la chair. On peut trouver, je le crois, quelques continens, sur-tout dans un âge avancé; mais on ne trouve point un homme chaste: de la continence à la chasteté la distance est infinie: supposons qu'il puisse se trouver des hommes chastes, la chasteté ne peut-elle point subsister chez eux sans la charité? Une chose qui peut subsister sans la charité ne peut faire un mortel plus parfait.

*Fin de la première Partie.*



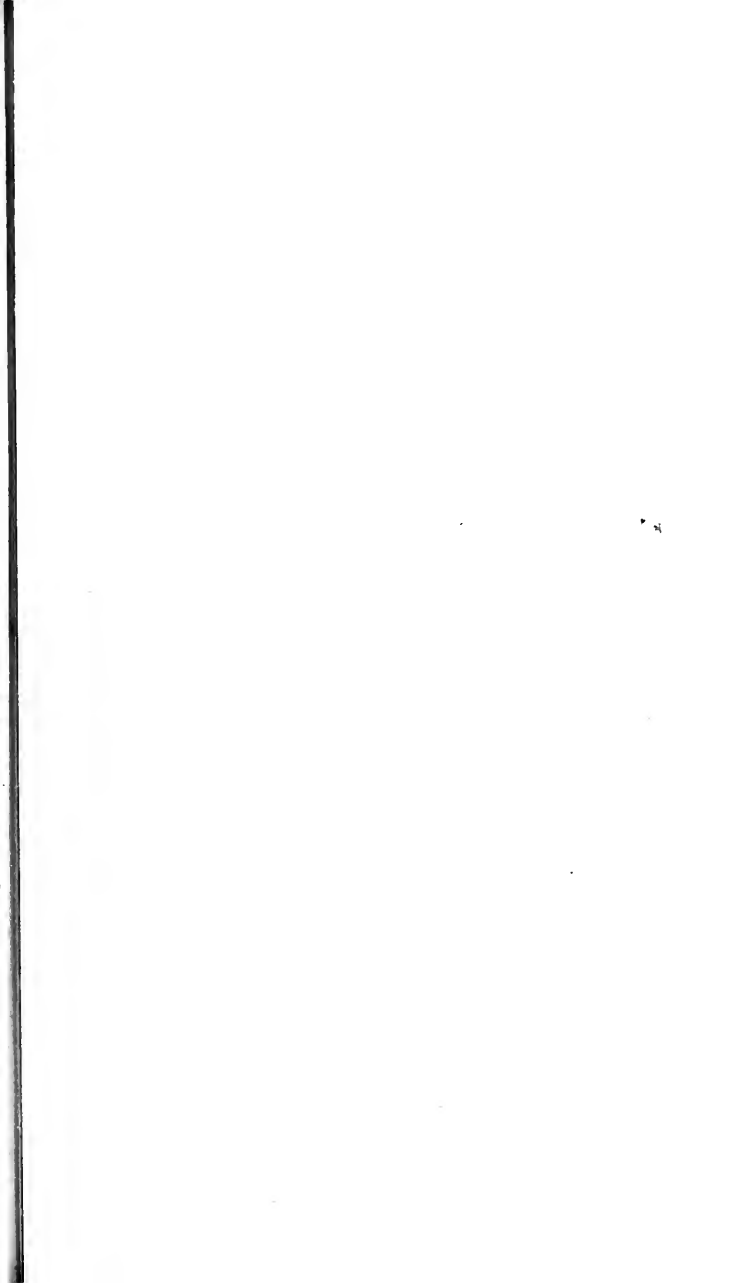
# T A B L E

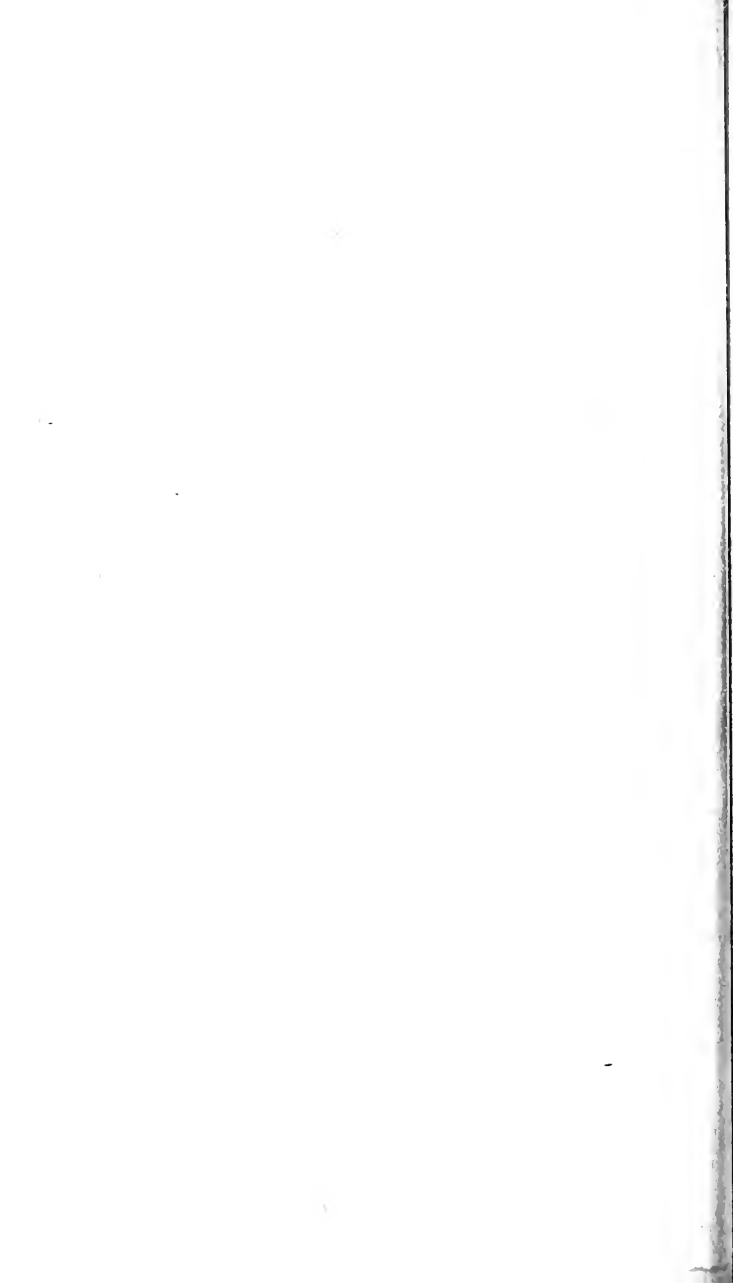
## DES ARTICLES

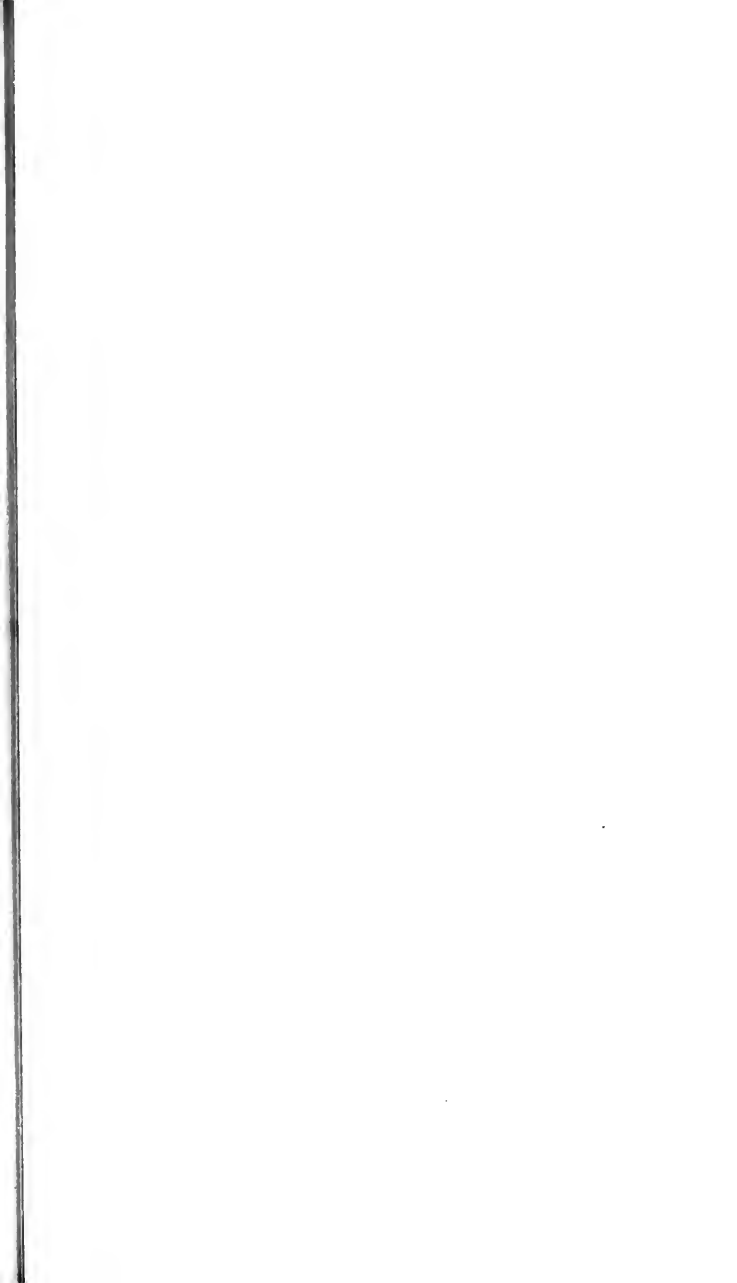
### PREMIERE PARTIE.

<i>Dédicace.</i>	5
<i>Préface.</i>	16
<i>L'Education des enfans.</i>	41
<i>L'Agriculture.</i>	79
<i>Les Negres.</i>	94
<i>La Réforme des Eglises.</i>	101
<i>La barbe &amp; les cheveux.</i>	111
<i>Mon Pélé image.</i>	118
<i>Le Bréviaire Romain.</i>	105
<i>Les enfans.</i>	147
<i>Histoire de maître Pierre.</i>	157
<i>Les petites Niaiseries du Culte Romain.</i>	172
<i>Les jüles du Monde.</i>	188
<i>L'Eponse de Suse.</i>	198
<i>La Chasteté ou le célibat.</i>	214

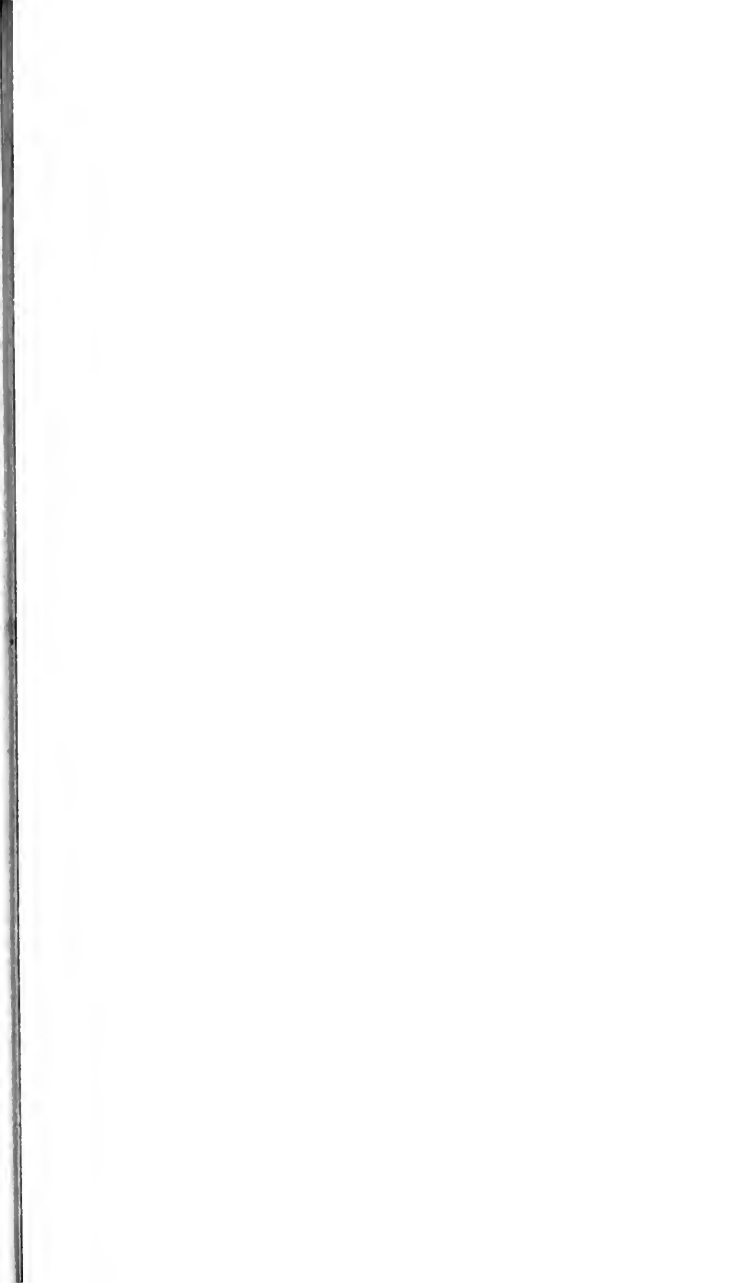
FIN de la Table de la premiere partie.

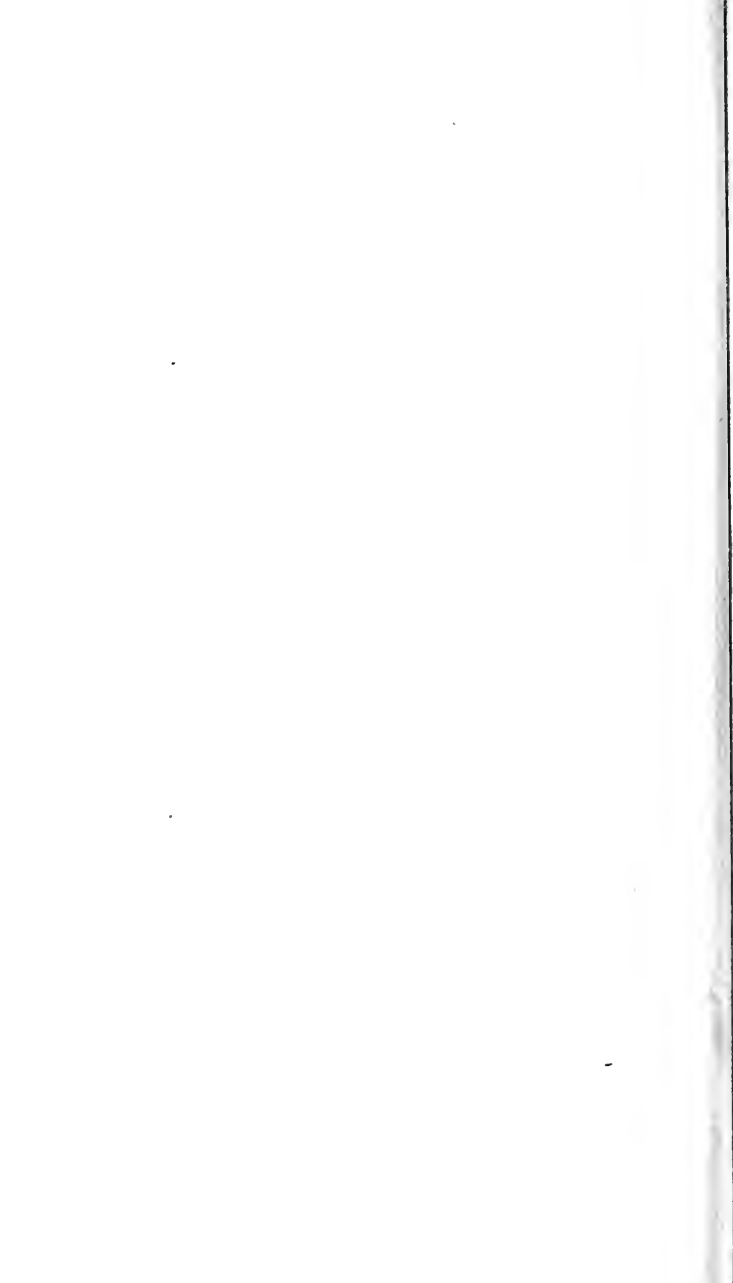




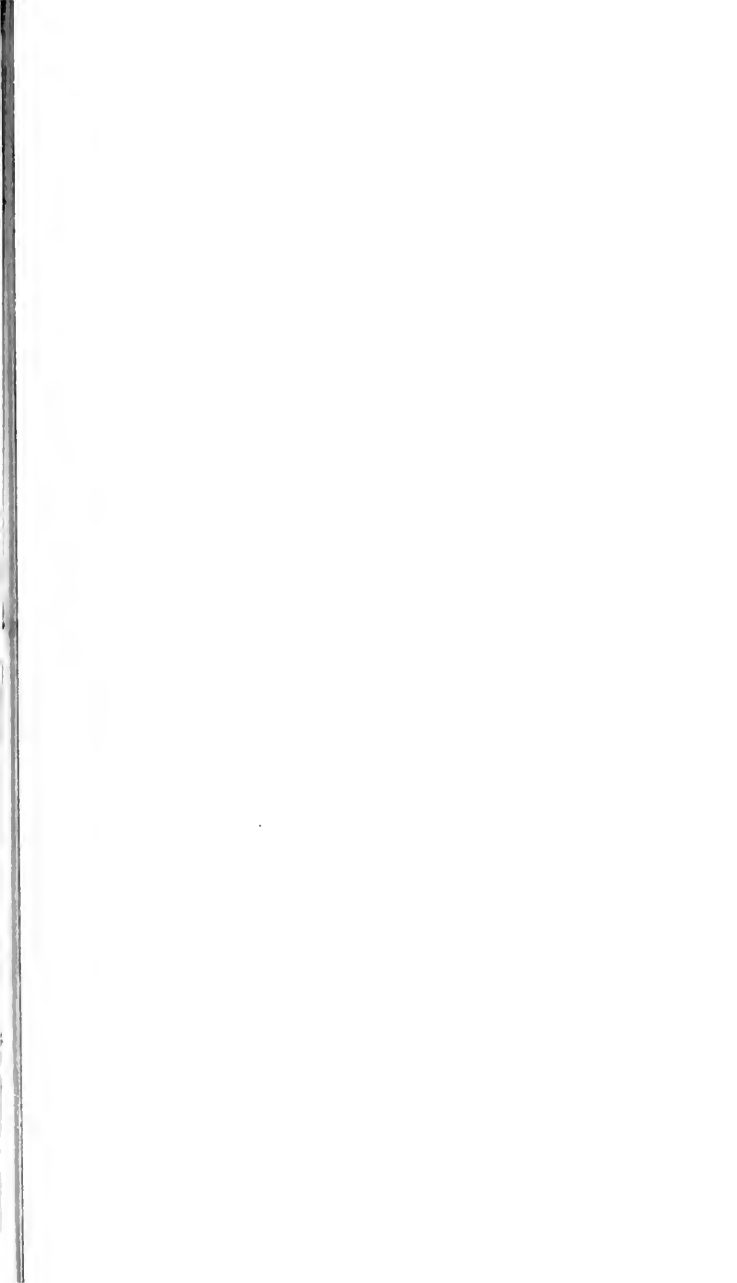


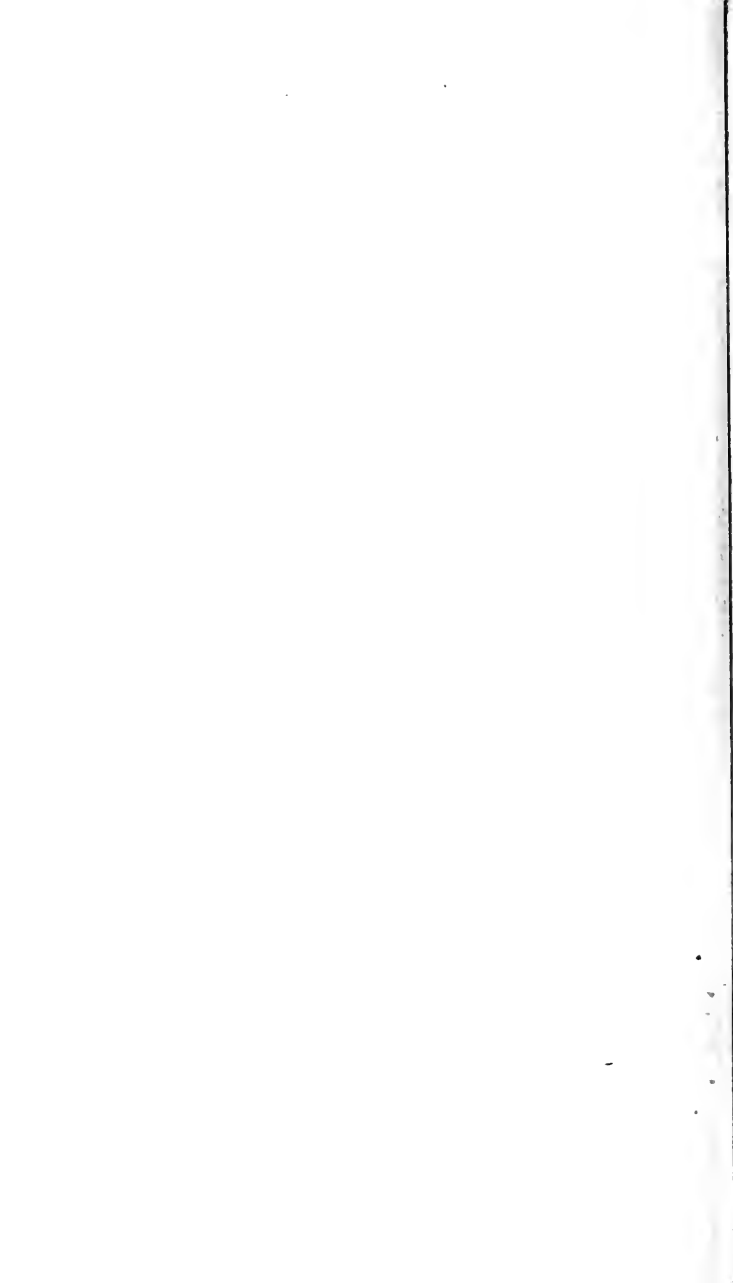
1



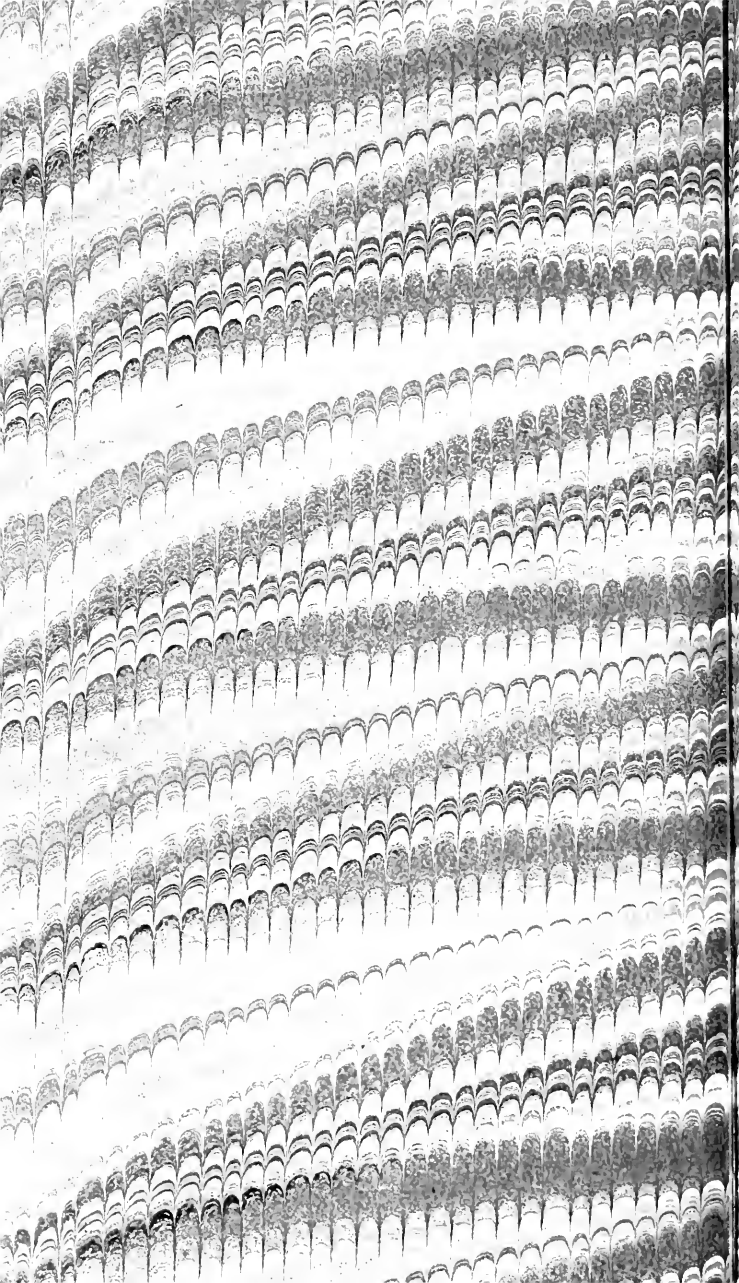








96  
15



PQ  
1981  
D75A63  
1776  
t.1

c Dulaurens, Henri Joseph,  
L'Arretin moderne

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

